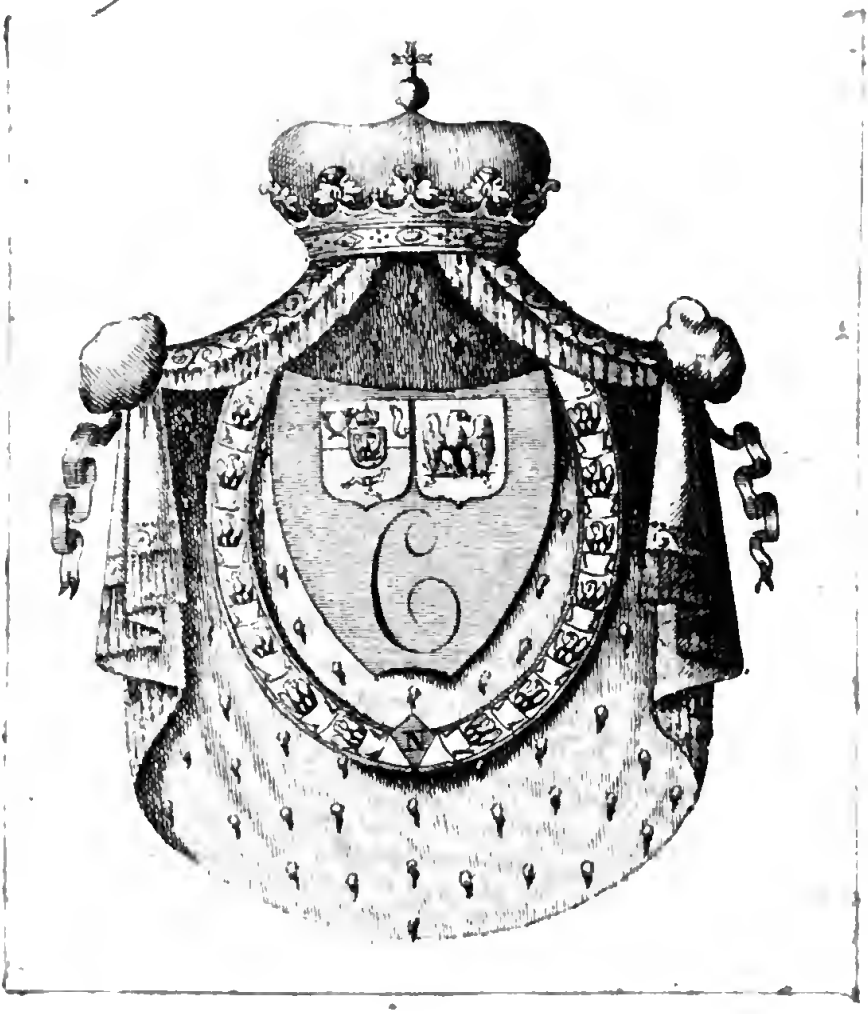
1031,2



Palaf. LVI-26 bis

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS.

TOME SECOND.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,
OU
Mémoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETTY.

. . . . . *Studio diſpoſta fideli.*
LUCRECE.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NACIONAL

A LONDRES,
M. DCC. LXXIV.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMERICAINS.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLusieurs raiſons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une deſcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a ſoutenu long-temps, dans les univerſités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refuſoit une ame immortelle, il fallut une bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les théologiens, & peut-être auſſi parmi

les philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient gueres que de la théologie : on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir : quand on vit un très-petit nombre de zelés chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas ; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues-Alains, (1) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espece mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Negre blanc* qu'on vient de décrire,

(1) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos*, parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'histoire.

avec l'Orang-Outang, qu'on s'eſt propoſé de faire connoître : quelques auteurs qui ont ſu diſtinguer des individus ſi différents ont ſoupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un metif provenu d'un Pongo & d'une Négreſſe violée ou libertine. Ces deux ſentiments, également oppoſés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoiſſance ſuperficielle & preſque nulle de l'hiſtoire des animaux d'Amérique, où l'Orang-Outang n'exiſte pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour ſavoir s'il y a jamais exiſté. Le ſinge du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, eſt un petit quadrumene qu'on voit courir dans les forêts du Bréſil, & que les nomenclateurs Anglois appellent le *Manstegre* (1) Les relations du Paraguai, qui diſent que cette province nourrit des ſinges de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (2), les naturaliſtes n'ayant jamais pu ſe procurer des ſujets de cette eſpece, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre hémiſphere ; & encore y eſt-il très-peu nombreux : malgré ſa poſture droite, malgré la dextérité de ſes mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre ſupérieur dont il eſt doué, il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits ſinges, ou du moins ſe rendre dominant parmi eux ; mais au

(1) *Homme-Tigre.* Voyez *le ſuplément aux trois cent animaux. Londres* 1736.

(2) *Relations des Miſſions du Paraguai, p.* 152.

contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au delà de toute imagination, ensorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cases des Negres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, leur pétulance (1); tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes,

---

(1) Pour se former une idée de la police que les singes observent entre eux, il suffit de citer un passage fort curieux, tiré des mémoires du comte de Forbin, pendant un séjour à Siam.

„ Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse „ quantité de singes de différentes especes; le pays en „ est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux „ environs de la riviere, & vont ordinairement en trou„ pes: chaque troupe a son chef: qui est beaucoup plus „ grand que les autres. Quand la marée est basse, ils „ mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le „ rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, „ ils se rapprochent les uns des autres, jusques à une „ certaine distance, où ils paroissent faire halte: ensuite „ les gros *Macous*, ou chefs de deux bandes, s'avancent „ jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des „ grimaces, comme s'ils s'entreparloient: ensuite, faisant „ tout à coup volte-face, ils vont rejoindre chacun la „ troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes dif„ férentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des „ arbres, jusqu'à ce que le pays soit à sec. Je prenois „ souvent plaisir d'observer tout leur manege: j'en vis, un „ jour, une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une „ femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & se fit „ suivre par un mâle; le gros *Macou* qui s'en apperçut „ un moment après, y courut; il ne put rattraper le „ mâle qui se sauva à toutes jambes; mais il ramena la „ femelle, à qui il donna, en présence des autres, plus „ de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son „ incontinence. " *Tome I, page* 194. *Amsterdam* 1736.

en leur faiſant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion : peut-être ſont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la population de ces animaux ne ſauroit être plus foible qu'elle l'eſt de nos jours ; & ce qui prouve combien ily a de difficultés à en ſaiſir quelques-uns, c'eſt qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un ſiecle : quoique les directeurs des menageries & des cabinets d'hiſtoire naturelle n'aient rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correſpondants n'ont pu les ſatisfaire.

C'eſt à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît ſi intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques moraliſtes, pour faire oſtentation d'une ſévérité outrée, ont condamné d'avance tous les eſſais qu'on ſeroit tenté d'entreprendre dans la ſuite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit reſpecter, comme étant des limites que la providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indéciſion où l'on eſt à l'égard de l'Orang, excuſeroit les moyens dont on ſe ſerviroit pour s'aſſurer de ſon caractere générique, & qu'auſſi longtemps qu'on peut former ſur ce caractere des doutes raiſonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle ; puiſque l'expérience ſeule nous apprendroit vers quel degré eſt tracée la ligne de ſéparation entre ſa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des obſervateurs microſcopiques ont fait en Italie, des eſſais & plus inutiles & plus indécents, ſans

qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des œuvres de Pison (1), a les os du *femur* & du *tibia* alongés, & ceux du tarse & du métatarse racourcis, précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel méchanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espece quadrupede à l'espece réellement bipede: ce secret a consisté à racourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer (2). Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courts, pour pouvoir se tenir sur les pieds

(1) *Amsterdam, chez Elzévir 1658. in-fol.* Bontius dit que les insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit produit d'une Négresse & d'un singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les Negres eux-mêmes le nient: & on peut les en croire.

(2) Dans le genre volatile, la nature a employé un autre méchanisme; parce que le corps des oiseaux est soutenu parallélement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont ils l'inflexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

de derriere pendant un temps conſidérable : quand ils ſont dans cette attitude, elle n'eſt jamais ni ferme ni aſſurée, mais forcée & violente, parce que, pour roidir le genou, ils ſont néceſſités à marcher ſur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop ſuſpendu & ſans appui, tout leur arriere-corps oſcille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occaſionne aux nerfs trop tendus une eſpece de ſpaſme. On ne peut donc compter, pour de vrais bipedes, que l'homme & l'Orang-Outang; auſſi celui-ci marche-t-il continuellement debout, ſans gêne, ſans contorſion, ſans balancement: il eſt vrai que ſon équilibre ſeroit encore plus exact, & ſon port plus ſûr, ſi on lui donnoit une chauſſure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induſtrie de s'appliquer, afin d'égaliſer le plan de leur ſole, & de la faire porter également par tous les points de ſa ſurface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreſſe, dont l'un ſeroit chauſſé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage ſeroit du côté du premier, parce que la démarche étant plus parfaite, ſa réſiſtance ſeroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire ſon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a juſqu'à préſent offerts à des phyſiciens & à des anatomiſtes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croiſſance, en ſorte qu'on n'a pu rien décider ſur leur grandeur reſpective : ceux que Mrs. Tyſon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deſſinés, n'étoient que des adoleſcents à peine pourvus de toutes leurs dents, compoſées, à l'inſtar des nôtres, de trente-deux pieces, dont il y en a vingt

molaires, huit inciſives, quatre Canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme; Battel prétend même qu'ils ſont auſſi puiſſants, auſſi grands, auſſi robuſtes que les Negres, & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréſenter l'Orang vivant dans ſa terre natale, dans ſon état de liberté, de la hauteur de cinq à ſix pieds.

Né dans un climat ardent, il ſemble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ſes ſemblables l'affectent au point de le précipiter dans une eſpece de Phthiſie ou de conſomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guere vécu, & aucun n'a pu réſiſter pendant trois ans. On remarque dans leur phyſionomie un air fort ſauvage, qui eſt ſurtout relevé par la nuance de leur teint obſcurément baſané; ils ont le nez plus écraſé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'homme, ſans avoir cependant du poil dans la face, ſinon au menton, leur chevelure, ſuivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'iſle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les diſtingue preſque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'eſt pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme plate & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles eſſuient l'écoulement périodique; (1) & quoique M. Linneus

(1) Parmi les ſinges il y a auſſi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menſtruel; & ces

ſemble douter qu'elles aient un clitoris, on ſait que leur parties génitales ſont configurées comme dans l'eſpece humaine.

Outre les réſervoirs de la bouche que les Zoographes nomment indifféremment ſalles & abajoues qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre ſon organiſation interne & externe, & celles des ſinges (1) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne ſauroit, en s'accouplant avec une

---

eſpeces paroiſſent être toutes celles qui ont l'arriere corps naturellement dépilé, & qui ſont continuellement en chaleur.

(1) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'aſſignerai ſeulement ſix de ces différences palpables : on pourra par cet expoſé juger des autres.

1. Les ſinges ont le foie diviſé par lobes; tandis que ce viſcere, dans l'Orang-Outang, eſt en entier comme dans l'homme. 2. Les ſinges ont les vertebres percées pour le paſſage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, ſolides & ſans ouverture. 3. *L'os ſacrum* eſt compoſé, dans les ſinges, de trois pieces & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix*; les ſinges en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des ſinges différent des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties eſſentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il réſulte de la ſtructure & de la poſition des os dans les ſinges, qu'ils ſont deſtinés à marcher à quatre pattes : il réſulte, au contraire, de la ſtructure du ſquelette de l'Orang, qu'il eſt un vrai bipede, & le ſeul de cette eſpece qu'on connoiſſe dans la nature, après l'homme : c'eſt un aveu que M. Tyſon a fait lui-même, quoiqu'il penſât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un ſinge ordinaire, comme il tâche de le prouver dans ſon *Eſſai philoſophique ſur les pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphinx des anciens.* Voyez la ſuite de ſon anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien ſupérieur à ſon *Eſſai*.

guenon, produire un métif, vu le peu de correſpondance & de relation qui exiſte entre leur ſtructure, & leur anatomie reſpective. Enfin, il differe auſſi eſſentiellement du ſinge qu'il reſſemble parfaitement à l'homme : les trois points dans leſquels il s'écarte de notre économie, ne ſont pas de la derniere importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne conſtituent pas un caractere effectif ; puiſque ces parties varient très-ſouvent dans les individus de notre eſpece, ſans qu'il en réſulte une difformité apparente, & les anatomiſtes ont tant de fois diſſéqué des corps humains dans leſquels il ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaiſie leur eſt venue de nommer ces perſonnes défectueuſes des *Adamites*. L'excès n'eſt pas moins commun à cet égard que le défaut ; car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur eſt arrivé pluſieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre ſurnuméraire, & conſéquemment de vingt-ſix côtes, c'eſt-à-dire, d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La ſeconde différence qu'on lui obſerve, eſt d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'abſence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration eſt encore plus légere que la ſurabondance des côtes, le même ligament manquant ſouvent auſſi dans les hommes, en qu'il n'y a point de partie ſur la quelle la nature ait plus exercé ſes caprices que ſur le prépuce.

L'Orang ſe diſtingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & ſur-tout par l'écart que fait le pouce, qui, au lieu de ſe joindre au ſecond orteil, eſt dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de fa-

cilité, qu'à nous, pour gravir, & principalement pour grimper ſur les arbres, parce qu'il ſaiſit avec ſon pied, comme nous ſaiſiſſons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & ſur-tout dans le royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied ſont également déſunis d'avec le ſecond orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler,

Le docteur Tyſon, qui a diſſéqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles ſont ſi imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter ; car on pourroit, à la rigueur, diſcerner de ſemblables variétés d'un homme à un autre homme, ſoit dans l'appareil extérieur des membres, ſoit dans la forme & la diſpoſition des inteſtins : j'ômets donc l'examen de ces infiniment petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues liſtes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Negres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandois appellent *Mandril*, les Anglois *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les François *homme des bois*, ne ſont que des appellations ſynonymes, qui déſignent le même être, le même Orang-Outang (1) qu'on trouve dans

(1) *Oran-Outang* ſignifie, en langue Malaïe, homme ſauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

les forêts de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, où il ſe nourrit de feuilles, de racines, & de fruits ſauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & ſait, en cas de beſoin, faire pleuvoir une grêle de pierres ſur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offenſe point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Broſſe (1) aſſure qu'il a connu à Lowango une Negreſſe qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une caſe de feuillages, car ils cabanent auſſi proprement que les Negres. Il eſt ſurprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour ſavoir ſi elle avoit conçu des ſuites de ſa débauche : la paſſion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarraſſeroit davantage celui qui en contemplant cet inſtinct, ou cet égarement de l'inſtinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, ſi l'on ne connoiſſoit le même penchant aux ſinges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'eſt donc pas ici un réſultat de la réflexion que l'Orang ſeul pourroit faire ſur l'imitation & l'analogie de la race avec la nôtre ; puiſque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, careſſent les femmes avec tendreſſe, les pourſuivent, les perſécutent & repouſſent les hommes d'un geſte acariâtre, & avec tous les ſymptomes de la jalouſie ; tandis que les gueuuches ont les femmes en averſion, & briguent les careſſes des hommes.

(1) Cité par M. de Buffon, dans ſon *hiſtoire des animaux*

Cette inclination ſe manifeſte en général dans toute la famille des ſinges Knodalomorphes, ou anthropomorphes ſans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phyſique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces conſidérations me portent de plus en plus à croire que la reſſemblance eſt la ſeule cauſe qui abuſe les ſinges, & l'on peut inférer de-là que cette ſimilitude eſt infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour ſaiſir une partie des perceptions de leur ame, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte; car il eſt certain que ces ſinges, en conſidérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela ſuppoſe en eux des idées de comparaiſon & un raiſonnement ſupérieur à l'inſtinct machinal qu'on leur accorde: cela ſuppoſe qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui réſulte d'un contour tracé ſans rudeſſe, & avec régularité, fait en eux une impréſſion très-ſenſible, juſqu'au point que des naturaliſtes, dont nous ne voulons ni condamner, ni adopter les opinions, ſoutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, ſi malheureuſement le choix en étoit à leur diſpoſition. Il eſt certain encore qu'ils ont la ſagacité ſinguliere de diſtinguer le ſexe, de quelque façon qu'il ſe traveſtiſſe, quelque ſoin qu'il apporte à voiler ſon caractere; & une femme qui ſe préſente devant eux en habits d'homme, en eſt ſur le champ reconnue malgré ſon déguiſement, ce qu'on attribue com-

nuément à l'extraordinaire ſubtilité de leur odorat, dont on croit que le ſens eſt d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins : mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité : car il eſt poſſible enfin qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſur-tout dans l'eſpece qui n'eſt pas cynocéphale ; puiſque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane, d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation ; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des philoſophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pouſſer très-loin ; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des ſaltimbanques Moreſques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſes, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges, moins mievres, moins pantomimes, il ne s'abandonne pas à des tranſports bruſques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots : il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triſte que grave, plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté

& ſa patrie. Je ſais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat diſent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes ; mais au moins les obſervateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, ſavent ſe contenir, & ne copient jamais la déteſtable lubricité du Papion.

„ J'ai vu, dit M. de Buffon, l'Orang pré-
„ ſenter ſa main pour reconduire les gens qui
„ venoient le viſiter, ſe promener gravement
„ avec eux : comme de compagnie : je l'ai vu
„ s'aſſeoir à table, déployer ſa ſerviette, s'en
„ eſſuyer les levres, ſe ſervir de la cuiller &
„ de la fourchette pour porter à ſa bouche,
„ verſer lui-même ſa boiſſon dans un verre : le
„ choquer lorſqu'il en étoit invité, aller pren-
„ dre une taſſe, une ſoucoupe, l'apporter ſur
„ la table, y mettre du ſucre, y verſer du thé,
„ le laiſſer refroidir pour le boire, & tout
„ cela ſans autre inſtigation que les ſignes ou
„ la parole de ſon maître, & ſouvent de lui-
„ même. Il ne faiſoit du mal à perſonne, s'ap-
„ prochoit même avec circonſpection & comme
„ pour demander des careſſes (1) ".

Il eſt plus facile de décrire cette ſinguliere créature que de la définir : ſa ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie prouvent ſans replique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxieme rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés ? Voilà de quoi les naturaliſtes ont diſputé avec aigreur, & ſans ſuccès ; mais ils différoient moins dans

(1) *Hiſtoire naturelle*, T. XIV. p. 53. in-4°. au Louvre 1766.

leurs jugements, s'ils s'accordoient d'avantage ſur les faits conteſtés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, ſelon qu'ils ſe plient & s'adaptent à leurs ſyſtêmes ou à leurs préjugés, auſſi dangereux que des ſyſtêmes.

Il ſemble que Mrs. Tyſon, Klein (1), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que M. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui aſſigne dans ſon enclaſſement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'eſt un intermede il falloit tout au moins lui conſerver ſa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la nature ne fait point de ſauts, ſi elle ne coupe point bruſquement la trame de ſes ouvrages; ſi elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une ſérie & un enchaînement ſenſibles; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des ſinges au genre humain? Eſt-il donc ſi déraiſonnable de ſuppoſer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une diſtance égale, de ſorte qu'en lui l'homme commence, & le ſinge finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organiſé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne penſe pas: ainſi l'intervalle qui le ſépare de notre race, eſt total, immenſe, auſſi grand, auſſi réel qu'il peut être: la conformité de ſa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni

(1) *Theodori Klein Quadrupedum diſpoſitio, p. 86. in-4°, Lipſiæ 1751.*

ne l'éleve au-deſſus de la nature des bêtes. En un mot, ſi l'on le dépouille de ſon maſque, il ne reſte de lui qu'un ſinge.

Quiconque liroit cette définition ſans être prévenu, s'il eſt poſſible qu'on puiſſe ne point l'être, la trouveroit outrée; car ſi l'Orang-Outang parloit, il ceſſeroit d'être au-deſſous de nous, abdiqueroit ſa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ſes peines à lui diſputer davantage ſon humanité, hormis qu'on ne veuille la diſputer auſſi aux Negres blancs & noirs, parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'eſprit, & que des ſcélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres ſcélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par ſa majeſté catholique Charles V, & ſa majeſté très-chrétienne Louis XIII, ſurnommé *le Juſte* (1).

M. Rouſſeau ſoutient que ſi les Orangs ne parlent pas, c'eſt qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'eſt pas même naturelle à l'homme; puiſqu'on à tiré des bois du Hanovre, & des ſolitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des ſauvages muets (2). M.

(1) On dit que Louis XIII, eut d'abord quelque repugnance à permettre le commerce des Negres à ſes ſujets; mais cela n'eſt gueres croyable, ſi l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de reglements faits ſous ſon regne, pour aſſurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs eſclaves.* Louis XIV, fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on oſe nommer *le code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(1) Voyez *les notes du diſcours ſur l'inégalité des conditions, page 227. Amſterdam 1755.*

Rouſſeau auroit dû faire attention que ces ſauvages étoient ſolitaires, & que la parole exigeant néceſſairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impoſſible & inutile : il auroit dû, pour prouver ſon paradoxe, nous marquer ſur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes aſſemblés au nombre de dix à douze, & deſtitués en même temps du don de ſe faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs beſoins par l'articulation des ſons de la langue. Comme on n'a jamais ſurpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Auſtrales, un troupeau de ſauvages dégradés & abrutis juſqu'au point d'avoir perdu la parole, lorſqu'ils avoient perdu preſque toutes leurs autres facultés morales, il s'enſuit que le talent de parler eſt auſſi naturel à l'homme réuni avec ſes ſemblables, que le talent de voir & d'entendre eſt naturel à l'homme iſolé & abandonné, ſoit dans ſa jeuneſſe ſoit dans l'âge viril, parmi les bêtes : car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un profeſſeur d'éloquence, délaiſſé dans l'iſle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant ſept à huit ans d'exil & de ſolitude.

Ce n'eſt donc pas raiſonner conſéquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer : car, s'ils avoient jamais poſſédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente en emble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne pen-

ſent pas, ainſi que le veut Mr. de Buffon : il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpece d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté, ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux ; on avoueroit que la perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine, & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous éleve à un degré d'où le créateur n'a pu deſcendre juſqu'aux animaux, qu'en franchiſſant un vuide immenſe ; comme ſi l'on devoit compter pour infini l'eſpace qui ſépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, perſécutés par l'infortune & le beſoin depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'au bord du tombeau. Un Anglois reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans ſon *Syſtême d'Hiſtoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des ſinges : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a,

ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpece & tantôt à une autre: les quadrupedes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent, ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang: on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité; ils ont donc pris le lion pour le chef & le roi des animaux; parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force démeſurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes aſiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préference, dès qu'on lui aſſignoit un penchant invincible pour le carnage, une ſoif inſatiable du ſang, & une antipathie contre tout ce qui reſpire,

Quelques nations des Indes orientales, enchantées de la docilité de l'éléphant; ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagerent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence: & lui attribuent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes; tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable reſpect que pour la vache dont ils ont ſanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une abſurdité particuliere ne doivent ni ne peuvent guider un naturaliſte que veut

enclaſſer avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en ſyſtême, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoiſſances, qui en ont un ſi grand beſoin. Ce n'eſt ni l'utilité reſpective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indiſciplinable de chaque eſpece qui doivent le décider : il faut qu'il choiſiſſe des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixés : il faut qu'il compare les affinités de l'organiſation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches ſon rang & ſes limites. En introduiſant l'homme dans la premiere claſſe, il faut qu'il mette l'Orang au ſecond degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine : & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'induſtrie dans le Caſtor, plus de ſagacité dans l'éléphant, cet enclaſſement, fondé ſur la reſſemblance & l'analogie, n'en ſeroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un inſtinct ſupérieur à celui de l'Orang, puiſque aucun n'a des organes d'une ſi grande ſubtilité : auſſi pluſieurs voyageurs aſſurent-ils que, quand ces animaux s'aſſemblent, ils défont aiſément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obſcure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Aſie. Le pouvoir de réſiſter indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles juſqu'à la ligne, n'a été accordé à aucune eſpece animale ni végétale : c'eſt la prérogative de l'homme, c'eſt le privilege attaché à ſa primauté; encore ne peut-il

en jouir qu'en ſouffrant une dégénération, une ſorte de métamorphoſe, tant dans ſes facultés phyſiques que morales. Le véritable pays où ſon eſpece a toujours réuſſi & proſpéré, eſt la Zone tempérée ſeptentrionale de notre hémiſphere : c'eſt le ſiege de ſa puiſſance, de ſa grandeur, & de ſa gloire. En avançant vers le Nord, ſes ſens s'engourdiſſent & s'émouſſent : plus ſes fibres & ſes nerfs gagnent de ſolidité & de force, par l'action du froid qui les reſſerre, plus ſes organes perdent de leur fineſſe ; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robuſtes, où tous les eſprits vitaux ſont occupés à mouvoir les reſſorts de la ſtructure & de l'économie animale.

Au delà du cercle Polaire, ſa taille ſe concentre, la belle proportion de ſes membres ſe perd, ſon viſage ſe ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il eſt incapable d'inſtruction. Sous l'équateur ſon teint ſe hâle, ſe noircit ; les traits de ſa phyſionomie défigurée révoltent par leur rudeſſe : le feu du climat abrege le terme de ſes jours, & en augmentant la fougue de ſes paſſions, il retrécit la ſphere de ſon ame : il ceſſe de pouvoir ſe gouverner lui-même, & ne ſort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Negre, & ce Negre devient l'eſclave des eſclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, ſi l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Aſie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le ſurplus du genre humain n'eſt compoſé que d'individus qui reſſemblent moins à des hommes qu'à des animaux ſauvages : cependant ils occupent ſept à huit fois plus de place ſur le globe que toutes les nations policées enſemble, & ne s'expatrient preſque jamais. Si l'on n'avoit tranſ-

porté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y ſeroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs ; mais ce qui eſt dans ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point, qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion de M. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

„ Le genre humain eſt compoſé, dit-il (1), „ de deux ſortes d hommes ; celui *du jour* qui „ eſt ſage & prudent, & celui *de la nuit* qui „ eſt fou, ſauvage, & troglodyte ; c'eſt l'Orang-„ Outang de Bontius. Il a le corps blafard, une

(1) *Homo diurnus, ſapiens. Europæanus, Aſiaticus, Africanus & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, ſilveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtra dimidio minus. Pil albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillaque aureâ. Palpebræ antice incumbentes cum membranâ nictitante. Viſus lateralis ; nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet ; noctu videt, exit, furatur Loquitur ſibilo : cogitat ; ratiocinatur, credit ſui cauſſâ factam tellurem, ſe aliquando iterum fore imperantem. Caroli Linnei *Syſtimæ Naturæ.* Tome I, page 33. in-8°. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette édition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à *l'homme nocturne* dans les autres éditions.

„ fois plus petit que le nôtre : il eſt couvert d'un „ poil blanc & frisé ; ſes yeux ſont ronds ; ſa „ prunelle & ſon iris ſont couleur aurore : il „ porte ſes paupieres rabattues pardevant, „ ainſi que ſa *membrane clignotante*, regarde de „ travers, marche droit, & quand il eſt de- „ bout, les doigts de ſes mains arrivent à ſes „ genoux. Il vit vingt-cinq ans, eſt aveugle le „ jour, ſe tient alors coi, & caché dans un an- „ tre ; pendant la nuit il voit, ſort, maraude, „ parle en ſifflant, penſe, raiſonne, & s'ima- „ gine que la terre a été créée pour lui : il „ croit qu'il en a jadis été le maître, qu'il l'en- „ vahira une ſeconde fois, quand le moment „ de cette étonnante révolution ſera arrivé „.

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'univers ; il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpece du genre humain, mais au genre même; car ce ne ſeroit pas une pellicule (1) de plus ou de moins placée ſous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raiſon : en confondant le Negre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers

(1) M. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris : & il tire de cette différence un caractere de diſparité entre l'homme & l'Orang ; mais le docteur Tyſon, qui a anatomiſé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'exiſte donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

à l'un pour les appliquer à l'autre, en perverſiſſant les dénominations reçues, & les termes appellatifs conſacrés dans le langage de la phyſique & de la phyſiologie, il a formé & dépeint une chimere riſible; & ſur quoi fondée? ſur l'autorité preſque nulle d'un voyageur preſque inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le negre blanc, l'albion de Java, pour l'orang-outang, puiſqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui eſt la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans le ſtyle des relations, pour diſcerner cette mépriſe inexcuſable, qui n'a pas laiſſé de ſéduire le naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi long-temps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, ſur leſquels tout l'édifice ſe repoſe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deſſeins produits par M. Linneus (1) pour former une idée de ſon monſtre nocturne, ſont ceux de l'orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du champanzée qui ſe trouve dans les glanures à eſtampes enluminées, de Mr. Edward de la ſociété royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont obſolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit; il n'y a

(1) Je parle ici de l'édition du *Syſtême de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadtman 1765.

pas la moindre reſſemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'orang-outang eſt fou, & vouloir prouver par là que c'eſt un homme, c'eſt une idée ſi ſinguliere, ſi originale qu'elle n'a pu tomber dans l'eſprit que d'un profeſſeur d'Upſal, qui voit toute la nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amſterdam, des orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré; ni les paupieres rabaiſſées, ni le poil bouclé: ils ne ſiffloient pas, ne parloient pas, ne raiſonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyſon, qui les ont examiné vivants, ſont d'autres témoins que des marchands de Negres & des écrivains de vaiſſeaux, qui ſe ſont permis de publier les journeaux de leur voyages, ſans être inſtruits, & ſans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Negres qui ſont voiſins des orangs conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des ſouterrains, mais à l'ombre des arbres; ſans faire la moindre diſpoſition guerriere pour conquérir le globe, puiſqu'ils n'ont point conquis un ſeul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il eſt vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une groſſe troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle ſa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, diſpoſée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le ſpectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'hiſtoire, ſi le roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Aſie de ſon

erreur (1) ; en lui faiſant comprendre que ces créatures, quoique ſemblables à l'homme, étoient infiniment moins inſenſées, moins ſanguinaires, & que ſi on les voyoit aſſemblées ſur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cent & trente ſix ans avant notre ere vulgaire les Carthaginois, ſous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les orangs-outangs dans une iſle de l'Afrique occidentale : on obſerva dès-lors que ces animaux ne tinrent point en raſe campagne contre leurs agreſſeurs, mais qu'ils ſe ſauverent avec beaucoup de précipitation ſur des rochers, d'où ils ſe défendirent ſi vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui ſe débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impoſſible de les garder en vie. Hannon qui les prit pour des femmes ſauvages & velues, les fit écorcher (2), & rapporta

(1) *Dicunt eſſe in ea ſilva maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibuſdam apertis vidiſſent ordinibus ſtare inſtructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam elephantes) exercitum putaverint eſſe, & in eos tamquam in hoſtes contenderint ; à Taxilo autem qui cum Alexandro erat, re cognita ceſſaſſe. Strabo Lib. XV. Tome II. pag.* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'eſt vraiſemblablement trompé, puiſqu'il n'y a pas de cercopitheques ſi grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes, de ſorte qu'on ne ſe ſeroit pas mépris ſi groſſiérement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

(2) „ Erant autem multo plures viris mulieres, corpo„ribus hirſutæ, quas interpretes noſtri Gorillas vocabant. „Nos perſequendo virum capere ullum nequivimus ;

leurs peaux à Carthage, où on les dépoſa dans le temple de Junon ; on conſerva ces dépouilles avec tant de ſoin pendant deux ſiecles, qu'on les trouva encore en entier lors de la priſe de cette ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puiſé dans des ſources moins altérées, & diſtingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des orangs, ſans leur attribuer l'incompréhenſible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il eſt contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la phyſique, d'introduire en même temps dans le regne animal des eſpeces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reſte, il réſulte de l'examen de ces ſentiments oppoſés, & de nos propres obſervations, que les pongos ou les orangs, foncié-rement différents des ſinges, ſont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produiſoient avec lui, le métif iſſu de cette race croiſée ſeroit, à tous égards, ce que des yeux philoſophiques pourroient contempler de plus

„ omnes enim per præcipitia, quæ facile ſcandebant, &
„ lapides in nos conjiciebant, evaſerunt. Fæminas ta-
„ men cepimus tres, quas, cum mordendo & lacerando
„ ab ducturis reniterentur, occidimus, & pelles eis de-
„ tractas in Carthaginem retulimus.„ *Hannonis Periplus. pag. 77. Hagæ 1674*, traduction de Van Berkel. Voyez auſſi le *Commentaire de M. Bougainville ſur le Periple d'Hannon* dans le *T. XXVI, des mémoires de l'académie des inſcriptions.*

Ce paſſage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'eſpèce humaine étoit moins repandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des orangs y étoit plus nombreuſe.

remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées ſur la poſſibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes expoſées ou délaiſſées dans des iſles déſertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les pongos qui les recueillirent, n'eſt qu'un bruit vague dont on fait mention dans des relations ſans nom & ſans autorité. Si l'on connoiſſoit le temps de la geſtation des orangs femelles, fécondées par des mâles de leur eſpece, l'on ſeroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article, l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui eſt connu.

Les obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'hiſtoire naturelle d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les orangs, vécut douze à treize mois parmi eux; & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoiſſance, prouvent que ces enlévements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'orang eſt le ſeul animal qui dans ſon état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on ne ſauroit attribuer uniquement à ſon incontinence, puiſqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever.

(1) Il eſt vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maiſons des payſans mal gardées, ſaiſiſſent auſſi quelquefois les enfants au berceau, les conduiſent à leurs loges & les allaitent avec autant de ſoin & de ſollicitude que leurs propres ourſins. C'eſt à des aventures auſſi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes ſauvages, quadrupedes, muets, & ſolitaires qu'on a trouvés dans les vaſtes forêts de l'Europe, ſans ſavoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre ſecours; le moindre ſoulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques: il ſemble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorſqu'on les a perdus ou expoſés dans des bois épais: il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la ſeptieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes: il faut que, par un hazard ſingulier, aucune bête carnaſſiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable ſituation; ſans quoi, foibles de corps & deſtitués de génie pour ſuppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pieces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenu à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà diſputer leur nourriture, & défendre leur exiſtence contre les aſſauts des bêtes féroces, comme on en a un exemple dans la petite fille ſauvage de Champa-

(1) Voyez la *relation du voyage de M. de Guines aux terres Magellaniques par Froger. p.* 43.

gne, qui aſſomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la ſurprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par M. Linneus (1), pour

(1) M. Linneus donne la liſte ſuivante des ſauvages de l'un & de l'autre ſexe, trouvés en différents temps dans les déſerts & les bois de l'Europe.

Juvenis Urſinus, *Vithuanus*. 1661,
Juvenis Lupinus, *Heſſenſis*. 1544.
Juvenis Ovinus, *Hibernus*, *Tulp. Obſ. IV.*
Juvenis Bovinus, *Bambergenſis. Camerat.*
Juvenis Hannoveranus. 1724.
Pueri duo Pyrenaici. 1719.
Puella Campanica. 1731.
Johannes Leodicenſis. Boerhaav.

En donnant aux deux premiers ſauvages les épithetes d'*Urſinus* & de *Lupinus*, ce naturaliſte paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En ſuppoſant même que ces ſauvages ſavoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'enſuivroit-il delà qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non ſans doute, puiſqu'il eſt fort naturel, qu'ils aient copié les ſons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, ſans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il eſt bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces ſolitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui que l'on a trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bélant, montré à Amſterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis ſauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis ſauvages en Irlande. Il étoit âgé de ſeize ans; & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chaſſeurs qui le pourſuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & ſon cri imitoit exactement le bêlement des moutons; auſſi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans*. Sa langue paroiſſoit comme collée au palais: il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouiſſoit de la meilleure ſanté. Son teint étoit hâlé, ſon front applati, & ſon occiput pointu: il avoit la poitrine déprimée,

prouver que les ours de la Moſcovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, ſont au rapport de toutes les perſonnes inſtruites, des fables groſſieres & révoltantes.

On a déjà fait obſerver que les orangs ſont aujourd'hui peu nombreux, & que cette diſette de l'eſpece doit être une conſéquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la deſtruction qu'ils ont jadis eſſuyée de la part de l'homme : ce dernier ſentiment eſt d'autant plus probable qu'ils paroiſſent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la ſuperſtition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Sirenes, qui ne ſont que des orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des mythologues, des poëtes, des ſculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs repréſentations : quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractere, pour leur incruſter dans le front & les joues de groſſes verrues :

& aucune protubérance au ventre, à cauſe de ſa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il reſſembloit moins à un homme, qu'à un animal ſauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exſors omnis humanitatis. M. T. Ob. Med. L. IV. page* 313. *Amſterdam* 1652

Quoique nous ne doutons ni de l'exiſtence de ce ſauvage, ni d'aucun des caracteres que l'obſervateur lui attribue, il nous ſemble peu vrai-ſemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pu ſaiſir des brebis ſauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis ſauvages dans ſon voiſinage.

on en voit de deſſinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chevre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond ; ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque alongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face ; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité ; puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les diſtigue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (1) : je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs, repréſentés ſous cette forme ; auſſi la mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs

(1) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques*. T. II. planche XXIII & ſuivantes, in-4°. à Paris 1756.

dont on l'a paré dans la ſuite des temps : ce n'étoit donc qu'un orang-outang ; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des ſectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (1), dans la Grece & l'Italie, avoit tiré ſon origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (1) cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au

---

(1) Le mot de *ſatyre* vient, ſelon quelques étymologiſtes, de *ſathar* qui ſignifie *ſe cacher*, *être honteux* ; ce qui ne renferme aucun ſens raiſonnable : il eſt plus naturel de faire dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui ſignifie un orang-outang. Iſaïe dit que quand les ruines de Babylone ſeront remplies de dragons, *les Saguirs viendront y exécuter une danſe en rond* ; M. de Sacy rend ce *ſaguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Iſaïe dit dans un autre endroit, *que ces ſaguirs jeteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'aſſembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les demons.*

(2) *Effigies ſacri nitet aurea cercopitheci,*
Dimidio magicæ reſonant ubi Memmone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a ſubſtitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriſer le mettre de ſon vers hexametre : cependant, en examinant dans différens cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui repréſentent le ſinge ſacré, il m'a paru que les artiſtes ont quelquefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'eſt-à-dire, du babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aiſément dans pluſieurs antiques Egyptiens.

prépuce, comme l'orang-outang n'en a effectivement pas, mais cette raiſon pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ſes *Hieroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichiſme, qui conſtituoit la religion Egyptienne, & qui conſtitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples groſſiers & ſauvages, où chacun déifie: par lui-même ou par ſes prêtres, le premier objet qui frappe vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caracteres réels, pris de l'orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpece humaine, prefére les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les anciens introduiſirent dans leur religion des demi-dieux ſi libertins & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres; & ce que les phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces ſolitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiecles du chriſtianiſme, ſu-

rent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques ; puiſqu'on trouve dans ſaint Jerôme un dialogue entre un hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un pere de l'égliſe qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front ; mais je m'étonne que ſaint Jerôme faſſe dire de ſi grandes ſottiſes à ſon Satyre, pour ſéduire un ſaint qui ſe piquoit d'être plus ſpirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent auſſi à Sylla un orang-outang, & voulurent lui perſuader que cet animal ſavoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de ſavoir de quel idiome il ſe ſervoit : Sylla employa un grand nombre d'interpretes ; & l'orang, long-temps queſtionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près ſur le manege de ces interpretes que le comte Maurice de Naſſau, qui ſe laiſſa tromper au Bréſil, à peu-près de la même façon, par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matieres : les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le chevalier Temple, un eccléſiaſtique trés-éclairé qui ſoutint, juſqu'à l'aticle de la mort, que cet animal étoit poſſédé.

Comme on a déjà publié pluſieurs figures de l'orang-outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant

de fois dépeint : d'ailleurs les deſſeins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne différent pas eſſentiellement d'avec les eſtampes qu'on voit dans les *glanures* de Mr. Edward, & dans le tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4°. Il ſuffira donc pour l'inſtruction des lecteurs de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils doivent rejeter comme des croquis eſtropiés; tel eſt le Satyre de l'*hiſtoria animalium* de Geſſner, gravé en bois, qui ne reſſemble à rien, & ſur-tout pas à un orang-outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le deſſein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup ſouffert. L'orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus eſſentiel qu'il y ait dans cette figure, eſt l'alongement exceſſif de la levre ſupérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait ſoupçonner à bien des perſonnes que cet animal n'étoit pas un véritable orang. Le pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaiſe figure qu'on en ait, ſe trouve dans l'*hiſtoire générale* des voyages de l'édition Hollandoiſe in-4°. Enfin il faut rejeter les deſſeins du quojou verou & de l'orang qu'on a inſérés dans le *Syſtême de la Nature* de Mr. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOutes les anciennes relations de la Floride diſent que cette province de l'Amérique ſeptentrionale abondoit, au temps de la découverte, en hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la ſervitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, ſuppoſé comme vrai, ſeroit d'autant plus remarquable, d'autant plus ſurprenant, qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien continent qui par ſa poſition correſpond à peu-près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la nature entiere, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les hermaphrodites les moins manqués; ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces

créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien continent : il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les pays chauds fourniſſent plus ſouvent des hermaphrodites que les régions froides ; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-ſiecle ; il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne ; ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogoliſtan & celle de la Floride auſtrale, où l'on ne reſſent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne ; mais les climats contiennent d'autres cauſes actives que celles que nous y appercevrons. Au reſte, la ſéchereſſe, ou l'humidité de l'athmoſphere & du ſol, le froid ou le chaud, dont nous connoiſſons mieux les effets ſur les corps organiques, peuvent ſuffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes : les aliments ont auſſi ſur ces corps une influence très-ſenſible ; l'on conçoit aiſément que la ſubſtance nourriciere plus ou moins perfectionnée du terrain, de ſes ſels, de ſon expoſition, de ſa latitude, des eaux qui l'arroſent, de ſa culture qui en purifiant les ſucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile naturaliſte tâche de ſaiſir ; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces cauſes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des reſſorts dont il ne ſoupçonne point la poſſibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des hermaphrodites, il ſuffit de dire qu'on a reconnu, par des obſervations très-anciennes & très-ſûres, que dans quelques contrées, ſituées entre le trentieme degré de latitude nord & l'équateur, les parties ſexuelles des femmes, telles que le clitoris & les nymphes, ſont plus épanchées que dans les autres pays du monde; auſſi y a-t-on eu recours à l'*excision*, qui, ſi l'on vouloit la pratiquer en Europe, ſeroit une opération ſouvent mortelle & toujours périlleuſe; vu que la circonciſion des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement inféconde, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre; de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la nature de former des hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces

merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été refuſés ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle (1). La nature a encore accordé ce prétendu avantage à quelques claſſes d'inſectes, à

(1) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1133 eſpeces génériques à fleurs hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpeces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, ſeulement 48 eſpeces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particuliere, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particuliere. Il y a donc, ſuivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des hermaphrodites & celui des fleurs à ſexe ſimple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre conſtitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puiſqu'ils ſe rapprochent davantage du regne animal, où les eſpeces hermaphrodites ſont auſſi les plus imparfaites, parce qu'elles ſe rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes; auſſi M. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui ſont également pourvus des deux ſexes.

Il réſulte de ces obſervations combinées, que l'hermaphroditiſme, loin d'être une faculté ſupérieure d'un être excellemment organiſé, eſt au contraire un très-grand degré d'imperfection, puiſqu'il ne ſe rencontre que dans les *plantes* & dans les *inſectes* les plus voiſins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais androgynes, cette métamorphoſe ſeroit une dégénération qui, en détruiſant les rapports & les paſſions, éteindroit tous les ſentiments dans tous les cœurs. Sans deſirs, ſans beſoins, ils ſeroient des végétaux: ils ſeroient bien éloignés d'être ce qu'ils ſont, s'ils ne connoiſſoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les obſervateurs que les ſingulieres propriétés des animaux qui y habitent ; les limaçons ont auſſi de doubles organes, & l'uſage qu'ils en font, eſt amplement décrit dans les conchyliologies. On connoît une ſorte de moucherons en qui les degrés de l'hermaphroditiſme paroiſſent être pouſſés preſque auſſi loin que dans les végétaux ; puiſqu'ils produiſent, ſans accouplement, des générations qui en reproduiſent d'autres qui n'ont eu ni peres ni aïeux, ou ſi l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'eſt que dans les ovipares qu'on rencontre ce phénomene : car dans le genre humain & dans toutes les eſpeces vivipares ſans exception, où la puiſſance génératrice a été primitivement diviſée, repartie, & confiée à deux ſujets, il ne peut jamais arriver qu'elle ſe ſimplifie & ſe combine en un ſeul ; & c'eſt peut-être là l'unique loi que la nature n'a pas tranſgreſſée depuis que les phyſiciens obſervent ſa marche.

Enfin, preſque tous les hermaphrodites ne ſont que des filles en qui les organes du ſexe, en excédant les bornes ordinaires, ſe ſont trop développées ; & cette extenſion, qui ſe manifeſte dès la naiſſance, loin de diſparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge ; pendant que le contraire arrive ſouvent dans les garçons dont les marques viriles ſont reſtées cachées juſqu'à l'adoleſcence : ce défaut ſe corrige ordinairement, parce que la force du tempérament expulſe les parties qui doivent naturellement ſaillir : mais elle ne peut comprimer celles qui ſaillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occaſionner des confi-

gurations ſi trompeuſes qu'elles copient, pour ainſi dire, les qualités du mâle, il faut obſerver que malgré la diſtance très-réelle des ſexes, la conſtruction des parties ſexuelles ne differe pas tant qu'on ſe l'imagine communément; ce qui eſt très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent juſqu'à l'âge de trois mois des ſignes de maſculinité ſi peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (1): les anatomiſtes même s'y laiſſent tromper, dit M. Ferrien, ſi célebre par les connoiſſances qu'il a acquiſes, qu'on l'a conſulté ſur le ſexe ambigu d'un enfant aîné d'une illuſtre famille, dans un royaume étranger, la fortune & les deſtins de cet individu

(1) Ruiſch décrit auſſi un fœtus femelle dont-il dit, *fœtum ſequioris ſexus, trium circiter menſium cum dimidio, membrana amnio incluſum, in quo obſervandum, clitoridem tantæ eſſe magnitudinis ut penem exilem interpedes repræſentet. Theſaur. R. VI p. 38.*

Ce faits feroient ſoupçonner que ce n'eſt que vers le quatrieme mois, que la nature décide du ſort & du ſexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à ſon gré, un mâle ou une femelle; ſi l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le ſein de l'embryon féminin: ſon ſexe eſt, par conſéquent, déterminé longtemps avant le 3e. mois. Au reſte, la grandeur du clitoris ne conſtitue pas ſeule ce que nous nommons un androgyne: cette partie peut devenir exceſſive, ſans qu'il en réſulte un défaut d'organiſation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oeſtrum Veneris* démeſurée, étoient ſans comparaiſon plus voluptueuſes que les autres; & ils ſuppoſoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades*: on ne connoit pas de fait plus ſingulier par rapport à cette eſpece de femmes que celui qu'on trouve dans les *Obſervations de Tulpe. Lib. III. cap. XXXV. page 253 Amſterdam, 1652. Ed. nova.*

ont dépendu de cette déciſion, ainſi que le ſort de ſon frere puiné, relativement à la ſucceſſion paternelle.

Ce n'eſt proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere diſtinctif du ſexe; encore préſume-t-on que ce viſcere eſt repréſenté, dans l'homme, par le ſcroton, tout le reſte de l'appareil des vaiſſeaux ſpermatiques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du clitoris trop alongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle; qu'il ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux tribunaux de France déclarer un même hermaphrodite homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs anatomiſtes que dans les provinces, & auſſi quelquefois des juges plus éclairés; on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chambery comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage à été déclaré nul.

Plus le clitoris eſt prolongé dans les femmes & plus il leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure; & voilà pourquoi les hermaphrodites, quoique eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Aſie; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*æſtrum veneris*, & la végétation de la barbe; puiſque aucun naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation: on a été, par conſéquent, bien éloigné d'ex-

pliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le clitoris croît & ſe roidit avec les années ; auſſi quelques matrones font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entiérement les cauſes de la correſpondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de voix & les autres parties de la tête, pendant que ces cauſes agiſſent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pouſſée des cornes, n'en gagnent pas ; & ſi l'on exécute la caſtration au moment méme que les cornes ont déjà commencé à végéter ; la croiſſance du bois s'arrête tout-à-coup, ne ſe ramifie point ; & l'on voit ſouvent venir en ſa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui reſſemblent à un entrelas de fibres corneuſes (1).

---

(1) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuſes, permanentes ; puiſque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croiſſent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne ſont pas emboités dans l'os du crâne, & dont la ſubſtance eſt toute autre.

Il faut donc ſuppoſer que dans ces animaux eunuques tout le ſyſtême nerveux ſe relâche, perd ſa cohéſion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arroſé par le ſuc ſéminal ſuffiſamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élaſticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & retrécit la circonférence du Larinx; & comme l'ouverture de ce conduit eſt très-peu conſidérable dans les corps, ils perdent preſque entiérement la voix lorſqu'on les chaponne.

Les hermaphrodites ſont des monſtres, lors même que l'on donne à ce terme la ſignification la plus abſolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur eſpece dans des parties principales; & l'on dit que c'eſt ſous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, ſelon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monſtres: on ajoute que cette loi, ainſi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on maſſacroit non-ſeulement les androgynes, mais auſſi les

---

Quant à l'hermaphroditiſme dans les animaux, nous obſerverons, en paſſant, qu'il n'y a aucune eſpece où il ſoit plus fréquent que dans les vaches, qui ſont très-ſujettes à engendrer des monſtres, ou par ſurabondance, ou par défaut, ou par cohéſion. Les vaches qu'on nomme hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal conſtituées entraînent la ſtérilité, ſont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les haſes, on en trouve qui ont le clitoris ſi énorme que l'on a long-temps ſoupçonné que tous les lapins étoient de vrais hermaphrodites accomplis; mais c'eſt une erreur.

enfants nés contrefaits, par une égale injuſtice à l'égard des uns & des autres. On ne ſauroit découvrir les ſources de l'affreux préjugé qui a pu inſpirer à un homme d'égorger ſon ſemblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, ſi l'on ne concevoit que la néceſſité a pu dicter de pareils décrets à des peuples ſauvages qui, ſans agriculture comme ſans induſtrie, avoient peine à ſubſiſter dans un terrain ingrat, & qui ſe débarraſſoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la reſſource de pouvoir ſe nourrir : ces pratiques de la vie agreſte & de la vieille nature auront été tranſportées & conſacrées dans les premieres ſociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faiſant des recherches plus préciſes, je n'ai pu trouver aucune loi expreſſe qui condamnât, chez les Romains, les hermaphrodites à la mort, pendant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grand ſuperſtition dans les eſprits conſternés, il naquit en Italie trois androgynes qu'on dénonça comme des prodiges au college des pontifes: Tite-Live ne dit rien du ſort des deux premiers; mais il s'étend fort au long ſur le troiſieme, dénoncé ſous le conſulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruſpices Etruſques pour les conſulter ſur les ſignes de cette naiſſance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeſte, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet hermaphrodite de la campagne de Rome, & enſuite le noyer à une grande diſtance de la côte (1). Ce décret atroce

(1) *sinueſſæ natum ambiguo inter marem & fœminam ſexu*

& inſenſé fut mis en exècution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jeta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui ſéviſſoit contre les androgynes ; puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le légiſlateur eût prononcé préalablement ; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du reſſort du college pontifical, mais de la compétence du préteur ou des conſuls.

Je ne ſais ſi l'on peut citer encore d'autres exemples d'androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je ſuis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatiſme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indiſtinctement tous les monſtres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop ſinguliers pour avoir été dictés par un chef de brigands atroupés (1).

---

infantem, quas vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba Græco ſermone) androgynos appellat.....

Liberatas ſuperſtitione mentes turbavit rurſus nunciatum Furſinone infantem natum eſſe quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat Id vero aruſpices ex Etruria acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano p ocul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectum que in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXI, page 453 & 492, Tome II : Elzevir. 1634.

(1) Opmeier dit qu'en creuſant aux environs du capitole, on a déterré une table de bronze ſur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus ; & ce ſont

Dans

Dans les ſiecles d'ignorance qui ont ſuivi la décadence de l'empire Romain, la religion chrétienne a quelquefois employé, contre les hermaphrodites, l'anathême & quelquefois l'exorciſme, avec autant de raiſon que de ſuccès: il eſt vrai que la primitive égliſe n'a gueres mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils ſont aujourd'hui employés pour la muſique; mais elle a eu raiſon de s'oppoſer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques paſſages obſcurs de l'évangile, ne ſe contentoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuſe au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'hiſtoire eccleſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes*.

Il ſemble que preſque tous les peuples du monde ont eu de l'averſion pour les hermaphrodites, ſans qu'on puiſſe en alléguer le motif: en ſuppoſant que ces créatures, préten-

---

ces préceptes, qui peuvent ſe combiner en vingt, que quelques écrivains nomment *le double décalogue de Romulus*. L'art. XV dit, *Monſtruoſos partus quiſque, ſine fraude, cædito*: & c'eſt de cette loi qu'il eſt queſtion, & qui ſemble condamner en effet les androgynes à la mort. L'art. IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'art. X; *Deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto*. Ces deux dernieres ſanctions ſuffiſent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code eſt apocryphe; puiſque le Polythéïſme étoit établi avant le regne de Numa: & Faune ne ſemble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des dieux.

dues doubles, fuſſent en état de jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du vulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr ? ou les haïroit-on par envie ? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinairement peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués : on ſait juſqu'à quel point la configuration des parties génitales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on l'a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conſerve à Rome une figure de marbre antique, repréſentant un hermaphrodite couché, qui, quoique reſtaurée par le chevalier Bernin, d'une façon louche & abſolument contraire au coſtume des Romains (1), laiſſe encore entrevoir les ruines d'une belle ſtatue ; mais on peut douter qu'elle ait été copiée ſur un ſujet vivant, & qu'il y ait eu un androgyne ſi bien réuſſi, ſi parfait dans la nature. Le ſtatuaire, en voulant produire un compoſé voluptueux, ſi l'on peut parler de la ſorte, aura travaillé d'imagination, en réuniſſant ſous ſon ciſeau des traits empruntés de ce que les deux ſexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des paſſions, offrent de plus animé & de plus ſéduiſant : quoique le bon goût, auſſi ſévere

(1) Le chevalier Bernin a couché cette ſtatue ſur une plinthe formée en matelas picqués en carreaux, & a fait paſſer un pan de draperie ſur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la reſtauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties ſexuelles de cet hermaphrodite ſont peu exprimées, & ſon attitude les cache encore davantage. Le comte de Caylus fait mention d'une autre ſtatue antique qui repréſente auſſi un androgyne ; mais elle n'eſt pas ſi célebre que celle de Rome.

que le génie des artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les hermaphrodites étoient, de ſon temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinements du luxe (1).

D'où l'on peut juger juſqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

---- O pater urbis!

Unde nefas tantum Latiis paſtoribus? unde

Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

Que des hommes livrés à des vices preſque incroyables aient careſſé des monſtres pour ſatisfaire des goûts bizarres, cela eſt poſſible: mais il ne s'enſuit nullement que du temps de Pline les prétendus hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les anatomiſtes ont ſucceſſivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des ſujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on

(1) *Gignuntur & utriuſque ſexus, quos hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hiſt. Nat. Lib. VII. cap. III.*

montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la phyſionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de poil ſur tout le corps, qui étoit décharné ainſi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naiſſante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de ſeize ans, & très-hideuſe, ſoit qu'elle prit les vêtements de l'un ou de l'autre ſexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la ſur-abondance ſuppoſée de ſes organes générateurs, condamnée à la ſtérilité, ne pouvant faire aucun uſage des parties viriles dont elle paroiſſoit pourvue, à cauſe d'un double ligament qui les empêchoit de ſe relever, quoiqu'elles fuſſent d'ailleurs ſuſceptibles d'érection. L'hermaphrodite Negre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, ſinon que la nuance de ſon teint couleur de ſuie ajoutoit beaucoup à ſa laideur. Plus l'hermaphroditiſme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il ſe rencontre, doit il ſembler monſtrueux, & par conſéquent défiguré.

Après cet expoſé, qui peut donner une notion ſatisfaiſante de la nature des Androgines & de leur qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations diſent que ces perſonnes étoient fort fréquentes: ces relations aſſurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de ſe couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorſque la horde alloit en courſe, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le ſuc du mays pour la

boiſſon des guerriers ; qu'on leur faiſoit ſoigner les bleſſés, & tirer les morts de la mêlée : en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur eſclavage qu'on s'en ſervoit, comme on ſe ſert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils beſoins (1).

Nous n'avons juſqu'à préſent parlé de ce phénomene que dans la ſuppoſition qu'il a été bien obſervé ; car ſi l'on conſulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejeter tous ces faits, & accuſer les écrivains du ſeizieme ſiecle de s'être trompés ſans réſerve. Il n'eſt pas facile de démêler la vérité au milieu de ces conteſtations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pouſſer notre patience à bout, ſi, en entreprenant ces recherches ſur l'hiſtoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y eſſuyer, ſi l'on ne s'étoit réſigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les diſcuſſions que des ſentiments ſi oppoſés ſur de mêmes faits exigent néceſſairement de celui qui, après avoir déſeſpéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité poſſible.

---

(1) *Abundat Floridia hermaphroditis, quorum ſervili opera mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hiſt. Indiæ Occid. Lib.* 2. *p.* 163. *Aut. Jaſp. d'Ens.* Ce paſſage a été copié par un grand nombre d'écrivains : l'abbé Lambert, dans ſon *Hiſt. de tous les peuples*, parle de l'exiſtence des hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans ſa *Deſc. du nouveau monde.*

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louiſiane qui y eſt limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces perſonnes traveſties ſont réellement eſclaves, qu'elles ne ſe marient jamais, & qu'on leur impoſe tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumération ; mais cette coutume inouïe de déguiſer des hommes & de les tyranniſer eſt, à mon avis, auſſi ſurprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'hermaphrodites dans l'ordre phyſique,

Le pere Lafiteau, qui expliquoit tous les uſages, comme le pere Kircker déchiffroit tous les hiéroglyphes, eſt le premier qui ait ouvertement nié l'exiſtence des androgynes Américains, & il s'eſt permis à cette occaſion le raiſonnement le plus étrange du monde. On ſait, dit-il, que les prêtres de Cybele s'habilloient en femmes, ainſi que les ſacrificateurs de Vénus Uranie : or, comme les Cariens ont indubitablement peuplé les iſles Caraïbes, il eſt très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la déeſſe adorée en Phrygie ; car après tout, la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres; il eſt très certain encore que ces Aſiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont paſſé, dans la ſuite, au continent, & qu'ils ont répandu leur religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau monde, tant d'hommes habillés en femmes, que, des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'hiſtoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des hermaphrodites ; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vrai-ſemblable, ou plus abſurde, ou plus ridicule, il ne ſeroit pas poſſible d'y réuſſir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation ſérieuſe : car enfin ces hommes traveſtis ne faiſoient, chez les Floride, aucune fonction ſacerdotale ; ils ne ſe mêloient ni des Idoles ni des autels, deſſervis uniquement par les *Javas*, qui ſont les véritables prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un ſexe différent du leur, & la déeſſe de Prygie leur eſt auſſi inconnue que le dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la liturgie des anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybele, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de ſe faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux iſles Caraïbes n'a pu venir dans l'eſprit que d'un écrivain qui ſans reſpect pour la vérité, & pour la vrai-ſemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées. Le nom de *Venus Uranie* n'a jamais été prononcé par les barbares du nouveau monde ; & les *Galles* n'ont jamais été poſſédés de la manie d'aller au delà des mers, pour contraindre qui que ce ſoit à adorer Cybele.

Charlevoix, qui n'a pu ſe diſpenſer d'abandonner en partie les opinions de ſon confrere, qu'il oſe nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures ; au moins eſt-il difficile de ſe contenter de ce qu'il a écrit à ce ſujet dans ſon ſtyle miſſionnaire. „ On voyoit, dit-il, chez les Illinois, des

„ hommes qui n'avoient pas honte de prendre „ l'habillement des femmes, & de s'aſſujettir „ à toutes les fonctions propres au ſexe, d'où „ il s'enſuivoit une corruption inexprimable : „ on a prétendu que cet uſage venoit de je ne „ ſais quel principe de religion ; mais cette reli- „ gion avoit, comme bien d'autres, pris ſa „ naiſſance dans la corruption du cœur ; ou ſi „ l'uſage dont nous parlons, avoit commencé „ par l'eſprit, il a fini par la chair. Ces effé- „ minés ne ſe marient point, & s'abandonnent „ aux plus infames paſſions ; auſſi ſont-ils ſou- „ verainement mépriſés „ (1).

On pourroit répondre à cela qu'il n'eſt pas dans les mœurs des ſauvages de ſe gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes ; une telle conduite ſeroit même contradictoire chez un peuple civiliſé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on ceſſe de ſe contraindre, que quand on ſecoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit queſtion de cet amour pervers, & de ces déſordres contre nature que l'hiſtorien de la nouvelle France croit pieuſement entrevoir ſous cet uſage, on pourroit répondre encore qu'il ſeroit contradictoire de maltraiter ſi injurieuſement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiſſance : car enfin tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des ſauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoûtrements de femmes : ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incom-

(1) *Hiſtoire de la nouvelle France. T. VI. p. 4.*

patible avec les droits, & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct; mais il eſt vrai auſſi que le baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon dictionnaire géographique, le voyage de Coreal, pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des androgynes de cette province, & accuſe tous ces ſauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la ſodomie: il a, par conſéquent, ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt-à-dire le plus inſoutenable.

La derniere relation tant ſoit peu détaillée que nous ayons de ces pays, eſt un mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occaſion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf cent lieues ſur les bords du Miſſiſſipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun ſujet hermaphrodite, mais un nombre aſſez conſidérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une ſorte de jupe pareille à celle que portent les ſauvageſſes. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louiſiane n'abuſent très-ſouvent de ces individus traveſtis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des ſerfs attachés à la glèbe: ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, ſans ſe faire accompagner

par ces hommes poſtiches ; pendant qu'ils obligent leurs femmes à ſoigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle ſi pertinemment, s'il a eu aſſez de crédit, ou d'autorité pour ſe faire montrer les parties ſexuelles de ces êtres incertains, & ſi avec cela les connoiſſances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur hermaphroditiſme ? Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigenes de la Louiſiane, des hommes qui nés auſſi libres que leurs compatriotes, conſentent néanmoins à paſſer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réſervés au dernier des eſclaves. Il faut avouer que c'eſt un grand problême, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'exiſtence des androgynes Américains, on ne ſait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejeter.

Si l'on ſuppoſe que les anciens relateurs ſe ſont trompés, ce qui eſt poſſible, on ne diminue pas ſenſiblement la ſomme du merveilleux ; puiſque la coutume que les modernes y ſubſtituent, offre un exemple de ſa plus grande dépravation & de la derniere bizarrerie dont le cœur & l'eſprit de l'homme ſoient capables, ou ſuſceptibles.

D'un autre côté, il eſt permis de préſumer que les voyageurs de ce ſiecle ſe ſont trop hâtés d'expliquer, ſelon leurs propres idées, un uſage qu'ils n'avoient obſervé qu'en paſſant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus préciſes : ils ont d'ailleurs varié ſur la véritable patrie des androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers hiſtoriens du nouveau monde, qui ne ſont aucune

mention ni de la Louiſiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne deſcription de la Floride, compoſée originairement en Anglois, & traduite en Latin par le géographe Mercator, qui l'a employée dans le troiſieme volume de ſon grand Atlas, il eſt dit que les habitants de cette province attendoient un âge très-avancé pour ſe marier. Si cette circonſtance étoit vraie, elle feroit ſoupçonner que l'indéciſion du ſexe y étoit réelle ; & ce ſoupçon acquerroit encore plus de force, ſi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tenſel, & dont l'auteur aſſure que toutes les filles de la Floride ſe font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoiſſane particuliere de pluſieurs eſpeces d'herbes de la claſſe des ſanguiborbes, qu'elles appliquent ſur la plaie pour étancher le ſang : cette circonciſion, exercée ſur les filles, indique ſans doute qu'elles y ſont ſujettes à quelque excroiſſance ; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce défaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle ; puiſqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abâtardie ; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un ſeul article, deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entre eux, nous jetterons un coup d'œil ſur la prétendue hiſtoire des Amazones du nouveau

monde, qui avoient fondé, dit-on, un état puiſſant ſur les rives du Maragnon; dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les écrivains & la tradition, encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette république de femmes n'eſt pas une chimere enfantée par l'imagination romaneſque des premiers conquérants Eſpagnols.

» Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour » le nier on alléguoit le défaut de vrai ſemblan- » ce, & l'eſpece d'impoſſibilité morale qu'il y » a qu'une pareille république de femme pût » s'établir & ſubſiſter, je n'inſiſterois pas ſur » l'exemple des Amazones aſiatiques, ni des » Amazones modernes d'Afrique; puiſque ce » que nous en liſons dans les hiſtoriens anciens » & modernes, eſt au moins mêlé de beaucoup » de fables, & ſujet à conteſtation. Je me con- » tenterois de faire remarquer que s'il y a pu » avoir des Amazones dans le monde, c'eſt en » Amérique, où la vie errante des femmes, qui » ſuivent ſouvent leurs maris à la guerre, & » qui n'en ſont pas plus heureuſes dans leur » domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, & „ leur fournir des occaſions fréquentes de ſe „ dérober au joug de leurs tyrans, en cher- „ chant à ſe faire un établiſſement où elles „ puſſent vivre dans l'indépendance, & du „ moins n'être pas réduites à la condition d'eſ- „ claves & de bêtes de ſomme. Une pareille „ réſolution priſe & exécutée n'auroit rien de „ plus extraordinaire, ni de plus difficile, „ que ce qui arrive tous les jours dans toutes „ les colonies Européennes en Amérique; où „ il n'eſt que trop ordinaire que des eſclaves,

„ maltraités ou mécontents, fuient par troupes „ dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand „ ils ne trouvent pas à qui s'aſſocier, & qu'ils „ paſſent ainſi pluſieurs années, & quelquefois „ toute leur vie dans la ſolitude (1) “.

Le ſentiment de cet académicien, qui, pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon, a interrogé pluſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puiſſe former ſur ce fait tant de doutes raiſonnables qu'il ſeroit ennuyeux de les propoſer tous. Quand on auroit trouvé un nombre ſuffiſant de femmes mécontentes pour en compoſer une république entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une ſociété en état de ſubſiſter : la difficulté ſeroit de prendre des hommes aſſez poltrons pour ſe laiſſer contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chaſſeroient, dès que l'ouvrage de la génération ſeroit achevé : & comme on ne procédoit, ſelon Mr. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur groſſeſſe, fait une chaſſe d'hommes, pour les avoir tous prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point ſe préſenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïſſoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faiſoit-on, s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira

(2) *Voyage de la riviere des Amazones*, p. 109. *Paris* 1745.

qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les maſſacrer au ſortir du ſein de la mere, ou enfin de les élever juſqu'à l'âge de cinq à ſix ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela eſt auſſi poſſible que la république de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais ſi on veut faire quelque uſage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reſte que des abſurdités qui révoltent la nature, ou qui l'anéantiſſent. Il ſeroit contradictoire qu'une femme eût une averſion violente pour les hommes, & qu'elle conſentit à la fois à devenir mere: il ſeroit monſtrueux qu'une mere égorgeât ou expoſât ſes enfants, ſous prétexte que ces enfants ne ſont pas des filles. Eſt-il ſi aiſé après cela de raſſembler vingt à trente mille femmes inſenſées, homicides & guerrieres? Le caractere du ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, & enfin, ſi l'on veut, le moins méchant, pourroit-il ſe démentir juſqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de ſang-froid, des crimes qui ne ſe commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valeſca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens romans, attroupa, dans la Bohême, un nombre aſſez conſidérable de femmes dont elle forma une eſpece de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu ſubſiſter pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir ſe propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établiſſements, faits en dépit de la nature, s'il eſt vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police

ne les ait pas diſſipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou deſpotique puiſſe être régi par une femme, on peut douter qu'un état ariſtocratique, ſe laiſſeroit régir de même ; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'hiſtore du monde : & il eſt très-ſurprenant que les nations qui ſe ſont tant de fois ſoumiſes, & qui ſe ſoumettent encore à l'empire d'une femme, ne ſe ſoient jamais ſoumiſes au gouvernement de pluſieurs femmes ; quoiqu'il paroiſſe abſurde de ſuppoſer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui condamne arbitrairement que dans pluſieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non ſeulement dégénéré de la liberté, mais même de la ſervitude, il n'étoit pas poſſible aux hommes de s'avilir davantage dans le ſecond, ce n'eſt donc pas le mépris qu'ils ont craint ſous une telle forme de gouvernement ; mais ils ont vu que pour mouvoir les reſſorts d'une monarchie, ou d'un empire deſpotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un état ariſtocratique, il falloit être capable de gouverner : & en effet, ſi l'on y fait attention, on voit que le plus ſouvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (1).

(1) On connoît l'extravagance de cet empereur qui créa à Rome un ſénat de femmes. Le peuple qui avoit ſouffert juſqu'alors, avec une patience preſque incroyable ; ce qu'il y a d'extrême dans la ſervitude ſous un prince furieux & avare, ne put ſe contenir à la vue de ce tribunal ; il ſe révolta & maſſacra ſon tyran pour avoir abuſé exceſſivement de ſon pouvoir, en confiant les deſtins de l'état à des mains incapables de le gouverner ; cependant ce même peuple a été pluſieurs fois gouverné

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Juſtin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raiſon réfute ; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thaleſtris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie ſolliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte inſipide, écrit en Latin.

Que des Negres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déſerts & s'y cachent, cela eſt naturel : que ces Negres déſerteurs conſentent plutôt à reſter toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela eſt encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces eſclaves fugitifs, & des Amazones qui ſe perpétuent pendant pluſieurs ſiecles ? Car M. de la Condamine eſt très-porté à penſer que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a perſiſté juſqu'à nos jours, & qu'elle ſubſiſte encore au centre de la Guiane, c'eſt-à-dire dans un endroit où jamais les Européens ne pénetrent, & dont on ne peut, par conſéquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'eſt que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient ſinguliérement leurs épouſes, & qu'ils avoient rendu leur condition auſſi dure, auſſi malheureuſe qu'elle

---

par des impératrices très-deſpotiques, ſans qu'il ait montré le moindre mécontentement ; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'eſt pas impoſſible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la ſervitude, aient pu ſe ſéparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y ſuſtentant de fruits ſauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & ſolitaires des Amazones, on changera, du tout au tout, l'état de la queſtion, en donnant à des termes reçus un ſens nouveau; puiſque nous ne prétendons rien dire autre, ſinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau monde ni ailleurs, une véritable république de femmes conſédérées, & unies par un pacte ſocial, par des loix & des conſtitutions particulieres, qui aient propagé leur race & leur empire pendant pluſieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ontpas tiré leur origine de la vérité ou de la vrai-ſemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur ſource dans un fait vrai, mal interprété. On trouve dans pluſieurs anciennes relations, & même dans les lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans de petites iſles ſituées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtreſſes ou des religieuſes, qui, en vivant dans le célibat ſtrictement dit, avoient, par leurs auſtérités réelles & leurs prétendus ſortileges, acquis tant de conſidération & de crédit qu'on venoit les conſulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le manihot, & en faiſoient pour elles la récolte,

ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes ſi pareſſeux. On ne ſera pas tenté de former des doutes ſur l'exiſtence de ces Veſtales Américaines, ſi l'on ſe rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de ſon temps, ſur les côtes de France, une iſle habitée par des Druideſſes, ou des femmes Gauloiſes qui avoient fait vœu de chaſteté; les chroniques ſeptentrionales font auſſi mention de quelques iſles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges ſacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (1), parmi les Germains, & en général parmi tous les ſauvages du monde, qui, par un conſentement univerſel & incompréhenſible, ont ſuppoſé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui embraſſoient volontairement la vie célibataire, pour ſe dévouer au ſervice des autels: il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes ſe ſont, par ce ſacrifice, attiré encore plus de reſpect que les hommes; leur foibleſſe a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le pré-

(1) Picart, dans ſes *antiquités du pays de Drenthe & de la Friſe*; dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtreſſes des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer au tour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays: ils en ſont ſi fortement perſuadés qu'il n'eſt pas poſſible de les guérir de cette ſuperſtition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux cent lieues de la Hollande: ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque les Germains paroiſſent avoir fait encore plus de cas de leurs prêtreſſes que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

jugé ſur l'excellence du célibat n'eſt donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civiliſés ſans ſavoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Méxicains avant l'arrivée des Eſpagnols ? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, ſi c'étoit l'uſage d'exiger la raiſon d'un abus que la religion autoriſe : que les loix tolerent, & que la nature réprouve. Prudence a fait une ſatyre chrétienne contre les Veſtales qui étoient encore à Rome de ſon temps, à qui il fait un crime d'avoir conſervé leur virginité : ſi ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la chrétienté ſeroit un jour ſurchargée de religieuſes, il ſe ſeroit tû. Cependant les anciens avoient des raiſons fort plauſibles qui ne ſubſiſtent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions ſacerdotales : & c'eſt à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence auſſi long temps qu'elles étoient employées dans la prêtriſe, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & enſuite de ſe marier quand elles en avoient l'intention (1). Or, comme les chré-

(1) Chez les Romains les prêtreſſes de différentes divinités avoient le droit d'abdiquer le ſacerdoce, hormis les Veſtales, qui devoient accomplir le terme preſcrit par les ſtatuts liturgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le college de Veſta à l'âge de ſept ans, & ſe retirer à l'âge de trente, après vingt-trois ans de ſervice, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de ſe marier, comme on peut s'en convaincre en liſant, dans les poéſies de Prudence, la ſatyre qu'on vient de citer : il eſt aſſez ſurprenant que cet écrivain diſe, dans ſon libelle, que les Ex-Veſtales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une ſeule étincelle du feu de l'amour, que les deſirs & la vieilleſſe avoient éteint dans leur

tiens du troiſieme ſiecle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des ſecondes fonctions ſacerdotales, en réformant les diaconeſſes qui ſubſiſtoient encore alors dans l'égliſe, ils anéantirent, par cette ſanction, toutes les raiſons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monaſtique des filles, qui ſouffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais ſouffert dans les ſerails de l'Orient; & le fanatiſme les fera ſouffrir auſſi long-temps que la barbarie des hommes laiſſera ſubſiſter de tels établiſſements; c'eſt aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares, en témoignant tant de reſpect pour la virginité de leurs prêtreſſes, ſont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conſéquences juſtes; ils ont ſuppoſé que ceux qui avoient aſſez d'empire ſur eux-mêmes pour étouffer leur inſtinct, ſeroient

---

cœur uſé; une Ex-Veſtale qui ſe marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puiſqu'il y a tant de filles qui, ſans avoir été religieuſes, ne ſe marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de ſe marier, accordée aux Veſtales, eſt ſans doute la cauſe du peu de déſordres éclatants dont leur college a été accuſé, même par les premiers chrétiens. L'abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cent ans que l'ordre des Veſtales a ſubſiſté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Veſtales punies publiquement pour crime de chaſteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'eſt pas vrai, comme nous l'avons dit; que les anciens n'exigeoient la continence qu'auſſi long-temps que duroient les fonctions ſacerdotales. Et nos religieuſes modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiſcrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

ſans paſſions ; & c'eſt dans cette ſuppoſition qu'eſt l'erreur & la ſource du préjugé : c'eſt un ſophiſme de la ſuperſtition, qu'il ſeroit aujourd'hui inutile de réfuter, puiſque l'expérience de tous les ſiecles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne ſont pas ces eſpeces de vierges ſacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eſt poſſible encore que François Orellana, en voulant prendre terre ſur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'oppoſer à ſon débarquement : cet aventurier, de retour en Europe, exagéra ſon hiſtoire qui auroit pû lui arriver par-tout ; & la chancellerie Eſpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des lettres patentes, *Gouverneur-généraliſſime du fleuve des Amazones, pour le récompenſer de les avoir ſubjuguées au nom de ſa majeſté catholique.* Les hiſtoriens Turcs auroient bien plus de raiſon de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, exceſſivement fanatiques, qui, au temps des croiſades, allerent par troupes pour conquérir la terre Sainte, & furent priſes par les Sarraſins qui les violerent.

Il reſte à obſerver que Orellana eſt le ſeul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées ; il n'en a été queſtion ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoiſſances ſur les différents peuples des Indes

Occidentales qu'on n'en avoit en 1541; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'eſpace occupé par l'ancienne nation des Yurimagas, on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait ſuivant les loix de la critique hiſtorique, il faudroit encore rejeter l'exiſtence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jéſuite Acugna, qui, ſans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique ſe coupoient une mamelle; ce qui n'eſt pas plus dangereux, ſelon lui, que de ſe couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'eſt d'aucun poids: quoiqu'ils aient, dans leur langage, un mot exprès pour ſignifier des femmes qui n'ont pas de maris; car ſi ces Indiens étoient venu voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit atteſté des abſurdités ſemblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour ſignifier des ſpectres, des Wampires & des revenants: on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux que l'enchanteur Merlin tranſporta des montagnes pour faire ſa digeſtion, & que le diable fit en Angleterre la chauſſée des Géants, pour chagriner S. George. Si ces Indiens avoient continué leur route juſqu'en Eſpagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler? Le peuple eſt par toute la terre le même; c'eſt un enfant incapable de témoigner, & les philoſophes ne devroient non plus s'arrêter à ſon témoignage qu'un juge à la dépoſition d'un imbécille.

Les noms impoſés aux rivieres, aux monta-

gnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne ſont rien moins que les autorités hiſtoriques qui prouvent que les perſonner& les faits, auxquels ces noms font alluſion, ſoient des faits & des perſonnes réelles : ce ſeroit un raiſonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immenſe que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones : donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du ſénat Romain toute la campagne de Rome, puiſqu'elle porte encore, après dix-ſept cent ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maiſons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on qu'il y ait un *Eldorado*, puiſque les Jéſuites & un philoſophe Anglois l'ont cherché. Enfin, ſi l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choſes par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au ſens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un ſéjour enchanté, habité par l'illuſion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation.

AVant que d'écrire quelques uſages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la circonciſion, que l'on a auſſi trouvée en Amérique, & cet article nous fournira pluſieurs obſervations relatives à l'hiſtoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus ſtériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de ſe circoncire, ont en leur faveur de la vrai-ſemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique on découvriroit, non le nom de ſon auteur qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'équateur & le trentieme degré de latitude ſeptentrionale: auſſi cette vaſte portion du globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Lunquinois, les Peguans, & les Chinois répandus entre ces latitudes

latitudes ſont reſtés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entre eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune nation du Nord ; & ſi l'hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voiſins de la ligne & du tropique du cancer ; il faudra convenir que c'eſt-là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, ſoit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendu, dans la ſuite, vers la *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux, en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer a aucun peuple en particulier, ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois ; puiſque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas ſur les véritables cauſes qui ont porté les premiers Orientaux à ſe circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce ſujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philoſophie à beaucoup d'abſurdités, aſſure que la circonciſion favoriſe à la fois la population dans l'Orient, & y

exempte les hommes d'une ſorte de charbon qui naît, ſelon lui, indiſtinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Paleſtine ſeule engendroit cette indiſpoſition, tous les gentils & tous les chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Aſie, s'en ſeroient apperçu, comme ils ſe ſont apperçu de la lèpre qui y tient au climat; & de la phlyctene, ou de la fauſſe gonorrhée, qui n'a pas reſpecté les Hébreux circoncis, puiſqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'eſpece humaine, c'eſt affirmer une erreur, parce-qu'on donne un ſens illimité à une propoſition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perſe méridionale, & l'Abyſſinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroiſſement s'y étend auſſi ſur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion; cette longueur du prépuce, lorſqu'elle eſt la plus exceſſive, pourroit dans quelques ſujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers, qu'il eſt poſſible que la circonciſion facilitât la réproduction, comme le dit Philon (1). Mais

(1) L'on eſt auſſi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organiſation du prépuce eſt ſi vicieuſe qu'ils ne ſauroient engendrer, ſi l'on ne leur faiſoit une amputation, ou tout au moins une inciſion.

le plus grand motif, & le ſeul peut-être qui a contraint les premiers, habitants de ces contrées à ſe circoncire, c'eſt qu'ils ont voulu ſe garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & tous les glands; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des inſectes énormes naître, croître, & propager dans les inteſtins, dans le ſang & les ſucs du corps humain; dont il n'y a aucune ſubſtance qui ne puiſſe entretenir & ſuſtenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions, que tous les légiſlateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-ſeulement recommandées comme un conſeil de ſanté, mais preſcrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté eſt néceſſaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entiérement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela eſt d'autant plus probable que les chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la circonciſion avec le baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la propagande, furent très-ſcandaliſés de ce contraſte, & vinrent, pleins de zele & de charité, accuſer à Rome les Abyſſins de judaïſer; & on alloit les excommunier, lorſqu'ils préſenterent au pontife latin une confeſſion de foi dans laquelle ils aſſurent qu'ils n'uſent de la circonciſion que comme d'un remede phyſique, & du baptême comme d'un remede ſpirituel; & un évêque d'Abyſſinie qui ſe trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de dire une meſſe dans la patriarcha-

le, parce que le clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conſéquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui ſe coupent le prépuce.

Il eſt facile de diſtinguer les pays où la circonciſion eſt indiſpenſable, d'avec ceux où elle eſt inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, ſur les côtes du Golfe Perſique, ſur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut aſſurer qu'elle y ſert à corriger les inconvenients qui réſultent de l'organiſation vicieuſe du prépuce, qui, ſelon les obſervations du docteur Drake, eſt la partie la plus ſujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par ſurabondance, & par cohéſion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien conſtitués. Quant aux contrées où la circonciſion peut être réputée comme ſuperflue, ce ſont toutes les provinces de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, où le Mahométiſme l'a introduite, depuis le commencement du ſeptieme ſiecle juſqu'au milieu du dix-ſeptieme, temps auquel les Turcs ont ceſſé de conquérir.

Les anciens Indous, adonnés au culte de Bra & de la Vache, & les anciens Perſans, adonnés au culte du feu & de Mithra, ne ſe circonciſoient point : il ſeroit donc abſurde de ſuppoſer que le climat de la Perſe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conſéquent inutile alors, ſeroit devenue néceſſaire maintenant. On peut faire la même obſervation à

l'égard de la Grece, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circonciſion en horreur ; elle n'y tient donc ni à la qualité du ſol, ni à la conſtitution des Indigenes : c'eſt donc le produit du fanatiſme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eſt à l'aveugle obſtination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Muſulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Proſelytes le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans ſon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inſpiré : en adoptant un uſage établi en Arabie, la penſée ne lui vint point de le preſcrire par une ſanction particuliere de ſon Koran, parce qu'il ne put prévoir alors juſques où ſa ſecte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de ſa politique étoient de convertir ou d'aſſaſſiner ; avant ſa mort, tous les idolâtres de la Péninſule Arabique, & ces idolâtres même étoient circoncis. Il ne s'agiſſoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un uſage ſi univerſellement reçu qu'il ne ſouffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui diſputoient ſur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuſe foibleſſe, commune aux peuples barbares & aux nations civiliſées, *magnis parviſque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants ils auroient eu plus de raiſon d'inſiſter ſur la circonciſion,

qu'ils regardent comme une inſtitution divine, pendant que les Turcs ne l'enviſagent que comme une tradition pieuſe ; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on ſe circonciſoit pour des cauſes naturelles, les Juifs, de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans, de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit néceſſaire. L'excreſcence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus ſurprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tiſſu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'eſt ſans raiſon que quelques auteurs rejettent ce que les relations diſent de l'excès du prépuce parmi pluſieurs nations de l'Aſie & de l'Afrique; puiſque ces auteurs ſont contraints d'avouer que cette excreſcence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point ſans cela : il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne ſauroit produire dans un ſexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; auſſi l'hiſtoire ne fournit-elle aucune raiſon de croire que la circonciſion des mâles ſoit un uſage plus récent, plus moderne que l'*Exciſion* des femmes (1), qui ſe fait par le retranchement des nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'aſſurent po-

(1) Nous nous ſommes ſervis du terme d'*Exciſion* pour ſignifier l'opération qu'on fait aux femmes : nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte Grec par la phraſe de *mulieres judaice exciſæ*, pour ſignifier des femmes circonciſes à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes proteſtent qu'ils n'ont jamais adopté cet uſage Egyptien : cependant il eſt très-vraiſemblable qu'ils l'ont pratiqué.

ſitivement ; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore aſſez pour qu'on puiſſe en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois criſpée, ne recroiſſe plus ; ce qui arrive, dit-on, lorſqu'on ſe contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire diſparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puiſſe imaginer, n'a rien de commun avec la religion ; & elle ſe pratique dans tout l'Orient ; non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrones : les femmes ainſi *exciſes* n'acquierent d'autre privilege que celui d'oſer entrer dans les Moſquées ; d'où elles ſont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence ſinguliere du Mahométiſme, qui les diſpenſe d'aller au ſermon & au paradis.

Les anciens médecins, comme Aetius & Paul Æginete, qui parlent de l'*exciſion*, diſent que de leur temps on coupoit non-ſeulement les nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie ſoit ſpongieuſe, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaiſſeaux, il n'en eſt pas moins vrai que l'amputation en eſt périlleuſe, lorſqu'on n'y emploie pas des perſonnes verſées dans la chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'eſt qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie ſupérieure de l'*Oeſtrum Veneris* ſeroit plutôt une véritable caſtration qu'une ſimple *Exciſion* puiſqu'elle détruiroit la ſenſibilité dans l'endroit où elle eſt la plus vive, ce qui me porte à penſer qu'Æginete & Aetius ont été mal inſtruits dans ce

quils rapporterent de cette opération, qu'ils ſemblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle eſt très-ſouvent néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyſſinie, qu'en leur raccourciſſant les nymphes avec une eſpece de ciſeaux bien aiguiſés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie ſe guérit par le moyen des poudres aſtringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le ſang. Les Abyſſins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont eſſuyée, leur paroiſſent avoir quelque foible eſſemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes ſont ſujettes à une calloſité qui ſe manifeſte au-deſſus de l'*os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en faſſe mention: ſi, nonobſtant ce ſilence univerſel, les femmes d'Egypte ont ce caractere ſingulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel, & ce tablier dont on a enſuite exagéré la longueur & la forme, eſt, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & ſelon d'autres, depuis le nombril juſqu'à la moitié des cuiſſes ; & l'on ajoute que les Hottentots ſont, à cauſe de cette défectuoſité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui, en paſſant au Cap de Bonne-Eſpérance, y ont vu, dans la maiſon de correction, des Hottentotes faire oſtentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piaſtres, pour qu'on ne ſoit pas mieux inſtruit là-

deſſus de nos jours. Cet appendice n'eſt ni détaché, ni membraneux, ni auſſi étendu qu'on l'a cru : c'eſt une excreſcence calleuſe, dure, & qui, loin de deſcendre ſur les cuiſſes, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous ſavons d'une perſonne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y ſervant de bandages dans leur jeuneſſe, pourroient prévenir cette difformité, ſi elles en avoient la moindre envie : elles ont auſſi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Exciſion*, dont elles auroient bien plus beſoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un teſticule, qu'ils ne ſe ſont jamais rétranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de ſe faire marier dans une confrérie, mais dans l'idée de ſe rendre plus legers à la courſe ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui, s'étant fait ôter un teſticule à dix ans, ſe privoient du reſte de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a abſolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui ſoient *Monorchis* (1), & ils n'en courent pas

(1) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un teſticule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois ; ce qui arrive fort rarement, & les ſujets, en qui cette ſurabondance ſe rencontre, ne ſont pas plus puiſſants que les *Monorchis*, & ceux ci ne ſont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'hiſtoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un teſticule dans l'idée que cette eſpece de caſtration les rendoit plus habiles à la courſe & à la chaſſe, car les autres motifs

moins bien : chez eux la raiſon a prévalu, & on peut dire même dans un ſens phyſique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Excision*, il reſte à parler de la maniere de circoncire les garçons, qui varie en pluſieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on uſe pour arrêter le ſang & conſolider la plaie : les Muſulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou un jour ; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant ſera fidele

---

que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet uſage, ſont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces ſauvages ſe mutiloient de la ſorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux ; ce qui n'eſt pas, puiſque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouſes accouchoient très-ſouvent de deux enfants malgré l'amputation d'un teſticule du pere, ainſi que les Hollandois, établis depuis ſi long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont obſervé pluſieurs fois. Pourquoi ſe ſeroient-ils donc opiniâtrés à ſe ſervir d'un remede dont ils connoiſſoient l'inutilité ?

Il eſt vrai que parmi les ſauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, ſe défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme : & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroiſſoit le moins bien portant. La mere diſoit qu'il lui étoit impoſſible de porter ſur ſon dos deux enfants à la fois, lorſque la horde alloit en courſe, ou qu'elle changeoit ſimplement de demeure ; & le mari, occupé à la chaſſe ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus ſe charger de porter un enfant, de ſorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux réſulte moins du caractere impitoyable des ſauvages que de leur façon de vivre ambulants & diſperſés.

à l'Alcoran ; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choiſi dans une autre religion : il peut être chrétien, ce qu'on ne croiroit pas ſi henri III n'eût été ſolemnellement requis d'être parrain d'un fils du grand ſeigneur, par une lettre d'invitation qu'on conſerve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'empereur Turc Bajazet II au pape Alexandre IV, dans laquelle il ſupplie ſa ſainteté de donner un chapeau de cardinal à l'archevêque d'Auvergne, dont il connoiſſoit, diſoit-il, le penchant ſecret à ſe faire Muſulman.

S'il eût été poſſible aux Juifs, toujours diſperſés & toujours fanatiques, de conſerver leurs rits primitifs, ſans y faire des innovations eſſentielles, on pourroit encore ſavoir, par leur moyen, de quelle façon on circonciſoit en Egypte dans la plus haute antiquité : on ſait ſeulement qu'on s'y ſervoit, ainſi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les lithologiſtes modernes nomment *pierre de la circonciſion*, & qui eſt quelquefois d'une ſubſtance argileuſe, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des ſauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit preſque ſoupçonner que la circonciſion a précédé de long temps la naiſſance des ſociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau monde.

Les Juifs modernes circonciſent d'une façon trés-dégoûtante, & qui ſeroit ſeule en état d'inſpirer de l'horreur pour leurs abſurdités religieuſes : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ſes ongles, qu'on reſpecte infiniment à cauſe de cette ſainte diffor-

mité, commence d'abord par examiner ſi les teſticules ſont réellement préſents dans le ſcroton : enſuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme ſi on l'égorgeoit (1). Quand la membrane eſt emportée, le circonciſeur fait quelques grimaces, applique ſa langue ſur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans ſa bouche, & ſe met à les ſucer de toutes ſes forces & avec beaucoup d'onction, de ſorte qu'il tire de la plaie tout le ſang qui en découle ; & il crache ce ſang dans une écuelle : ayant une ſeconde fois déchiré, avec le tranchant de ſon ongle, la peau fine qui reſte autour du gland, il y verſe de la poudre de corail, du ſang de dragon broyé, y applique une compreſſe d'huile roſat, & jette le prépuce dans un baquet plein de ſable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciſeurs de l'iſle de Madagaſcar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis ſur la bleſſure ; mais la ſuperſtition a encore ſuggéré une clauſe que les piétiſtes regardent comme indiſpenſable : le Mohel prend ce ſang qu'il a ſucé & rejeté dans un vaſe, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainſi enſanglanté & mutilé croît en vertu & en ſageſſe. Les Turcs circonciſent plus promptement & quoiqu'ils faſſent l'inciſion un peu plus haut, leurs Imans n'ont

(1) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ontpoint de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à ſon opération, & fait où il peut une petite inciſion d'où doivent découler quelques gouttes de ſang ; cela ſuffit pour ſatisfaire à la loi.

pas l'indécente coutume de ſucer les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Piſon dit que les poudres aſtringentes, compoſées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés inſuffiſants pour étancher le ſang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y ſervent de la réſine copale, dont ils ont appris l'uſage en Amérique, où pluſieurs de leurs familles paſſerent au commencement du dix-ſeptieme ſiecle pour y jouir de la tolérance que les Hollandois leur accorderent dans le Bréſil, conquis par une compagnie de marchands ſur la plus puiſſante monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux tranſplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'eſprit, ils auroient pu, dans les immenſes ſolitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jéſuites & des Penſilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémiſphere, ſans ramper dans l'humiliation & la ſervitude. Ce projet étoit plus praticable ſans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'iſle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les tréſors de la chapelle de Lorette (1), dont le pillage étoit aſſez du goût du San-

(1) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la haye avec l'envoyé de Turquie, ce qui alarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyſe, & l'empêcha de conquérir ſa Terre de promiſſion. Cet aventurier, qui n'eut jamais de conduite, mourut dans la priſon de St. Paul à Vienne, où il ſe laiſſa mourir de faim, lorſqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour la

hédrin des juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moyſe d'emporter la vaiſſelle des Egyptiens avant que de ſortir de l'Egypte.

La plus ſinguliere obſervation qu'un phyſicien puiſſe faire ſur la circonciſion, c'eſt que pendant tant de races ſuivies & circonciſes ſans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru ; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne ſe laiſſe pas ſubjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne ſauroient, comme quelques naturaliſtes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on ſouhaiteroit de leur imprimer (1). Les Chinois ſont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraſer les pieds à leurs filles ſans quoi les femmes Chinoiſes ſeroient capables de marcher, & ne ſe reſſentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée ſur leurs meres & leurs aïeules.

Les Juifs de l'Aſie mineure, qui ne ſe ſont

délivrer ; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il eſpéroit que les Juifs d'Allemagne ſeroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Meſſie Sabatai Zevi qu'on avoit mis aux petites maiſons à Conſtantinople, ſe laiſſerent calmer par une trentaine de dragons que le gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent ſept mille tomans d'amende.

(1) On pourroit faire la même obſervation, dira-t-on ſur les ongles des pieds & des mains ; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repouſſent toujours après avoir été coupés ; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision ; il n'eſt pas même conſtaté que les nymphes des femmes s'alongent une ſeconde fois, après l'excision.

jamais méſalliés, & qui n'ont jamais omis la circonciſion, comme ceux de l'Eſpagne & de Portugal l'omettent de nos jours, aſſurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulſion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, ſans que les enfants de la derniere race aient le prépuce diminué. Ainſi le fanatiſme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire diſparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réuſſir, & la nature à maintenu ſon ouvrage contre les attentats des hommes.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette inciſion, ou ſi la cicatrice en eſt indélébile. Sous les premiers empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui hauſſoit ſuivant que l'avidité du fiſc & l'avarice des princes croiſſoit: enfin, on pouſſa la rigueur juſqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on ſoupçonnoit, à leur phyſionomie Aſiatique, d'être adonnés aux ſuperſtitions de la Paleſtine, pour les convaincre par le ſceau de la circonciſion (1). Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la

(1) Cette façon de déshabiller ceux qu'on ſoupçonnoit d'être Juifs ou de judaïſer: ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la médaille dont la légende du revers porte FICI. JUDAICI. CALUMNIA. SUBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

peau à recouvrir le gland; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus* : le poids de cette muſeliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'alongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la circonciſion avoit déjà été employée long-temps avant le premier ſiecle, par quelques Aſiatiques qui, ayant embraſſé la loi de Moyſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'eſt à cette vile eſpece de rénégats que les écritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins, que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles anatomiſtes s'appercevroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques matelots, qui ayant refuſé de ſervir plus long-temps ſur les flottes

de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine : & cet Ophire, ſelon ce ſavant critique, eſt le Pérou; puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du pays de *Cus* ; & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européens. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une ſeule peuplade circoncife, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au nouveau monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau monde, ne laiſſerent pas que de s'imaginer que les tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Caldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine juſqu'au Mexique : & ils citerent, à cette occaſion, un paſſage très-peu concluant d'un livre apocryphe, attribué à Eſdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, ſans en demander la permiſſion, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St. Laurent, d'où il n'eſt pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cent lieues, juſqu'à la nouvelle Eſpagne ; & cela eſt d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant ſingulier pour ſacrifier des hommes, comme les Juifs ont

eu un penchant ſingulier pour ſacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui ſe fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine, puiſqu'il ſuffit de dire que la circonciſion a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet uſage n'y a pas été importé par un peuple étranger ; il y eſt né d'un beſoin phyſique.

Chez les Mexicains, les prêtres faiſoient aux parties génitales des garçons une inciſion d'où découloient quelques gouttes de ſang ; & quoique le P. Acoſta ne ſe ſoit pas expliqué fort clairement là-deſſus, il eſt croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à-peu-près comme les accoucheuſes font en Italie à tous les enfants mâles ; & cette opération y ſuffiſoit peut-être, ſi l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naiſſance des inſectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne ſauroit ſe diſpenſer de relever ici une faute bien étrange où eſt tombé feu Mr. Mallet, qui a inſéré une *Diatribe ſur la circonciſion* dans le dictionnaire encyclopédique: où nous ſavons très-bien que chaque auteur eſt reſponſable de ſes propres articles. Mr. Mallet aſſure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles ;* & il demande ſérieuſement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération ?* Il y a dans cette aſſertion, une ſurabondance d'erreurs ; puiſqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, auſſi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faiſoit ſeulement aux oreilles, ainſi qu'au prépuce, une légere inciſion d'où devoient ſortir quelques gouttes de ſang, comme Herrera

& Acoſta le diſent. Si Mr. Mallet eût daigné conſulter ces deux hiſtoriens, il ſe ſeroit épargné une abſurdité, & n'eût pas accuſé, ſans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants ; il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groſſiere ſi elle avoit appartenu à quelque obſcur compilateur ; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage auſſi reſpectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriſer.

Il eſt vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de circonciſion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria (1), & pluſieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'iſle de Coſumel, à la péninſule de Jucatan, ſur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les ſauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre, & cet uſage ne s'étoit non plus introduit dans le nord de l'Amérique, que dans le nord de notre hémiſphere ; d'où il s'enſuit que la ciconciſion avoit été adoptée, ſous les mêmes paralleles des

(1) Voyez ſon ouvrage *de inſulis nuper repertis*, & ſes *premieres Décades*.

Il eſt ſurprenant que Laët, dans ſa diſpute contre Grotius, aſſure que la circonciſion étoit inconnue en Amérique ; il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acoſta & dans P. d'Angléria ; où la mauvaiſe foi, qui n'accompagne que trop ſouvent les querelles littéraires lui a fait diſſimuler des paſſages favorables à ſon adverſaire.

deux continents, par des peuples qui ne paroiſſent jamais avoir eu la moindre correſpondance entre eux. Cette obſervation ſert donc encore à démontrer que le climat occaſionne l'accroiſſement de la membrane du prépuce, & favoriſe la propagation des vermiſſeaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents mémoires de Piſon, de Margrave & de Neuhof ſur les mœurs des Bréſiliens, nous apprennent que les peuplades ſituées au midi du Para ne ſe circonciſoient point : on ſait auſſi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conſéquent, étendue depuis la riviere d'Apure, qui coule ſous l'Equateur, que juſqu'au trentieme degré de latitude nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finiſſoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circonciſoit auſſi les filles ; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchauſſer entiérement le prépuce à leurs enfants, leur ciſeloient encore la peau, à-peu-près comme l'eſt celle des Negres tailladés dont on a parlé dans le tome précédent, à l'endroit où l'on expoſe les motifs de cette bizarrerie ; car il eſt certain que Gumilla (1) a

(1) „ La circonciſion, dit-il, cette marque diſtinctive „ du peuple que Dieu s'étoit réſervé, quoique pratiquée „ avec la variété qu'un long eſpace de temps introduit „ dans les uſages parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, „ dans le temps qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent „ dans les bois, circonciſoient leurs enfants le huitieme „ jour, ſans en excepter les filles, & cela d'une maniere „ ſi cruelle qu'il en mouroit pluſieurs de l'un & de l'autre „ ſexe. Les différentes nations de Cuiloto, & d'Uru, &

exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux ſe circonciſoient: & la peinture que ce moine Eſpagnol fait de cette cérémonie barbare, laiſſe aſſez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du ſeizieme ſiecle, qui, en voulant, comme on l'a dit, faire deſcendre les Américains des Juifs, voyoient la reſſemblance la plus marquée entre les mœurs de ces nations, qui, de quelque côté qu'on les conſidere ſans prévention, ne ſauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée: & ſi lon les a vu ſe

---

„ des autres rivieres qui ſe jettent dans l'Apure, avant „ d'avoir embraſſé le chriſtianiſme, pratiquoient cet uſage „ avec le plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des „ bleſſures conſidérables aux bras & dans toutes les „ parties du corps, dont on voit encore les cicatrices „ ſur ceux qui vivent aujourd'hui, & qui deſcendent de „ ces ſauvages: ils n'exerçoient cette boucherie ſur „ leurs enfants que lorſqu'ils avoient atteint l'âge de dix „ à douze ans, pour qu'ils euſſent aſſez de forces pour „ ſupporter la perte de ſang qu'occaſionnoient plus de „ cent bleſſures qu'ils faiſoient à ces victimes de leur „ ignorance.

„ Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant moribond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont „ tout le corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. „ Pour que ces enfants ne ſentiſſent pas l'inſtrument avec „ lequel on leur perçoit les chairs, on avoit ſoin de les „ enivrer; parce que perſonne n'étoit exempt de cette „ ſanglante cérémonie.

„ Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins „ cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos „. *Traduction d'El Orinoco illuſtrado. T. I, p. 185 & ſuivantes.*

repandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandiſes de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur ſtérile patrie le ſéjour des villes étrangeres où le luxe & la miſere encourageoient la population des uſuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des aſtrologues, *on les proſcrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques ſauvages tellement équipés qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier qui eſt l'oppoſé de la circonciſion.

Les médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſere dans les parties génitales des garçons & des filles: & delà eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du pays d'où elle eſt originaire; puiſque l'hiſtoire nous apprend que cette coutume eſt venue de l'Orient dans la Grece, & de la Grece en Italie, vers la fin de la république Romaine: c'eſt-à-dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à ſévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Aſie pour ſon malheur.

L'Infibulation des femmes eſt due uniquement à la jalouſie des hommes, qui, dans des climats brûlants, où toutes les paſſions ſont extrêmes, & la raiſon impuiſſante, ont été aſſez inſenſés, aſſez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en

exerçant ſur leurs ſemblables une violence injurieuſe, qu'on pardonneroit à peine ſi l'on ne l'exerçoit que ſur les animaux (1). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils ſubjugueroient auſſi les volontés, les idées, & l'ame même : ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne conſiſte que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des ſentiments, leur abſurdité a été encore plus impardonnable, puiſqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un bien qu'ils ne connoiſſoient point. La maniere d'infibuler le ſexe eſt encore en vogue de nos jours ; & on ſe ſert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but eſt à-peu-près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille eſt née, on réunit les bords de ſes parties ſexuelles, on les coud enſemble, non avec un fil de lin incombuſtible comme quelques voyageurs le diſent, mais avec un ſimple cordon de ſoie, & on n'y laiſſe d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit ſi ſenſible, doit occaſionner de douleurs aux victimes d'une ſi monſtrueuſe opération, dans laquelle on déteſte à la fois le deſpotiſme & la jalouſie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finiſſent par adhérer

(1) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent ; & c'eſt ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On ſe ſert ordinairement, pour cette opération, d'un inſtrument de cuivre blanc qui a pluſieurs pinces & pluſieurs crochets, qu'on inſere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

La troiſieme maniere d'infibuler, quoique moins ſanglante que les autres, eſt encore un horrible reſte de barbarie : elle conſiſte à mettre aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & cadenacée au-deſſus des hanches, par le moyen d'une ſerrure compoſée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort du cadenat ; & cette combinaiſon eſt le ſecret du mari. On accuſe les Italiens modernes de faire uſage de ces inſtruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs ; chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on reſpectoit le ſexe le plus foible ; & l'on enchaînoit le ſexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on ſavoit que la pudeur ne ſauroit être dans les femmes une ſuite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les diſpenſe d'une vertu incompatible avec la ſervitude. Quand nos veſtales font, au pied des autels, vœu de chaſteté, elles ont peut-être envie de le tenir ; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce ſerment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conſéquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis ſi ſolemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une priſon & parmi des eſclaves. Les veſtales Romaines jouiſſoient de la même liberté que les autres femmes de la capitale : ſi on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient ceſſé d'être vierges.

Le médecin Celſe, qui a décrit en fort beau

Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (1), dit qu'on leur faiſoit cette opération pour des raiſons de ſanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneſſe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des deſirs, qui ne précede que trop ſouvent l'âge des forces, & ſur-tout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'eſpece humaine. Quoiqu'en diſe Celſe, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comediens & les chanteurs, qui, s'étant vendus aux directeurs desſpectacles, devoient ſe ſoumettre à la loi qu'on leur impoſoit pour conſerver leur voix, qui ſe perd d'autant plus vîte que les mœurs du muſicien ſont plus

(1) *Infibulare quoque adoleſcentulos interdum valetudinis cauſa quidam conſuerunt : ejus que hæc ratio eſt. Cutis, quæ ſuper glandem eſt, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, qua perforetur, deinde remittitur Si ſuper glandem notæ revertuntur nimis apprehenſum eſt, & ultra notari debet : ſi glans ab his libera eſt, is locus idoneus fibulæ eſt. Tum, qua notæ ſunt, cutis acu filum ducente tranſmittitur, ejuſque fili capita inter ſe deligantur, quotidie que id movetur, donec circa foramina circatriculæ fiant ubi hæ confirmatæ ſunt: excepto filo fibula inditur, quæ quo levior, eo melior eſt ; ſed hoc quidem ſæpius inter ſupervacua quam inter neceſſaria eſt ; Corn. Cels. Lib. 7. cap. 25. De infibulandi ratione,*

Il eſt ſurprenant que dans cette deſcription ſi détaillée, Celſe ne diſe pas un mot de la façon dont on ſoudoit l'anneau après l'avoir mis dans ſa place, ce qui étoit ſans doute le plus difficile dans toute cette opération.

débordées (1) Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime ; & c'eſt ce que les Romains nommoient *refibulare* (2), mot qu'on ne peut rendre en François que par le terme de *defibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y paſſoit un fil qu'on y laiſſoit pendant quelques

(1) Juvenal dit dans ſa ſatyre contre les femmes :

Si gaudet cantu, nullius fibula durat.
Vocem vendentis prætoribus - - - -

Voyez la même ſatyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conſerve dans le cabinet du college Romain, il y a deux petites ſtatues de bronze qui repréſentent des muſiciens Romains infibulés : ils ſont remarquables par la grandeur de l'anneau inſéré dans leur prépuce, & par la maigreur exceſſive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paſſent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188. *de M. l'abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut conſulter ces figures pour ſe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reſte il eſt difficile de ſavoir pourquoi le corps de ces muſiciens bouclés eſt ſi décharné : Mr. Winkelman ſoupçonne qu'ils ont pu ſervir de mannequins : ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable.

(2) *Occurrit aliquis inter iſta ſi draucus ;*

Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.

Martial, Lib. IX. Epig. 28.

jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la ſuite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Ainſi les Cailloires, ou les moines Grecs, qui font des pénitences preſque auſſi outrées que les Faquirs & les Bonzes, ſe piquent-ils d'être infibulés avec la plus groſſe boucle qu'un homme puiſſe endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de ſix pouces de circonférence, & qui peſe au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatiſme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une réſignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour ſupporter ces entraves qui prouvent combien il ſeroit difficile à ces célibataires Aſiatiques, de garder leur vœu de chaſteté, s'ils n'avoient ſoin de ſe garrotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les moines Turcs, il y a des Kalendérs, des Derviches, & des Santons qui portent auſſi de ces muſelieres, & que le peuple juge du degré de leur ſainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que ces miſérables ſont circoncis, ils défont apparemment ces anneaux lorſqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuſe (1) : pour mortifier leur

(1) Nous ne ferions point cette horrible imputation au clergé Turc, ſi M. Locke, dans ſon *Eſſai philoſophique ſur l'Entendement humain* (Liv. I. page 28. in-4° Amſterdam 1755) ne l'avoit faite avant nous : il cite un paſſage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raiſons que nous ignorons. Il eſt dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarraſin, aſſis entre des monceaux de

chair & leur ſens, ils s'accouplent quelquesfois avec des mules & des ânesſes, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces ſaints de l'honneur qu'ils font à ſes bêtes.

Les anciens parlent encore d'une autre eſpece d'infibulation qui ſe pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faiſoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiaſtes, tels que Farnabe & Ferrarius ne ſoient pas exactement d'accord en expliquant un paſſage de Martial où il eſt fait

---

ſable, il étoit nu comme au ſortir du ſein de ſa mere, & jouiſſoit dans tout le pays de la plus grande réputation: on le regardoit comme un homme *integre, ſaint & divin*, parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais ſimplement avec des ânesſes & des mules.

Ibi (ſcilicet prope Belbes in Ægypto) vidimus ſanctum unum ſaracenicum inter arenarum cumulos, ita ex matris utero prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt Mahometiſtis, ut eos qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur: inſuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi vero genus hominum libertatem quamdam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus eſt, concumbendi; ex eo concubitu, ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis vero vel templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eoſque contingere ac ſepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo noſtro: inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus publicitus apprime commendari eum eſſe hominem ſanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam eſſet, nec puerorum, ſed tantummodo aſellarum concubitor atque mularum. Perogr. Beaumgarten. *Lib. II. cap.* 1, *p* 73.

Mr. Locke cite ce paſſage pour prouver qu'il n'y a pas de morale univerſelle ni d'idées innées.

mention de cet étui (1), on ne peut nier qu'on ne s'en ſoit ſervi pour infibuler les mâles, & c'eſt cette opération qui a le plus de rapport avec l'uſage qu'on a retrouvé chez les ſauvages du nouveau monde, qui ſe retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de ſorte que le muſcle érecteur étoit, malgré ſa force, entiérement aſſujetti par ce bridon (2). Cabral ramena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande ſurpriſe ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement:

---

(1) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit,*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis.
Hunc ego credideram (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere; Flacce, ſuæ:
Dum ludit media, populo ſpectante, palæſtra,
Delapſa eſt miſero fibula; verpus erat.

Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'eſt trompé, lorſqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir néceſſairement un anneau dans le prépuce. La diſcuſſion de ce ſentiment nous intéreſſe très-peu: nous ajouterons ſeulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le poëte Latin.

(2) *Viri membri ſui fiſtulam in ſe contrahunt, & involvunt tæniola quadam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem, quando opus eſt ut mejant.* Margrave, *Hiſt. nat. Braſiliæ, p. 14.*

Pierre Martyr dit à-peu-près la même choſe en ces termes: *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

ce lien eſt, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorſqu'ils quittent l'eau.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans ſon envéloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpece d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins; pour le ſcroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front ; Margrave & Waffer (1) ſont les ſeuls qui aient ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſinguliere à ſe voir dans un certain état de vigueur ; mail il ne paroît pas que la pudeur eût pu ſoumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils au-

(1) *Deſcription de l'iſthme Darien.*

roient pris des tabliers, comme tant d'autres ſauvages en ont, ſans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la ſupporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'eſt un châtiment : en Aſie c'eſt un ſupplice.

Plus donc on réfléchit ſur les motifs de cet uſage, plus il ſemble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuiſement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organiſme ; en ſe faiſant eux-mêmes avec moins de riſque ce que Veſpuce dit que les femmes pratiquoient avec des inſectes vénimeux, opération ſi violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuiſſance & la mort : c'étoit un remede de furieux.

Au reſte, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du nord, qui moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas beſoin d'une ſi grande retenue ; & ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau monde ; la jalouſie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas aſſez outrée pour employer ce ſtratagême affreux.

Quoique les inſulaires de la mer du ſud ſoient une race d'hommes très-diſtincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous diſpenſer, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'iſle de Capul, qui git entre les Ladrones & les Philippines ; ils paſſent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle ; la pointe de ce clou eſt fendue & rivée, & la tête en eſt comme une petite couronne, la bleſſure que cette

pointe fait aux enfants, ſe guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorſqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'aſſurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inſtruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'iſle. Le commodor Anglois s'étant informé des motifs de cette invention, le cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la ſodomie, porterent leurs plaintes aux régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ſerviroit dans la ſuite de ces clous (1). A juger de cette méthode d'après la deſcription que le chevalier Pretty nous en a conſervée, il eſt impoſſible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il eſt vrai que les hommes ſont également en contradiction lorſqu'ils font mal, & lorſqu'ils veulent bien faire.

(1) *Hiſtoire des navigations aux terres Auſtrales, par M le préſident des Broſſes.* T. 1. p. 227. in-4°. Paris 1756.

Fin de la quatrieme partie.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis.
Virgil. Georg. II.

NOus n'avons conſidéré juſqu'à préſent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs ſens & leur organes ; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La nature, ayant tout ôté à un hémiſphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européens arriverent aux Indes Occidentales, dans le quinzieme ſiecle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le lecteur à jeté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte juſqu'à préſent, ce chapitre exige de ſa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'eſprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent. Les Negres brûlés dans la zone torride, & les Lappons glacés ſous le cercle polaire, n'ont jamais écrit des traités de philoſophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau monde, malgré la grande diverſité des climats, un homme d'une capacité ſupérieure à un autre.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions : aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européens : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impulſions de leur inſtinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage où elle les a plongés, ou dans la vie ſauvage dont ils n'ont pas le courage de ſortir. Il y a près de trois ſiecles que l'Amérique eſt découverte ; on n'a ceſſé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe ; on a eſſayé ſur eux toute eſpece de culture, & aucun n'a pu parvenir à ſe faire un nom dans les ſciences, les arts, & les métiers.

Garcilaſſo de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un métif, né à Cuſco d'un pere Eſpagnol & d'une Péruvienne; ayant hazardé d'écrire l'hiſtoire de ſon pays, il a produit un ouvrage ſi indigeſte, ſi impitoyable, ſi fonciérement mal raiſonné, que trois auteurs François qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir (1). Dans la derniere hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européen pour pere. Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite; ils ne méditent point & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Negres, qui doivent quelquefois ſe tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'eſprit, pour rappeller des idées mal imprimées, & preſque auſſi-tôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs viſqueuſes & groſſieres qui circulent dans leurs

(1) Ces trois auteurs ſont Baudouin, Ricaut, & un anonyme.

cerveaux ; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée par des ſternutatoires violents, tels que la ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpece de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres ; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entiérement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe dévéloppe tout d'un coup : alors le mal eſt fait ; ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur facilité. (1)

(1) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verum quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos*

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant : j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté : or, il eſt certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie eſt un inſtant critique & terrible qui conſume, ou qui détruit tout ce qu'on avoit eſpéré de la vivacité de l'enfance. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans de certains ſujets, quelques conduits & épaiſſit leurs eſprits vitaux. Auſſi eſt-il prouvé par l'expérience que l'uſage, même immodéré, des femmes n'eſt pas contraire au développement de l'eſprit ; tandis que la caſtration faite dans le berceau lui eſt manifeſtement nuiſible, & ne produit que des hommes puſillanimes, indolents, ſans vivacité, & dont l'ame eſt autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere ſéminale, & fait détourner les fibres. D'un autre côté, le dégré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du ſang, & de la ſubtilité des fluides qui arroſent les parties intérieures de la tête où ſont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le ſang coule trop

---

videre liceat litteris inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores. G. Marcgravii *de Braſilia regione & indigenis, page* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave, ſur les enfants Bréſiliens, peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

impétueuſement, pour que leur eſprit brillant ait de la conſiſtance : dans les vieillards il s'affoiblit à meſure que leur ſang devient froid & ſtagnant (1). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté juſqu'à la vieilleſſe, qui eſt le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adoleſcence, des humeurs impures & ſuperflues viennent ſe mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'eſprit ſe rétrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains eſt conſtitué ainſi que nous l'avons décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes que nous avons aſſignées, la foibleſſe de l'entendement doit leur être naturelle ; ils y ſont condamnés. Cette clarté paſſagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur ſang, qui en ſe ralentiſſant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeuneſſe.

---

(1) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute : il ne bat que ſoixante & douze fois, chez les perſonnes en ſanté juſqu'à l'âge de cinquante ans Dans les vieillards il diminue inſenſiblement, & au-delà de 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthouſiaſme* n'eſt qu'une accélération du ſang qui ſe porte vers la tête ; les ſavants diſent que le ſang leur monte à la tête, lorſqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, ſe frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les médecins condamnent généralement : il vaut mieux reſter coi, & fermer ſes livres. Les bons & les mauvais Poëtes ſont plus ſujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthouſiaſment moins en compoſant.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux inſtructions, l'on ne ſauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abſtraites : ils ont oublié les principes, lorſqu'on veut leur en montrer les conſéquences : dans les mécaniques, où chaque piece & chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele, c'eſt un prodige qu'un naturel du Paraguai ſoit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé pluſieurs années à le peindre. Quelle que ſoit l'exceſſive préſomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiſſent ſecrétement la ſupériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorſqu'on amena les premiers Américains en France, ſous la minorité de Charles IX, on obſerva très bien qu'ils ne firent aucun cas de la perſonnne du roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblerent devant les gardes-Suiſſes, pourvus d'énormes mouſtaches ; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois qui s'imaginoit que la Fontaine le fabuliſte étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille ſon miniſtre d'état, parce qu'il faiſoit parler ſi noblement les princes dans ſes tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier concile de Lima on diſputa, avec beaucoup de chaleur, pour ſavoir ſi l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux ſacrements de l'égliſe, à cauſe de leur ſtupidité : pluſieurs prêtres s'obſtinerent à les leur refuſer, & cette méthode a prévalu aujourd'hui, car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier,

eſt très-petit en comparaiſon de ceux qu'on exclut : ils ont ſi peu d'eſprit & de mémoire qu'ils manquent d'adreſſe pour ſe confeſſer ; le pénitencier eſt obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent ſimplement, oui ou non : d'autres proteſtent qu'ils ne ſe ſouviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils ſont tombés, par exemple, en adultere ; ſans quoi ils perſiſtent à le nier (1).

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zele des miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent ; mais je me flatte que la plupart d'entre eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, ſi je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais ſu comprendre un mot de la religion chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent réguliérement aux égliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner la cloche, ſans prêter la moindre attention aux paroles du catéchiſte ; ſi on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane : auſſi dans les colonies Eſpagnoles, l'inquiſition eſt-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à aſſiſter au ſervice divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des égliſes, auſſi long-temps que dure l'office ou le ſermon. On pourroit réfuter, avec raiſon, ce que Mr. de Monteſquieu rapporte de l'attachement des

(1) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa, *l. c.*

ſauvages de l'Amérique au chriſtianiſme : on ne s'attache pas ſincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les myſteres : or les myſteres des chrétiens contiennent trop de méthaphyſique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, miſſionnaire de ſon métier.

Les Jéſuites, qui ſe ſont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits ſûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en ſpectacles qui divertiſſent les Indiens oiſifs. On fait, au paraguai, des proceſſions ſi comiques, & où il entre une telle profuſion de petites ſtatues remuées par des cordes, que les ſauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y ſont accompagnés d'une tragi-comédie qu'on ne ſauroit mieux comparer qu'à la repréſentation des *myſteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges ſe donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'eſt jamais mieux apperçu du peu de ſuccès qu'ont eu les miſſions parmi les ſauvages, que quand les Anglois ſe ſont emparés du Canada : on en a interrogé pluſieurs ſur les articles de foi, qui leur étoient abſolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leurs pays, depuis deux ſiecles : d'autres avoient une notion très-confuſe de l'hiſtoire du Chriſt, & quand on leur a demandé qui étoit le Chriſt, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, François de nation, que les Anglois avoient pendu à Londres, que ſa mere étoit Françoiſe, & *Pontius Pilatous* avoit été lieutenant au ſervice de la Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs

catholiques, pour inſpirer de l'averſion contre les Anglois aux Iroquois, leur avoient appris ces choſes de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus ſi criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues ſacriléges des miſſionnaires.

On a inſéré dans les mémoires du baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, ſur des matieres de controverſe: il eſt ſuperflu d'avertir que cette piece eſt ſuppoſée, & que jamais aucun Canadien n'a eu aſſez d'eſprit ou de patience pour argumenter contre les théologiens du ſéminaire de Québec; mais il eſt ſurprénant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, ſe ſoit chargé de le refuter, & de compoſer un traité ſur la philoſophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le dictionnaire Encyclopédique. Les langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſtituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphyſique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puiſſe compter au delà de trois (1); & les ſauvages, de quelque façon qu'on les

(1) „ *Peottarraro incouroac* ſignifie dans la langue des „ Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nom„ bre de *trois*; heureuſement pour ceux qui ont à faire „ avec eux, leur arithmétique ne va pas plus loin. Quelque „ peu croyable que cela paroiſſe, ce n'eſt pas la ſeule „ nation Indienne qui ſoit dans ce cas. La langue Breſi„ lienne, parlée par des peuples moins groſſiers, eſt dans „ le même diſette. &, paſſé le nombre de *trois*, ils ſont „ obligés, pour compter, d'emprunter le ſecours de la „ langue Portugaiſe. „ *Voyage de M. de la Condamine*, p. 66. & 67. *Paris* 1745.

endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européen. On ne ſauroit traduire aucun livre, non-ſeulement en Algonquin ou en Bréſilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité ſuffiſante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance: auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrément à courir dans les bois au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles, tandis qu'ils voient les colons Européens jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans des logis commodes, ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs aïeux au temps de Chriſtophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des caſtors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les ſciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté: en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe

ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés ; mais la ſtupidité & la pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européens.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendus contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe ſeroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe ſeroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpece. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, & Anglois ſe tiennent également offenſés quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race ; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du nouveau monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt-à-dire des Européens nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur

forme, ſoit dans leur inſtinct ; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments, mais comme ils ont ſu, beaucoup mieux que les animaux, ſe garantir contre la puiſſance immédiate du climat, on n'a pas ſitôt reconnu le changement de leur conſtitution & l'affaiſſement de leur ame ; cependant, en les comparant enſuite aux Européens nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres ; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt convaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible, étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européens, & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Benoît Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis (1).

En reſpectant dans le P. Feyjo un moine ſupérieur aux moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait induit en une infinité d'erreurs groſſieres, tant par ſa paſſion de ſe ſinguliſer que par ſon penchant pour le merveilleux ; il a écrit pluſieurs diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui

(1) Voyez le *Diſc. 6. du T. IV. du Theatro Critico.*

ſuffit, à mon avis, pour faire récuſer ſon témoignage & ſon autorité dans toutes les matieres qu'il à traitées; car il vaut mieux aſſurer qu'il s'eſt toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raiſon, comme a fait le P. Sarmiento, qui eſt venu en-vain au ſecours de ſon maître (1) : l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence ; ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébêtés, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art : auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déjà aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européens tend à une plus grande vigueur. Que le pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur ; il n'en eſt pas moins vrai que les univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'eſt ſorti de l'Académie de St. Marc à Lime aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres univerſités Américaines : quand Mr. Godin fut élu profeſſeur de mathématiques & d'aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capa-

(1) Le P. M. Sarmiento eſt auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo* dont il avoit été le diſciple, il auroit dû ſe reſſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri.*

ble

ble d'entendre ſes leçons & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur college de Santa Fé, où ils diſent qu'on a ſouvent compté deux mille écoliers; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que de cette foule de diſciples il ne s'eſt formé aucun grand maître, aucun philoſophe, aucun médecin, aucun phyſicien, aucun ſavant dont le nom ait paſſé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'eſt à l'ignorance, à la barbarie des profeſſeurs, & au déplorable état où les ſciences ſont réduites dans les colonies des Indes Occidentales, qu'on doit attribuer cette diſette abſolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la nature l'heureux don du génie, ſurmontent aiſément les obſtacles d'une malheureuſe éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes ſe ſont élevés, au-deſſus de leur ſiecle, & au-deſſus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent preſque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'eſt donc à un vice réel & à une altération phyſique du tempérament, ſous un climat ingrat & contraire à l'eſpece humaine, qu'il faut rapporter le peu de ſuccès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde : il en eſt venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms ſont reſtés auſſi inconnus, que s'ils avoient fait leur cours de philoſophie à Mexico, ou à Lima : ils n'ont jamais donné aucun ouvrage ſur les animaux, les inſectes, les plantes, les minéraux, le climat, les ſingularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'eſt aux botaniſtes & aux phyſiciens Européens qu'on eſt redevable de toutes

les connoiſſances que l'hiſtoire naturelle a acquiſe aux Indes : que ſaurions-nous ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous inſtruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait ; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d après leurs ouvrages ; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le pere Feyjo.

Les métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européens ; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix ſur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple ſur la terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gou-

vernement juſte & paiſible de leurs Incas : Mais malheureuſement tout ce tableau, lorſqu'on l'examine avec attention, n'eſt qu'une fiction, & un tiſſu de fauſſetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'hiſtoire, qui veut que l'on détruiſe toutes les erreurs ſpécieuſes, qui pourroient devenir des vérités hiſtoriques, ſi l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il eſt dans l'eſprit de l'homme de vanter ce qui n'eſt plus, pour déprimer les temps préſents, & rabaiſſer les établiſſements qui ſubſiſtent, & ceux qui les gouvernent ; mais les Eſpagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorſqu'ils nous ont donné une ſi haute & ſi fauſſe idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis preſqu'en un inſtant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudiſſements de la poſtérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui ſavoient combattre, & des princes ſages & magnanimes qui ſavoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acoſta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute ; puiſque aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils mépriſoient trop pour l'apprendre. Garcilaſſo veut nous perſuader qu'il a tiré des inſtructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ſes oncles maternels, Américain d'extraction, & qui ſavoit un peu d'Eſpagnol : c'eſt ſur la foi de cet homme, abſolument inconnu, qu'il a compoſé l'hiſtoire des douze empereurs du Pérou, dont le premier ne com-

mença de régner, ſelon lui, qu'en l'an 1131 de notre ere vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils oſé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais ſu ni lire ni écrire, tandis que la chronologie hiſtorique des nations de notre ancien continent eſt encore ténébreuſe longtemps après l'inſtitution des Olympiades, quoique l'invention des lettres ſoit de la plus haute antiquité ? Tous les hiſtoriens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a ſu lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus eſt viſiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été poſſible aux Eſpagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civiliſa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales : car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans leſquelles ils faiſoient des nœuds, pour ſe reſſouvenir le ſoir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces inſtruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun ſens moral, ni aucun raiſonnement ſuivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient ſervir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un ſimple événement (1). Je ſais qu'un Italien, nommé San

(1) L'auteur de l'*hiſtoire des Incas* donne la deſcription ſuivante des *Quipos*. „ Quand les Indiens vouloient faire „ leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de

Severo, a ſoutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le ſecret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diverſement nouées & coloriées ; mais il eſt ſûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Severo ſe l'eſt imaginé ; auſſi Garcilaſſo convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorſqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos* : de ſorte que les loix & les ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être appriſes par cœur, par quelques perſonnes qui en conſervoient la mémoire ; puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'énoncer le contenu d'une ſanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aiſément ſe le figu-

---

„ différentes couleurs, & différentes en nombre. Cha-
„ cune de ces couleurs, ſimple ou mêlée, avoit ſa ſigni-
„ fication. Ces cordons tors & gros comme de la moyen-
„ ne ficelle, & longs d'environ trois pieds, étoient
„ attachés comme une eſpece de frange le long d'une
„ autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que
„ contenoit chaque filet ; comme, par exemple l'or par
„ le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre
„ par le rouge. S'ils vouloient déſigner des choſes dont
„ les couleurs ne ſont pas remarquables, ils les mettoient
„ chacune ſelon leur rang, commençant depuis les plus
„ hautes juſqu'aux moindres... L'on gardoit toujours
„ l'unité dans ces filets ; comme dizaine, centaine, mille,
„ dizaine de mille, &c, Ils paſſent rarement la centaine
„ de mille. Ils mettoient au plus haut des filets le plus
„ grand nombre : les nœuds de chaque filet & de chaque
„ nombre étoient égaux les uns aux autres, comme un
„ bon arithméticien les poſe, quand il veut faire une
„ grande ſupputation „.

Il réſulte de cette deſcription fort obſcure, que les *Quipos* ne ſervoient qu'à faire des calculs tels que nous en faiſons avec l'inſtrument de Paſcal.

rer, pour peu qu'on ait une idée juſte de ces inſtruments informes. On pourroit mettre ici en queſtion ſi un peuple qui ne ſait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé ; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je ſuis très-porté à croire que ſans le ſecours des lettres, des hommes attroupés ne ſauroient atteindre à une formede gouvernement excellemment conſtitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eſt vrai que les Eſpagnols n'ont pu rien apprendre de poſitif ſur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop ſe fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, ſa ſœur & ſa femme. Suivant Garcilaſſo (1), ce Manco-Capac entreprit de raſſembler les Péruviens errants & abrutis ; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut obſerver à cette occaſion, qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'une ſociété civile ait été aſſemblée par un ſeul homme, qui ait, tout-à-coup, & comme par preſtige, tiré de la barbarie une multitude de ſauvages : les légiſlateurs les plus célébres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, & n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix : ces nations avoient ſubſiſté depuis pluſieurs ſiecles avant que d'avoir un code ; & la raiſon nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne ſoit plus ancien que ſon légiſlateur. Les jéſuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en

(1) *Tome I. p. 17 chap. 1.*

un ſeul endroit quelques Paraguais ; & ils ne ſeroient jamais venus à bout d'en compoſer une peuplade ſédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de ſoixante mille hommes cantonnés ſur le bord de Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra : ces Américains captifs furent tranſférés au centre du Paraguai ; & comme on leur avoit fermé tous les paſſages pour retourner dans leur patrie, ils ſe virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués ; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivaſſent. C'eſt par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'eſt pas encore ſorti de l'enfance ; puiſque les jéſuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les ſociétés ont dû ſe former ſucceſſivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un aſſez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ſes compatriotes, leur a ſuggéré de ſe conduire ſelon de certaines régles, qui ne ſont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées : ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un ſeul homme n'eſt pas en état de procurer la ſubſiſtance à pluſieurs ſauvages cachés dans les bois, il eſt par là même incapable de les réunir en ſociété ; puiſque aucune ſociété ne peut ſubſiſter, ſans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fourniſſe avant tout des

vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiſton ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerduſt des Parſis ou des Perſes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le ſens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: auſſi l'hiſtoire de tous ces héros eſt-elle obſcure & confuſe; & nous ne ſavons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiſton, que nous ne ſavons qui a été ce Manca-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers légiſlateurs pour véritables fondateurs; ce qui a induit les chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte; on aſſure qne Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du ciel, & fils du ſoleil, comme tous les légiſlateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui: il n'y en a aucun qui, en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu: ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du cœur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac juſqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorſqu'il

aſſure que onze Incas qui ont régné de ſuite, ont été des princes bons, juſtes, modérés, & adorés de leurs ſujets, qu'ils aimoient en peres : c'eſt un prodige qui ne s'eſt jamais vu parmi les habitants de notre hémiſphere qu'une ſucceſſion de onze rois deſpotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il ſoit moralement impoſſible, qu'un même trône ſoit occupé, onze fois de ſuite, par autant de ſouverains philoſophes : mais je dis que ce n'eſt pas ſur la foi d'un Garcilaſſo de la Vega, que des lecteurs ſenſés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes ſur ſes voiſins : il n'y en a aucun qui n'ait régné ſur ſes ſujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate (1), d'une maniere abſolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays ſur la terre où l'obéiſſance & la ſoumiſſion des ſujets aient été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de ſon bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit ſi aveuglément obéi qu'il pouvoit, ſeul & ſans aucun ſecours de ſoldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui, plus ancien que Garcilaſſo, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de tréſorier général, & qui a été auſſi à portée que perſonne de s'inſtruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de ſa majeſté Catholique. Or je demande mainte-

(1) *Hiſtoire de la conquête du Pérou, chapitre XIII. p. 60. tome I. Amſterdam, 1700.*

nant, ſi ce n'eſt pas une contradiction formelle, que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuſes chez un peuple d'eſclaves, qui, en rampant ſous un ſceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Eſt-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient ſu mettre des bornes raiſonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Eſt-il probable qu'en combattant ſans ceſſe, ils n'aient entrepris que des guerres juſtes? Il eſt ſi rare, il eſt ſi difficile que des princes, guerriers & deſpotes ſoient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'hiſtoire de l'ancien continent que le ſeul Marc-Aurele qui ait ſu vaincre & régner en philoſophe.

Je rejette non-ſeulement, comme un roman inſenſé, le récit que Garcilaſſo nous fait du regne des Incas : mais je ſuis encore porté à croire qu'il n'a pu s'aſſurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze empereurs, depuis Manco-Capac juſqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné ſur ces contrés, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que faute de poſſéder des régiſtres & des mémoires, aucun Eſpagnol n'a pu fixer cette date, ſur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé ſix cent ans depuis le premier Incas juſqu'en 1551, comme le veut Blas de Valera, il eſt indubitable que le Pérou à dû être gouverné au moins par trente ſouverains pendant ce laps de temps, puiſque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilaſſo, qui ne compte que douze rois en quatre ſiecles.

cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européens, on ne ſauroit accorder aucune antiquité à l'empire des Incas : ce qui eſt d'autant plus remarquable que le terrain eſt extrêmement exhauſſé dans ce diſtrict de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito eſt la ville du globe la plus élevée au-deſſus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau monde avoit eſſuyé, plus tard que notre hémiſphere, une combuſtion générale & d'épouvantables viciſſitudes ; puiſque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, reſpectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains,

Garcilaſſo nous repréſente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées : cependant il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'une ſeule bourgade dans cette miſérable contrée en 1531, lorſqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour ſa malheureuſe patrie, n'a reſpecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falſifié pour l'embellir : ſes deſcriptions manquent de vrai-ſemblance. *Il n'y avoit ſous les Incas*, dit Zarate (1), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui fût formé de ville ; Cuſco étoit la ſeule.* Si l'on demandoit

(1) *Chapitre IX. p. 44. T. I.*

pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo ; c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms ; mais on n'y apperçoit les debris d'aucune cité bâtie ſous les Incas : les villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européens, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité preſque incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons ; tant de ſieges & de blocus auroient exigé du temps & du monde ; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de fortereſſes, avec deux cent hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vrai-ſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de ſa plus grande ſplendeur ; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens : auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées, les ont-ils fait démolir ; & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européens. Il ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien temple du ſoleil, dont les écrivains

ne comptent les merveilles qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre : c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe, car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſerable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre ; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco : & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il etoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

Mr. de la Condamine a fait inſérer dans les mémoires de l'académie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le corrégiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage : ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des barraques, puiſque les princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer

des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit ſeulement à l'abri des bêtes féroces, & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannar, en donne un deſſein magnifique ; parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui, n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent : ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons, ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'eſprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis aux-

quels Ulloa a donné le nom impoſant de ménagerie ; mais il n'eſt pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre auſſi des fortereſſes, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliees dans le Pérou : on nous vante ſur-tout la citadelle de Cuſco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on ſait que François Pizarre s'eſt emparé de la capitale & de ſon fort en un ſeul jour, ſans tirer un coup de fuſil. On a ſoutenu, à la vérité, qu'il avoit été favoriſé dans cette expédition par une ſœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il eſt difficile d'admettre, dira-t-on, que la ſœur d'un prince que les Eſpagnols venoient d'étrangler avec autant d'injuſtice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foibleſſe d'aimer le chef des bandits Européens : cependant, malgré le peu de vrai-ſemblance de cette anecdote, il eſt certain que cette ſœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtreſſe de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonſale & Doma Franciſca : tant il eſt vrai que l'hiſtoire de la découverte de l'Amérique eſt remplie de faits ſi ſinguliers qu'il paroiſſoient incroyables (1).

(1) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du ſingulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe, cet exemple de la ſœur d'Atabaliba ſuffiroit pour lever les doutes à cet égard. Pizarre eut un troiſieme enfant d'une Péruvienne de Cuſco : quant à la

Les péruviens ne ſavoient forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tous leur pays, un ſeul inſtrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts; (1) mais en revanche, ils poſſédoient le ſecret que nous avons laiſſé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le comte de Caylus, il reconnut (2) que cette inſtrument égaloit preſque la dureté

---

maîtreſſe d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panema, qui lui reſta fidelle juſqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Eſpagnols: Ruminagui, général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, aſſembler toutes ſes femmes, leur dit, *Meſdames, vous aurez bientôt le plaiſir de vous divertir avec les chiens de chrétiens*; & comme elles ſe mirent à rire, il en fut ſi indigné qu'il les fit décapiter.

(1) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que le fer qu'on y emploie, eſt infiniment inférieur à celui de notre continent, de ſorte qu'on n'en ſauroit fabriquer des clous: malgré ce défaut, il ſe vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Eſpagne eſt la province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une ſeule mine, que les anciens Péruviens connoiſſoient; mais faute d'induſtrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a abſolument aucune mine de ce métal.

(2) Voyez *Recueil d'Antiquités, par M. le comte de Caylus, in-4°. T. 1. p.* 168 & 150. On y trouvera le réſultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour reſſuſciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

des anciennes armes de cuivre dont ſe ſont ſervis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui ; ſoit qu'il fût plus rare alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'Indiens abrutis que les Eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiecle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents hiſtoriens du nouveau monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre ; ſans quoi ils n'auroient point été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher : pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention ; & qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Eſpagnols, c'eſt un fait dont on ne peut abſolument douter : puiſqu'on prit quelques-uns de ces inſtruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jeterent leurs armes pour être plus légers à la courſe. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fuſſent encore obligés de faire des haches de pierres aiguiſées, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'empire des Incas, n'étoit qu'une région preſque ſauvage, habi-

tée par des barbares, c'eſt qu'il n'en eſt reſté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cuſco & de Lima ſe ſont long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens; dans l'eſpérance d'y déterrer des tréſors & des raretés, mais après bien des recherches, pouſſées auſſi loin que l'avarice a pu les pouſſer, on n'en a encore éxtrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (1), qui a ſervi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien ſe figurer qu'ils ne connoiſſoient d'autres richeſſes que les mays dont ils ſe nourriſſoient, & la laine des petits chameaux Glamas, deſtinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jetons & des ſignes pour les paiements & les achats (2). Ignorant à la fois l'uſage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis &

(1) *La pierre de Gallinace* n'eſt autre choſe qu'une lave fine, jetée par les volcans du Pérou : elle eſt d'un noir foncé, & reçoit aiſément un beau poli. On croit que la *pierre Obſidienne* de notre continent, eſt le vrai analogue de la *Gallinace* du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'eſt une eſpece de pyrite blanche, arſénicale, luiſante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue eſt inconnu dans notre continent.

(2) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un ſeul peuple qui eût inventé une monnoie.

des cheminées à leurs foyers, il s'enſuit qu'ils devoient être inférieurs, en ſagacité & en induſtrie, aux nations les plus groſſieres de notre continent ; & la raiſon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Eſpagnols.

J'ai réellement été révolté, en liſant dans Garcilaſſo (1) qu'il y avoit, du temps des Incas, une univerſité dans la bicoque de Cuſco, où des ignorants titrés, qui ne ſavoient ni lire ni écrire, enſeignoient la philoſophie à d'autres ignorants qui ne ſavoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enſeigner la Morale ſans le ſecours de l'alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas aſſez riche en mots ſimples & abſtraits, pour ſervir à expliquer une ſcience abſtraite : & afin d'ôter toute eſpece de doute à ce ſujet, je citerai un paſſage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine,

„ La langue du Pérou manque de termes, „ dit-il, pour exprimer les idées univerſelles, „ preuve évidente du peu de progrès qu'ont „ fait les eſprits de ces peuples. *Temps*, *durée*, „ *eſpace*, *être*, *ſubſtance*, *matiere*, *corps*, tous „ ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas „ d'équivalent dans leurs langues ; non-ſeulement les noms des êtres métaphyſiques, „ mais ceux des êtres moraux, ne peuvent ſe „ rendre chez eux qu'imparfaitement, & par „ de longues périphraſes. Il n'y a pas de mot „ propre qui réponde exactement à ceux de

(1) *Tome 2. p. 132. Chap. XXVII.*

„ *vertu*, *juſtice*, *liberté*, *reconnoiſſance*, *ingra-*
„ *titude* (1) „.

Les profeſſeurs, nous dira-t-on, ou les *Amautas* dont parle Garcilaſſo, ſe ſervoient, dans leurs leçons, de la langue ſacrée, inconnue au peuple; mais comment ſait-on qu'il y a eu au Pérou une langue ſacrée? Cela n'eſt pas probable; puiſque l'idiomie vulgaire étoit ſi ſtérile, ſi pauvre en mots, qu'il eût été impoſſible de traduire le jargon ſavant par le jargon populaire. Qu'on accorde, ſi l'on peut, ces contradictions palpables qui ſe heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'univerſité de Cuſco, & des grands hommes qui y enſeignoient les belles-lettres & les ſciences ſublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du ſens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des académies chez les Juifs, chez les Tunguſes, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-Céſar.

Les métiers ont, dans tous les pays, dévancé les ſciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la nature: il doit s'élever par degrés, & ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond; & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que ſon idiôme s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, &

(1) *Voyage à la riviere des Amazones*, p. 54.

toutes les nuances des ſentiments : or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiecles. En vain le vulgaire des chronologiſtes veut-il nous perſuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odiſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs verſificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie, car l'on ne ſauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers (1).

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terreſtre,

---

(1) Ovide nous apprend qu'il avoit compoſé un poëme dans la langue des Grecs, pendant la ſixieme année de ſon exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico ſcripſi ſermone libellum ;
Structaque ſunt noſtris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.

de Ponto IV. E, 13.

Si Ovide a le premier eſſayé de faire des vers dans cette langue, ſon poëme a dû être déteſtable ; mais il faut que les Grecs n'aient pas été auſſi barbares qu'il nous les dépeint : il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puiſqu'on y connoiſſoit déjà une eſpece de Proſodie ; car il réſulte de l'expreſſion *noſtris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un metre ; on y connoiſſoit, par conſéquent, les ſyllabes longues & breves, ce qui eſt bien ſingulier,

& à l'eſpece humaine, que de ſuivre ſervilement les calculs faux & abſurdes d'une chronologie démentie par les faits. C'eſt un préjugé que de ſoutenir qu'on eſt uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des chymiſtes en Europe, au quatorzieme ſiecle, la découverte de la poudre à canon ne ſe ſeroit point faite dans ce ſiecle-là : ſi du temps de Cuſter on n'avoit ſenti le beſoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Cuſter ; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bouſſole, pour naviguer en Amérique ; il falloit avoit obſervé la propriété de l'Aimant pour conſtruire des bouſſoles, il falloit ſavoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; ſans quoi les ſauvages auroient pû être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux

en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entre eux aucune communication, parviendroient, à-peu-près dans le même temps, aux mêmes découvertes ; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européens ; quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entre eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe Colomb avoit promis de le découvrir, ſept ans avant la date de ſa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſi-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un moine intriguant & avare qui confeſſoit le roi Ferdinand, & la reine Iſabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une obſervation ſinguliere à ce ſujet. Les Européens ſont les ſeuls qui aient voyagé en Amérique : les Afriquains & les Aſiatiques ont été ſi ſtupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonnois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainſi que le gallion des Manilles, ont conſtamment refuſé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbareſques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque choſe, n'ont

pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (1). Que nous nous ſoyons emparé d'une moitié de cette planete, cela eſt étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curioſité n'aient pu engager les autres nations de l'univers à y voyager; cela eſt plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obſcurs écrits de Garcilaſſo convient que ſon auteur, en parlant de l'aſtronomie des Péruviens, eſt tombé dans pluſieurs abſurdités inexcuſables (2); & c'eſt un aveu ſingulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent ſortis de la vie ſauvage, on érigea, ſelon Garcilaſſo, ſeize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cuſco, pour déterminer les points de l'horiſon où le ſoleil ſe leve & ſe couche aux Solſtices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obſcurité des forêts, ne ſauroient conſtruire de ſemblables obſervatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes euſſent été élevées ſous le troiſieme Inca, il s'enſuivroit néceſſairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui eſt con-

(1) Les Negres ne font pas une exception à ce que je viens de dire, puiſque c'eſt malgré eux qu'on les entraîne au nouveau monde, où ils n'auroient jamais voyagé, ſi on leur avoit laiſſé la liberté qu'ils tenoient du ciel.

(2) *P. 39. & ſuiv. T. II.*

tredit

tredit par l'expoſition qu'on vient de faire de leurs inſtruments imparfaits. & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entaſſé quelques pierres aux environs de Cuſco, cela eſt croyable; mais que ces buttes aient ſervi à faire des obſervations aſtronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'eſt pas croyable.

Les *Amautas* du Pérou, qui ſe mêloient, dit-on, d'étudier le ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour diſtinguer les planetes d'avec les étoiles : ils ne connoiſſoient que *Venus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractériſtique. Ils étoient perſuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui, ayant monté au ciel pour en jouir, l'embraſſa ſi étroitement qu'à force de la ſerrer, & de la baiſer, il lui fit les ſouillures qu'on y voit. Ne ſavoir pas diſtinguer les planetes, ignorer la cauſe des éclipſes, & dire de ſi grandes puérilités ſur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes conſommés dans l'aſtronomie, ou bien je me trompe. Tous les ſauvages connoiſſent l'étoile polaire & les Pleïades, ils ſavent où eſt le Nord & le Sud; mais cela ne ſuffit point pour aſſurer que ces ſauvages ſont des aſtronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes

Garcilaſſo nous en a donc encore impoſé, lorſqu'il a parlé, avec tant d'emphaſe & ſi peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une ſcience qui, ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de ſiecles, n'a pas encore été portée au point de

perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, ſi elles ne ſont pas prédeſtinées à eſſuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artiſtes.

En réfutant, dans le premier volume de ces recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en paſſant, qu'on a exceſſivement exagéré la population des Péruviens. Premiérement, la ville de Cuſco eſt plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne ſous les Incas, & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes : elle ne pouvoit, par conſéquent, contenir qu'environ vingt mille habitants, au moment qu'elle tomba ſous le joug des Européens, ce qui eſt bien peu de choſe pour la capitale de tout empire qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En ſecond lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Eſpagnols s'égarerent pendant cinq à ſix jours, ſans voir une habitation, ſans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes aſſemblés qu'au combat de Caxamalca : par tout ailleurs les Indiens ne ſe preſenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées ſur pied, une bataille n'eût pas ſuffi pour diſſiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour ; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagres ne furent plus inquiets ſur le ſuccès de leur entrepriſe : l'unique obſtacle qu'ils eurent à ſurmonter, ce fut la diſette des vivres & des fourrages ; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puiſque une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ſes chevaux & ſes eſclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cent hommes, fut à ſon retour tellement perſécuté par la famine, qu'il fit tuer ſes chevaux pour ſuſtenter ſes compagnons : on mangea enſuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat ſauvage pour vingt écus à un officier mourant : les ſoldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de ſoixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conſéquences ; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni beſtiaux, ni aucune reſſource, en faiſant un trajet de quatre cent lieues, depuis Quito juſqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & deſtituée d'habitants & de cultivateurs : auſſi les Eſpagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de brouſſailles : ils pénétrerent par des forêts & des ſolitudes, & ne virent, ſur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroiſſoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple ſans agriculture eſt un être de raiſon : un pays peut, à l'inſtar du Portugal & de l'Eſpagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à ſa fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays ſans villes, où la population ait été conſidérable. Les Péruviens n'avoient conſtruit d'autre bourgade que celle de Cuſco : d'où j'infere qu'ils ne compoſoient qu'une petite nation diſperſée ſur une ſurface immenſe ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur

induſtrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyſe du Gouvernement des Incas*, a lu leur hiſtoire, ſans ſe défier de ſon authenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brûlé ſon manuſcrit ; s'il avoit voulu être raiſonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état deſpotique ; & quand il ſeroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de les analyſer, faute de les connoître ; & nous ne ſaurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient appriſes par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui ſubſiſtent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur légiſlation ſous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épouſoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui ſe proſtituoient ; tandis que les *Landinos* ou les Péruviens ſoumis aux Eſpagnols, ne ſe marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne ſont plus vierges : ils ſe croiroient deshonorés, ſi leurs femmes n'avoient couché avec pluſieurs amants avant leurs noces (1). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé : mais ni les curés, ni les corrégidors, ni les officiers de l'inquiſition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils ſe laiſſe-

(1) Voyez *Voyage au Pérou*, *par* Dom Juan & Ulloa

roient plutôt couper par morceaux que de conſentir à prendre une femme qu'ils ſoupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne ſauroit conclure autre choſe ſinon qu'un uſage ſi enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué ſous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir conſidéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil ſur le Mexique, dont on a conté autant de fauſſetés & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité eſt que ces deux nations étoient à-peu-près égales, ſoit qu'on compare leur police, ſoit qu'on examine leurs arts & leurs inſtruments.

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter les objets en les deſſinant groſſierement, & ce ſont ces deſſeins informes que les hiſtoriens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques; mais en cela ils ſe ſont trompés, car la maniere des Mexicains différoit eſſentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'lls n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des emblêmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau complet & peignoient un arbre pour repréſenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un ſens moral, & il n'y a aucun doute entre les ſavants que la table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſſées à Rome, ne contiennent des ſentences & des maximes philoſophiques; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des paſſions, & des attitudes caractériſ-

tiques : d'ailleurs manquant abſolument de ſignes fixes pour la repréſentation des êtres moraux & métaphyſiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils ſe ſervoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y deſſiner des choſes dont ils vouloient conſerver le ſouvenir : on trouva chez eux une aſſez grande quantité de ces volumes peints, que les ſoldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriſerent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier évêque de Mexico, fit, vers le commencement du ſeizieme ſiecle, recueillir tous les tableaux hiſtoriques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique ; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jeta ces monuments ſinguliers, après les avoir préalablement exorciſés ; car il ſoutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne ſont pas chrétiens (1). On ne ſauroit comparer l'horrible

(1) Cette manie de brûler des livres a toujours caractériſé le génie intolérant du clergé Romain ; mais elle ne ſe vit jamais tant qu'au ſixieme & au quinzieme ſiecle. Le Pape Grégoire, ſurnommé ſi injuſtement le grand, fit brûler dans toute la chrétienté les œuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite : & depuis cette funeſte époque, on n'a jamais pu retrouver un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain nous ont fait perdre les poéſies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineſtimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les livres, & l'on aſſure que dans la derniere perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat connu ſous le nom de Pfeffercom, on brûla le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jeſcut*.

fureur de ce fanatique qu'à celle du pape Grégoire, & du muſulman Omar, qui fit conſumer la bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter ces ouvrages à Cadix fut pillé par un armateur François; & le manuſcrit indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidérable, au fameux Raleig: qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jeter quelque lumiere ſur l'hiſtoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglois par Mr. Locke (1); & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduiſit en François, la fit imprimer dans ſon grand *Recueil des voyages*, & en donna les figures gravées en bois ſur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cent ſoixante tableaux détachés & encadrés. Comme je ſais que ces images ont été copiées, avec un ſoin infini,

---

On accuſe la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar, & aux Indes Orientales, dont les miſſionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

(1) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*, ce ſont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, ſi je ne me trompe, cet inſtrument de Marine qui porte encore ſon nom.

d'après l'original Mexicain, je les ai conſidérées pluſieurs fois avec attention ; mais j'avoue qu'on ne ſauroit deſſiner d'une façon plus louche & plus rude : il n'y a aucune trace de clair-obſcur, aucune idée de perſpective, aucune imitation de la nature ; & les objets ſont ſans variété comme ſans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient preſque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choſes paſſées & des événements hiſtoriques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bûcher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'hiſtoire de tous les rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ere vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez; mais comme il eſt impoſſible de déchiffrer ce livre myſtérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale ; je ne conſeillerois à perſonne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Eſpagnols qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique ſans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais ſu aſſez d'Eſpagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la ſuite chronologique des ſouverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma ſecond du nom, qui régnoit en 1520 ? On n'eſt pas certain que le manuſcrit Mexicain renferme un ſeul mot de ce qu'on croit y entrevoir ; & il s'agit peut-être de huit maîtreſſes de Montezuma, là où l'on ſuppoſe qu'il eſt queſtion de huit princes qui l'avoient précédé ſur le trône : l'erreur pourroit être encore

plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule ; car, en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport : & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cet énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires* dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un profeſſeur Caſtillan, comme Congara, qui n'a point oſé publier l'ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matiere, parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des relations, des *Roues ſéculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des almanachs, ſemblables a ceux dont on s'eſt ſervi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant déſignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des aſtrologues par des emblêmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque ſiecle, & qu'ils aient compté les ſiecles par des roues, à qui on faiſoit faire un tour au bout de cinquante ans (1) ; c'eſt ce que j'ai peine à me

(1) On dit que leurs ſiecles étoient de cinquante ans & que leurs années étoient compoſées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout deſquels ils en ajoutoient cinq, afin de completer l'année ſolaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en ſociété, c'eſt-à dire, 130 ans avant l'arrivée des Eſpagnols ? peut-on, en ſi peu de temps, trouver l'année

perſuader ; parce que cet uſage ſuppoſeroit une longue ſuite d'obſervations aſtronomiques, & des connoiſſances fort préciſes pour régler l'année ſolaire, ce qui n'eſt pas compatible avec l'ignorance prodigieuſe où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner ſa chronologie, lorſqu'il manquoit de mots pour compter au delà de dix ?

L'hiſtoire des huit rois du Mexique me ſemble auſſi fabuleuſe que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On aſſure qu'une nation, nommée les chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à-peu-près au centre du Mexique, d'où elle chaſſa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, perſiſta dans la barbarie pendant ſix cent ans, & ne commença à s'humaniſer, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (1). Voila ce que les hiſtoriens nous répetent continuellement d'un ton affirmatif, parce qu'ils s'appuyent, diſent-ils, ſur les monuments mêmes des Indiens : ils ſe fondent, il eſt vrai, ſur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obſcurité.

ſolaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les ſiecles ?

(1) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino ſub regibus novem, per annos CXXX, poſt DCXIX annos, quam à chichimecis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hiſt. Occident. Indiæ, Lib. I. 73.

Cette ſupputation a été adoptée par tous les hiſtoriens qui ont écrit ſur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils ſoient, ne remontent pas au delà de la fondation de la monarchie Mexicaine ; puiſque le bon ſens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne ſauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invaſion des chichimeis ? par quel moyen s'eſt on aſſuré que ces chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? ſur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? réellement, on ne diſcerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures ſi témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'euſſent commencé à récevoir une forme de gouvernement que cent trente ans avant la funeſte apparition des Eſpagnols, cela n'eſt point probable : leurs arts, quelque imparfaits qu'ils fuſſent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme à fait l'imprudent Carreri, qui, ſuivant une table chronologique, découverte par le profeſſeur Congara, ſoutient que les Mexicains s'étoient aſſemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudeſſe extrême de leur langage, que jamais aucun Européen n'a ſu prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs inſtruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte ſanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la diſette de leurs loix, rien de tout cela ne caractériſe un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore le défier ici des auteurs Eſpagnols, d'autant plus ſuſpects qu'ils ſont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans ſon *Hiſtoria de la Conquiſ-*

ta de la America ſeptentrional, conocida por el nombre de Nueva Eſpanna (1), n'a tâché que de briller par l'éclat des penſées & des images giganteſques, & la pompe de la narration : il y a indignement ſacrifié la vérité de l'hiſtoire aux vains agrémens d'un ſtyle ampoulé : il oſe nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un uſurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome juſqu'à Pekin : auſſi Gomara, moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or, depuis le regne de ce Prince juſqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux mille égliſes.

Le prétendu château où cabanoient les rois Mexicains, étoit une grange : auſſi Fernand Cortez, ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'hôtel qui y ſubſiſte encore ; ce qui doit nous détabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques auteurs, ſoixante

(1) On en a une traduction Françoiſe par M. Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'hiſtoire de Solis ne pouvoit plaire ſi on ne la réduiſoit à la moitié de l'original Eſpagnol ; & d'un énorme *in-folio* il a fait deux petits volumes dont la lecture eſt ſupportable.

& dix mille maiſons ſous le regne de Montezuma ſecond ; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois cent cinquante mille habitants ; tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante mille ames, y compris vingt mille Negres & mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes, mais les noms magnifiques, donnés par les Eſpagnols à de miſérables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus depuis longtemps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ſes états, décele la foibleſſe de ces états mêmes; je conviens que l'artillerie étoit un inſtrument deſtructeur & tout-puiſſant qui devoit néceſſairement domter les Mexicains, mais ſi ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete ſi ſouvent, ils ſe ſeroient mis à l'abri de la mouſqueterie, & les ſix mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un inſtant tant de remparts & de retranchements : d'ailleurs il eſt avéré, par le témoignage de tous les hiſtoriens, que les Eſpagnols ſont entrés pour la premiere fois, dans Mexico ſans faire une ſeule décharge de leur artillerie.

Si le titre de héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raiſonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre : du reſte, on ne voit pas

quelle gloire réelle il a acquiſe en renverſant une monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renverſée avec la même facilité. On a compoſé ſur cet événement un poëme épique (1) qui n'a joui d'aucun ſuccès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe maſſacrer des ſauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicians, n'ayant jamais aucune communication entre eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture: mais je ſuis per-

---

(1) Ce poëme, intitulé *Mexique conquis*: eſt monſtrueux par là même qu'il eſt en proſe, cette invention des modernes eſt ſi bizarre qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ait été adoptée par un homme ſenſé. Au reſte tous les poëtes qui ont choiſi leur ſujet dans l'hiſtoire de l'Amérique, n'ont preſque eu aucun ſuccès; *la Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par M. Piron, le *poeme de Jumonville*, & l'*Arancana* de Alonzo n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chef d'œuvres: ce qu'on doit plu ôt attribuer à la nature même du ſujet qu'à l'inhabileté des auteurs; puiſque M. Piron a employé toutes les reſſources de ſon génie pour faire de ſon *Fernand Cortez* une bonne piece de théatre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

ſuadé que les Péruviens y ſeroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, non à un alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique: ou ils ont deſſiné les objets, ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappeloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la langue Allemande, où les lettres ſont nommées *Buchſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtre; leurs livres ſont nommés *Bucher*, comme qui diroit un aſſemblage de pieces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandina vienne *Ronne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigene du nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux qui par leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres (1).

---

(1) *Litteras Runicas ſaxis, ærique inſcripſerunt; & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucuparia*: Ronne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen ſuum à Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt: propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum litteræ in cortice ejus exarantur, arbor conſeſtim ſuccum ad cujuſvis litteræ dictum protrudat, qui denceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler, leurs premiers *Kins*, intelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent enſuite cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a réſulté que leur caractere, participant à la fois de notre alphabet & des Hiéroglyphes, eſt abſolument unique dans ſon eſpece. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture pas les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils ſeroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils uſent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épiſtolaire ou alphabétique, à-peu-près ſemblable au nôtre; mais il ne s'enſuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs hiéroglyphes, comme quelques ſavants l'ont prétendu : il eſt plus probable qu'ils avoient emprunté cet alphabet d'un autre

---

que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens : auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres ne remonte pas au délà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpece, reconnue pour authentiques, ſont du troiſieme ſiecle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, d'autres dont on vante mal à propos la vétuſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les académiciens François, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la nature, pris pour un monument des hommes.

peuple ; puiſqu'ils n'ont commencé à s'en ſervir que fort tard, & peut-être pas avant l'invaſion de Smerdis.

Il eſt du reſſort de la philoſophie de l'hiſtoire de marquer par quels degrés l'eſprit humain s'eſt élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre ; mais ces diſcuſſions, quoique relatives à mon ſujet, me conduiroient au delà des bornes où je me ſuis propoſé de m'arrêter, comptant d'avoir ſatisfait au titre de cette ſection, & d'avoir mis dans tout ſon jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'eſt-il pas ſurprenant qu'on n'ait trouvé ſur une moitié de ce globe que des hommes ſans barbe, ſans eſprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indiſciplinables, ce qui eſt le complément de la ſtupidité ? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie ſauvage, prouve qu'ils haïſſent les loix de la ſociété, & les entraves de l'éducation, qui, en domtant les paſſions les plus intempérées, peuvent ſeules élever l'homme au-deſſus de l'animal : il faut lui ôter une partie de ſa liberté pour ennoblir ſon être, & cultiver ſon génie ; & ſans cette culture il n'eſt rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on aſſujettit, donne des fruits délicieux : le ſauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui ſeul ; ſes productions ſont ou nuiſibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme ſauvage vit ainſi, uni-

quement pour lui-même : il n'aide perſonne, & perſonne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de ſon ſemblable : il eſt ſeul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaiſant, charitable, & généreux : On ne ſauroit imaginer un plus grand aviliſſement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'a penſer pour ſoi, ou pour ſes maîtres. Il eſt triſte que cet état ſoit néanmoins celui où végetent les deux tiers du genre humain ; car la portion d'hommes qui vit ſous des loix tant ſoit peu équitables, eſt plus petite qu'on ne le penſe. L'Amérique & l'Afrique ne ſont preſque peuplées que de ſauvages : le deſpotiſme a accablé & accable l'Aſie, & penetre par mille endroits dans l'Europe, qui ſemble être menacée de de ce fléau, dans le temps même que les philoſophes élevant de toute part leurs voix contre le deſpotiſme, & contre la tyrannie des princes qui font a leurs ſujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus ; & cependant ils s'imaginent qu'ils regnent, comme ſi l'on pouvoit régner ſur ceux dont on n'eſt pas aimé, & qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il ya moins de diſtance du ciel à la terre que d'un roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reſte, l'abrutiſſement où l'on a ſurpris les habitants de l'Amérique, il eſt cetain qu'on n'auroit pas dû les maſſacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des myſteres incompréhenſibles. Au contraire, leur extrême foibleſſe auroit dû exciter la plus grande

compaſſion dans l'ame de leurs conquérants, ſi ces conquérants, avoient eu une ame. Le ſang Indien que les Eſpagnols ont verſé avec profuſion, crie encore vengeance, & auroit été vengé ſans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le ſentiment de Tacite, qui croyoit que les dieux ne ſe mêlent jamais des hommes, ſinon pour les châtier, *non eſſe curæ Deis ſecuritatem noſtrum, eſſe ultionem.*

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuſe & inconnue qu'on a nommée le nouveau monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces & ſingulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la raiſon.

L'examen de ces uſages ſi ſemblables dans des climats ſi différents, & entre des nations qui ne ſe connoiſſoient pas, prouve que l'homme eſt comme prédeſtiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des abſurdités qui, malgré la reſſemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes ſur les autres: parce que la ſuperſtition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ſes ſemblables, l'ignorance de ſes devoirs, & toutes les paſſions & tous les vices ont dû néceſſairement produire les mêmes effets, & par conſéquent les mêmes déſordres dans des ſociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entre elles.

Je ſais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de

bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entiérement ſauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulſions particulieres, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égarements de quelques individus, pour des uſages conſtants & conſtamment recus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolere, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infideles ont ſéduit des écrivains célebres qui, uniquement frappés dela ſingularité des faits expoſés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'aſſurer d'avance de la bonne foi des obſervateurs, & ils ont raiſonné, ou déraiſonné à pure perte ſur des rapports démentis par des relations plus ſinceres, écrites avec plus de bon ſens, dans des temps poſtérieurs, par des témoins ou moins enthouſiaſtes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche ſi juſtement mérité, je ne ferai l'expoſition que des coutumes bizarres, avérées, & ſur leſquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter ſans introduire dans l'hiſtoire un ſcepticiſme abſurde, qui entraîneroit en ſens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité ; puiſqu'il eſt également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette ſection par l'examen de l'uſage ſanguinaire & inſenſé d'enſevelir des perſonnes vivantes avec les morts. On ſait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-Céſar, & que les colonies ſi multipliées des Scythes l'avoient in-

troduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on ſait qu'elle ſubſiſte encore dans quelques cantons de l'Aſie méridionale, ſur ſes côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples ſi éloignés les uns des autres & ſéparés par tant de barrieres inſurmontables, qu'on ne ſauroit raiſonnablement ſuppoſer qu'ils aient eu quelque correſpondance ; puiſqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne ſe reſſembloient, pour ainſi dire, que par cette ſeule atrocité.

Quoiqu'il ſoit poſſible que ce n'eſt pas une ſeule & une même cauſe qui a enfanté un cérémonial ſi cruel chez les diverſes nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur ſingulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de ſe faire ſervir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit obéi dans celui-ci, a fait immoler les eſclaves ſur le tombeau de leurs maîtres, les femmes ſur le corps mort de leurs époux. Auſſi en liſant l'hiſtoire, obſerve-t-on que c'eſt principalement aux funérailles des rois & des ſouverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des ſeigneurs, & jamais avec celui des perſonnes d'une condition ſervile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, roi d'Akin, dit Mr. Rœmer dans ſa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cent femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'eſclaves, à qui on briſa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement conſidéré la conſtruction intérieure

des pyramides d'Egypte, ont ſoupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à reſter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs ſouverains, dans des chambres murées où on leur faiſoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenſes mauſolées. Cependant on ne pratiquoit rien de ſemblable dans toute l'Egypte à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une piece de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorſqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (1) de ſe jeter ſur le bûcher où l'on brûle leurs maris : mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un bramine, mauvais philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements : il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime on en ait commis mille de ſang froid : c'eſt comme ſi l'on brûloit ſa maiſon pour la garan-

(1) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants : ne peuvent ſe brûler avec le corps de leurs maris ; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettoient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'état, qui devoit leur ſervir de pere.

tir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent par plus ſouvent léurs maris ; que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe, & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux ; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec ſa maîtreſſe dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'eſpérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le ſyſtême des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés juſqu'à la fureur de la métempſycoſe, cette hypotheſe favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'eſt pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de ce qui reſpire ſur la terre, tandis qu'ils exigent que les femmes ſoient brûlées ſolemnellement aux obſeques de leurs maris, & en craignant de bleſſer un inſecte, ils font eſſuyer à leurs ſemblables le plus affreux des ſupplices : On ne ſauroit imaginer une plus grande diſcordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouſes dans l'autre monde ; puiſqu'ils ſoutiennent que les ames voyagent & paſſent, ſans relâche & ſans repos, d'un corps dans un autre au moment de la deſtruction de l'être animé ; de ſorte que l'ame du mari pourroit entrer, ſelon eux, dans l'embryon d'une ſouris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat.

chat. Ainſi les Indous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conſéquents dans leurs principes, ſont les ſeuls Aſiatiques méridionaux qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils paient même un tribut annuel au grand Mogol, aux Nababs & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permiſſion de commettre de temps en temps de ſemblables parricides; & il leur en coûte fort cher pour tranſgreſſer le précepte poſitif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des chrétiens brûler leurs femmes que de voir des Banianes brûler les leurs, ſi les maximes des hommes n'étoient preſque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un mémoire académique de Mr. Fréret, que ſes confreres avoient ſoutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de ſemblables ſacrifices, diſoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes; tels qu'on les expoſe dans Céſar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le ſeul exemple des Indiens auroit dû les déſabuſer; puiſque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les ſyſtêmes théologiques peuvent être en oppoſition avec les pratiques & les uſages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconſéquents que les autres nations comtemporaines.

Le fanatiſme a quelquefois tellement ſubjugué la raiſon & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées ſe brûler volontairement; mais ces ſuicides ſont rares, & il eſt certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bûcher, & elles y échapperoient en effet ſi

les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (1). Lorſqu'on lit avec attention les voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miſerables victimes de la mode & de la ſuperſtition un breuvage qui, en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſinguliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles

(1) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le royaume de Guzerate, juſqu'à Agra & Delhy, on les fait aſſeoir dans une hutte de Bambous & de roſeaux ſecs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale la veuve dévouée ſe tient accroupie ſur un bûcher, qu'on allume lorſqu'elle prend le corps de ſon mari pour le mettre ſur ſon giron; ceux qui ont des lettres ou des préſents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un diſtrict de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande foſſe de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres bourreaux conduiſent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant ſur le bord du foſſé C'eſt la mode de jeter dans ces bûchers funebres pluſieurs vaſes remplis d'huile & de réſine: mais on ne ſauroit dire ſi cela contribue à abréger ou à augmenter le ſupplice: les muſiciens, qui ſavent leur métier, ont ſoin de faire un ſi grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel; on enterre les femmes vivantes, & chaque aſſiſtant a la charité de leur jeter un panier de ſable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3. c. 2. à la Haye* 1718. Conſultez auſſi les *lettres de Bernier.*

que procurent l'opium, le ſalanum, la graine du chanvre vert, & les autres narcotiques (1).

On ſaiſit l'inſtant où l'ivreſſe commence, pour jeter les femmes ſur le bûcher; & c'eſt à ce ſtratagême des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que diſent quelques rélations des ſignes de joie & d'alégreſſe qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aſpect des flammes qui vont les dévorer. Il eſt réellement étonnant que les Américains ſeptentrion aux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux eſclaves qu'on ſacrifie à la mort des Caciques : ils emploient des feuilles de tabac, écraſées & réduites en pâte, dont ils forment de groſſes boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire enſuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet : parce que l'âcreté de l'huile & du ſel que ce végétal recele, picotte violemment les parois

(1) Le ſafran, ainſi que les étamines & les ſtigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuſe, eſt un poiſon pris à une certaine doſe, & on prétend que c'eſt de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulſif, il commence par aſſoupir & à produire des rêves divertiſſants, qui finiſſent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des perſonnes qui s'étoient par mégarde endormis ſur des ballots remplis de ſafran; ce qui prouve qu'il tue par ſes *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par ſa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres cloſes, ont ſouvent occaſionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchoient.

& la membrane de l'eſtomac, & occaſionne des convulſions qui troublent les eſprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réuſſir à ſurmonter la nature par force, ils l'ont ſurmontée par artifice.

Au ſeizieme ſiecle, il s'éleva une diſpute entre le métif Garcilaſſo, & les autres auteurs Eſpagnols qui ont écrit l'hiſtoire du Pérou: ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faiſoit mourir par force un grand cortege de domeſtiques & de concubines, qui devoient aller ſervir leur défunt maître dans les eſpaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilaſſo au contraire ſoutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés, mais qu'ils venoient ſe préſenter d'eux-mêmes pour l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit ſouvent obligé d'en renvoyer pluſieurs qui excédoient le nombre preſcrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de ſa majeſté. Si l'on ſe rappelle juſqu'à quel point les Péruviens modernes mépriſent la vie, on ne ſauroit nier que le ſentiment de Garcilaſſo ne ſoit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la perſuaſion plus ou moins grande la part de ceux qui ſe dévouent: s'ils croient fermement, & juſqu'à l'entouſiaſme, qu'ils reſſuſciteront ſur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de conſtance que ces hommes obſcurs, prétendus martyrs, qui couroient joyeuſement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit ſauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir inſulté les ſtatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique ſeptentrio-

nale, il eſt ſûr qu'ils ſe ſervent du tabac, comme on l'a obſervé en 1725, chez les Natchez de la Louiſiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les François, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand maſſacre aux obſeques de ce barbare : on ne tua pas moins de treize perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le corps du Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ſes domeſtiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (1).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre : on leur ſervit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poiſon produisît ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort d'une façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle ou paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainſi en un inſtant, toutes les victimes de cérémonie des Canibales : on en-

(1) Voyez *l'Hiſtoire de la Louiſiane par M. le Page du Pratz. tome III. p.* 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont ſur la Louiſiane, p. 237. & ſuivantes.

terra leurs corps à côté de la foſſe où on jetta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que ſi les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faiſoient dans des circonſtances ſemblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze perſonnes pour ſes plaiſirs & ſon ſervice dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la ſuite des Incas & des prédéceſſeurs de Montezuma qui commandoient à pluſieurs peuples dans de grandes contrées, ſoumiſes au pouvoir d'un ſeule deſpote. A St. Domingue, on pratiquoit auſſi cette barbarie à l'enterrement des princes & des ſeigneurs de l'iſle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées ſous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puiſſe produire un grand mal : la flatteuſe eſpérance d'une vie à venir, qui auroit dû conſoler l'humanité, a été la ſource d'une infinité de crimes & de meurtres ſolemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'hiſtoire du genre humain. Ce n'eſt pas le ſyſtême de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus ſi coupables, mais le dogme de la réſurrection des corps. Il eſt facile de ſe figurer comment des hommes groſſiers & materiels ont raiſonné ſur ce principe une fois admis comme inconteſtable. Si nous reſſuſcitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mê-

mes organes & les mêmes ſens : ſi nous devons avoir les mêmes organes, il s'enſuit que nous éprouverons les mêmes ſenſations & les mêmes beſoins ; il n'eſt donc pas abſurde qu'un mari accoutumé d'être careſſé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, ſe faſſent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs eſclaves.

Il faut qu'on ait raiſonné de la ſorte, puiſqu'on a agi conformément aux conſéquences de ce ſophiſme. Obſervons toutefois qu'un miſſionnaire de la Propagande, hériſſé en théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louiſiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Eſpagnols vivants à ſes obſeques. Le ſauvage diroit au prêtre : je ſuis dans la ferme perſuaſion d'une vie à venir : ſi tu veux me retirer de ce ſyſtême, il faut que tu me prouves encore qu'il eſt impoſſible qu'ayant été roi des Natchez dans cette vie, je ne puiſſe le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puiſſance de Dieu. Si la mort n'eſt qu'un paſſage bruſque à une ſeconde exiſtence, il eſt ſûr qu'elle ne ſauroit m'ôter le droit que j'ai ſur mes eſclaves ; puiſque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce diſcours, quel qu'il ſoit, embarraſſeroit ſans doute le cathéchiſte ; mais un philoſophe qui rencontreroit cet Indien raiſonneur, lui diroit : *Rien ne t'autoriſe à ſuppoſer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton ſyſtême eſt incertain : le crime ne l'eſt point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes ſoient égorgés pour te faire plaiſir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme*

que la nature leur a marqué ? Si tu n'as jamais douté de la toute puiſſance de l'être ſuprême ; tu n'as aucune raiſon pour douter de ſa juſtice qui ne ſauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes ſujets, en voulant qu'ils meurent, lorſque tu ceſſes de vivre. L'empire que tu as exercé ſur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort ſur le plus foible. Tu blaſphêmes, lorſque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu ; tu envahis les droits du Créateur, lorſque tu prétend régler les inſtants de la mort de tes ſemblables. Ce n'eſt pas toi qui les animes, ce n'eſt donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer, puiſqu'ils ſont les fils de ton pere. Parce que tu crois la réſurrection des corps, tu veux maſſacrer tes freres ! Inſenſé ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorſque le loup leur mange une brebis ; cette abſurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Penſe ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne ſouille pas tes mains d'un ſang innocent. Meurs en paix, laiſſe-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été roi dans ce monde.

Cette réponſe vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'Américain, qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ſes eſclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes orientales, des perſonnes ſenſées qui aient employé ces raiſons, ou des raiſons ſemblables, pour diſſuader aux femmes de s'y brûler ? Si l'on s'y eſt ſervi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient produit aucun effet ſenſible, puiſque la coutume en a triomphé. Ouï, il eſt

poſſible que la philoſophie n'a jamais pu faire entendre ſa voix aux Indes, à cauſe de l'intérêt des Bramines, qui s'approprient les dépouilles des veuves ſacrifiées : ils s'appropient leurs colliers, leurs braſſelets, leurs pendans d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bûcher eſt éteint.

Si le clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *auto-da-fé*, il n'en feroit pas : on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne ſeroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique que les hiſtoriens ne le ſoupçonnent : vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenſiles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumieres & des pieces de monnoie, pour le ſervice des manes ; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays ; & ce ſeroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterrements, & la ſépulture ; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, ſi eſſen-

tiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on deſcend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême. & des cuiſſes de lievres. Les écritures Hébraïques diſent dans un autre endroit, que Jacob & Joſeph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été ſalés pendant quarante jours dans le Natron (1). D'où on peut inférer que ceux qui les enſevelirent de la ſorte, adhéroient au dogme des Egyptiens ſur la réſurrection; & il eſt très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours perſiſté dans cette opinion : ſans quoi ils n'auroient pas emporté dans la Paleſtine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la ſuite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'aſſure le Rabbain Jacob dans ſon *Thurim Jora Degha*, chapitre 352 (2). Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pieces de monnoie dans le ſépulcre des particuliers; puiſque Flavien Joſephe rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps

(1) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laiſſer les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant ſoixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Geneſe qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne reſta dans le ſel que pendant quarante jours. L'adreſſe des commentateurs palliera aiſément cette inadvertance, en l'attribuant aux copiſtes.

(2) Chardin aſſure (tome III. pag. 17.) que les Perſans s'imaginent que Danſel a le premier enſeigné en Perſe le ſecret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occaſion à l'hiſtoire du Dragon dans lequel il injecta du ſuif, de la poix & des égagropiles.

de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des ſommes conſidérables avec lui. Comment cette opinion ſe ſeroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, ſi l'on y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les chrétiens ont manifeſtement puiſée dans la Synagogue? D'ailleurs la ſecte des Saducéens, qui nioient la réſurrection, étoit une ſecte nouvelle qu'on accuſoit d'avoir attaqué un ancien ſyſtême univerſellement cru.

On ne doit pas compter, entre les conſéquences dangereuſes qu'a entraînées le dogme de la réſurrection des corps, l'uſage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité eſt née de la déplorable conſtitution de la vie ſauvage, où perſonne ne voulant, ou ne pouvant ſe charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les maſſacre pour les empêcher de mourir de faim & de miſere. La charité des ſauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même eſt un crime de leſe-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civiliſé.

Après avoir conſidéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il eſt impoſſible d'approfondir les cauſes. Elle conſiſte à ſe couper un article des doigts, lorſqu'on perd ſon mari, ſa femme, ou quelqu'un de ſes proches. Les Tcharos du Para-

guai, les Gauranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau monde ont été anciennement ſi faciles à ſe faire de ſemblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne reſtoit plus que cinq ou ſix doigts entiers aux deux mains (1). Ce qui a ſans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuſcrits qui m'ont été communiqués, & dans leſquels il eſt dit que chez les ſauvages qui habitent à l'occident de Paramaribo, & que les Hollandois nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les miſſionnaires, intéreſſés à poſſéder des eſclaves qui ne ſoient point mutilés, ont preſque entiérement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie pluſieurs hordes ſont reſtées dans cet abus, & ſe retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents : ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres ſont totalement emportés, ils attaquent le ſecond doigt, & ont un ſecret merveilleux pour guérir promptement ces bleſſures qui ſeroient regardées comme dangereuſes en Europe, à force d'être répétées ſouvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſpheres, ſi dif-

(1) Voyez les *Relations de Sepp*, & *les lettres du P. Cataneo à ſon frere.*

férents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'hiſtoire de l'eſpece humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul peuple de l'ancien continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs ſemblables : ce peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'académie Françoiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au cap de bonne-Eſpérance, à ſon retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV.(1)Il dit que quand les Hottentots perdoient leursfemmes, & lesHottentotes leurs maris,les uns &les autresſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Les Hollandois ont réuſſi à diſſuader aux Caffres de ſe faire à eux-mêmes un mal cruel, d'où il ne réſulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin

(1) *Voyage de Siam, tome II. p.* 167.

renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainſi qu'à celle d'une teſticule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde ſait. Devenus plus ſages, ou moins extravagants, ils ſe felicitent de leur docilité au joug de la raiſon; tandis que d'autres peuples perſiſtent avec fureur dans des travers également blâmables, ſous prétexte que leurs peres & leurs aïeux n'ont pas agi autrement, comme ſi les folies devoient néceſſairement être héréditaires, & comme s'il y avoit preſcription contre le ſens commun.

Dans les traités écrits ſur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meurſius*, & quelques autres dont les recherches ſont dépoſées dans l'immenſe collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonſtances ne leur permettoient pas d'enſevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoien avec ce membre détaché du tronc beaucoup de ſuperſtitions dans leſquelles il ſeroit inſenſé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoiſſance de la religion des Mahométans, débordée juſqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & juſqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il ſeroit plus ſenſé encore de ſuppoſer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'eſt à cette correſpondance qu'on doit rapporter la conformité des uſages ſur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la géographie, ſent le néant de cette hypotheſe. Il n'y a point d'hommes ſur le globe mieux ſéparés les uns des autres que les Califor-

niens & les Hottentots : placés du Sud au Nord ſur les deux extrémités du monde, le monde entier les ſépare.

Peu ſatisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuſe, j'aime mieux croire qu'il nous eſt impoſſible d'en deviner la cauſe que d'en déterminer une qui ne ſeroit peut-être point la vraie. Si l'on diſoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit ſous une forme nouvelle ; puiſqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces ſauvages on prétendu que les orphelins & & les veufs fuſſent diſtingués par des marques ſi cruelles qu'on pourroit les enviſager comme un ſupplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorſqu'elles perdent leurs maris, on ſoupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui ſe donneroit pour vierge à un ſecond époux qui n'auroit aucune connoiſſance de ſon premier mariage ; ce qui eſt poſſible chez les peuples errants, puiſqu'on en a des exemples chez les peuples policés ; mais cette explication ne ſauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le conſtater par des ſignes indélébiles.

Un uſage moins ſanguinaire, mais plus ridicule, eſt celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari ſe met au lit, ou dans ſon *Hamac*, quand ſa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette poſture il contrefait le malade, gémit, ſe fait ſoigner, & reçoit les viſites de ſes amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la premiere fois, de cette extravagance eſt France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être ſi fou en Amérique; mais on ignoroit ſans doute alors que cette coutume a été & en encore en vogue en France même, & que c'eſt ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il eſt vraiſemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eiſqù miniſtrant*, dit-il (1): ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Bréſiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent juſqu'au delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puiſqu'elle eſt trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'eſprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cauſe, dans ſon *Antiquité dévoilée*, mais on ne ſauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il l'a été dans ſes conjectures : emporté par un enthouſiaſme ſyſtématique, il a voulu ſoumettre les faits à ſes idées, au lieu d'accommoder ſes principes aux faits.

(1) Lib. III. p. 174.

» En Amérique, chez quelques ſauvages, » dit-il, l'uſage veut que le mari ſe mette au » lit, lorſque ſa femme eſt accouchée. La même » choſe ſe pratiquoit chez les Celtibériens ſuivant » Strabon, & dans l'iſle de Corſe ſuivant Diodo- » re de Sicile. Pour expliquer une coutume ſi » bizarre d'après notre ſyſtême, il ſemble que » l'on doit regarder cette conduite du mari » comme une ſorte de pénitence, fondée ſur la » honte & le repentir d'avoir donné le jour à un » être de ſon eſpece. Cette conjecture paroît » d'autant plus fondée que, ſuivant les lettres » édifiantes, citées dans la note, le mari pen- » dant ſa retraite obſerve un jeûne très-rigou- » reux, & s'abſtient même de boire, en ſorte » qu'il maigrit conſidérablement (1). »

Pourquoi un homme ſeroit-il honteux de ce qu'il lui eſt né un enfant, le fruit de ſon amour, l'objet de ſa tendreſſe, le ſang de ſon ſang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec ſa femme, puiſqu'il ſavoit, en ſe mariant, qu'il coucheroit avec elle ſelon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela eſt incompréhenſible pour nous.

Si le ſyſtême de Mr. Boulanger eſt abſolument deſtitué de réalité à cet égard, pourquoi l'égliſe Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, ſoient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On ſuppoſe, par conſéquent, qu'elles ſont ſouillées; ou ce qui eſt la même choſe, on ſuppoſe qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en ſe délivrant de leur fruit; on a

(1) *Antiquité dévoilée par les uſages.* Liv. II. chap. III. page. 117. in-4°. Amſterdam 1766.

donc attaché au mariage un préjugé qui, tout abſurde qu'il eſt, ne laiſſe pas de juſtifier le ſentiment du philoſophe François.

Cette objection n'eſt pas même ſpécieuſe. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit ſouillées par l'épenchement du ſang qui accompagne & ſuit les couches : & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal ſain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant : l'égliſe Romaine, qui a perverti l'eſprit des uſages Judaïques, a tranſporté à l'ame la ſouillure du corps ; parce qu'il eſt dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cauſe du péché : ce qui a un ſens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaiſe verſion de la Vulgate. D'ailleurs il n'eſt ici queſtion que de la femme, & non du mari, à qui ni les chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs ſuperſtitions, imputé à crime la naiſſance de ſes enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En liſant attentivement ſes *Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental*, & ſon *Antiquité dévoilée*, qui n'eſt qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de deux cauſes, juſqu'à rendre les parents honteux lorſqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la circonciſion ; comme s'ils avoient eu

un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpece, ainſi que Mr. Boulanger le ſuppoſe dans le chapitre où il traite plus amplement de la circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce ſavant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimeres & jaloux de celles des autres : je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute : les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre ? C'eſt à cette prétention ſinguliere qu'on doit attribuer leur retraite : ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpece ; comme ſi le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qu'ils obſervent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent ; les autres auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence : au contraire, le naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent trente volumes de lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents (1). Quand on a queſtionné ces

(1) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco dicumbit*

barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la lune & du ſoleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux ; on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailes, des poëles & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faiſoient hurler. On a encore retrouvé cet uſage en Aſie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre & de ſonner pendant les éclipſes ; ils ſe baignent encore dans le Gange, caſſent leur vaiſſelle, & font tant de contorſions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eſt pas facile de ſavoir comment tant de nations, placées à de ſi grandes diſtances les

---

primis à partu dicbus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis ruitur. Hiſtoria Natural. Braſiliæ, p. 14.

unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténébres attriſtent: & que la triſteſſe eſt muette autant que l'alégreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer pendant les éclipſes ſous les haies & les arbres, & garder un ſilence morne & profond juſqu'à ce que l'illumination recommence: ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens aient eu des idées bien conformes ſur la nature de la lune & du ſoleil: il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des inſtruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enſeigné que le ſon d'une trompette ne ſauroit empêcher une maſſe ſuſpendue de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil & la lune ſe livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieux; puiſqu'il ne ſeroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants: on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſiſtance des aſtres & des planetes, il faut

obſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte : ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matiere brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planete, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts ; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être a des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occaſion de l'accouchement de leur femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en morale ont enſanglanté la terre, aprés avoir avili la raiſon : & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'uſage des fleches empoiſonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.

Virgil.

DANS cette ſection, qui n'eſt qu'une continuation de la précédente, nous inférerons un mémoire fort détaillé ſur les fleches empoiſonnées dont ſe ſont ſervies preſque toutes les nations ſauvages des deux hémiſpheres. Cette diſcuſſion qui intéreſſe ſi intimement l'humanité, nous rapprochera de l'hiſtoire naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous ſentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raiſonnements qui, quelque juſtes qu'ils ſoient, ont toujours des contradictions à eſſuyer.

L'emploi des armes envenimées eſt de la plus haute antiquité, & étoit connu en Aſie pluſieurs ſiecles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Le premier Européen qui s'inclina pour ramaſſer de l'or ſur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une fleche empoiſonnée (1).

Ce fatal ſecret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorſque les dards armés de

(1) Le comte de Fogéda.

pierres, de dents, de cornes, & d'arêtes étoient des inſtruments trop foibles pour ſubjuguer ou repouſſer les bêtes féroces, on eut recours au poiſon, qui, d'abord réſervé pour la chaſſe, a été dans la ſuite des temps employé dans les guerres nationales des ſauvages. On trouve cependant dans l'hiſtoire quelques peuples qui n'ont pas uſé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en ſerviſſent journellement contre les animaux : tels ſont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec leſquels ils chaſſoient, & non ceux avec leſquels ils combattoient puiſque Céſar ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloiſes qu'il avoit défaites aient été empoiſonnées pour le ſervice des batailles & des ſieges. Il eſt vrai que ces ſortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des ſoldats cachés ſous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la ſcience de la tactique & de la diſcipline, contre des barbares qui ſe battoient en confuſion, & qui ne ſavoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fleches empoiſonnées, l'inquiéterent beaucoup, ſans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ſes conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en ſubjuguer d'autres. Les Américains, comme les Caraïbes, qui s'en ſervoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne ſe ſont jamais fait de grands maux : il ſemble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de ſe retirer du continent dans les iſles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs ſtilets ni avec leurs dards envénimés,

envenimés, ſe débarraſſer de la domination des Portugais, des Eſpagnols, & des Hollandois. Les Sardes & les Maures, ſi fameux dans l'hiſtoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres, eſclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Annibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut priſe avec du *Solanum* dormitif; mais ces ſtratagêmes, en ſuppoſant qu'on s'en ſoit réellement ſervi, ſont d'un autre genre que les traits venimeux.

Il eſt probable que les Romains ont connu un ſpécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poiſons, indiqués à cet égard par Pline le naturaliſte, ſoient certainement inefficaces; on voit cependant, par un paſſage du médecin Celſe, qu'on ſavoit, dès ce temps-là, qu'en ſuçant les bleſſures on parvenoit à diminuer ſenſiblement l'activité du poiſon que la fleche y avoit dépoſé (1). Cela eſt vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Auſſi voit-on ſouvent, dans les arſenaux & les cabinets des curieux, des perſonnes qui mettent la pointe d'une fleche empoiſonnée bien avant dans la bouche, & la ſucent ſans s'en reſſentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucu-

(1) Lib. V. cap. XXVII. Folio. 72.

On préſume que la ſalive qui s'introduit dans la plaie par le ſucement, contribue auſſi à détruire, par ſon ſel alkalin, l'action du poiſon.

ne inciſion, il n'y a pas de danger, & c'eſt inutilement qu'on ſe ſert de gants pour manier ces ſortes d'inſtruments. Il y auroit cependant de la témérité à aſſurer que toutes les plaies envenimées peuvent ſe guérir par le moyen du ſucement, les armes pouvant s'empoiſonner de tant de façons différentes, & les unes ayant ſans comparaiſon plus de violence que les autres, à raiſon des drogues dont on s'eſt ſervi. Ces drogues ſont preſque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral; ce qui prouve que Mr. Mead s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les poiſons pris d'entre les minéraux ſurpaſſoient tous autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le ſuc d'un arbuſte, & de deux arbres differents, que nous allons décrire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le mancanillier (1), ou le hippomane végétal de Brown : c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il ſe plaît le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'iſle de St. Jean de Porto-Rico : on le rencontre auſſi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & ſur quelques plages du continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre : ſes fleurs mâles & fe-

(1) Quelques auteurs nomment cet arbre *Moncelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anille, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier : auſſi le pere Plumier, dans ſes *nova plantarum Americanarum genera*, N°. 50. lui donne-t-il le nom de *Mancanil.æ*.

melles, d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en chaton ſur un même épi : ſon fruit eſt une baie ſphérique, très-charnue, ſucculente, & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve : ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'à douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait : mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végétaux lacteſcents.* Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches : quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſiere prolifique qui tombe copieuſement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la roſée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les ſauvages qui vont inciſer le tronc de ces arbres, ont ſoin de ſe couvrir le viſage, de peur que l'éjaculation de la ſeve ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort ſubite : enfin, ils emploient les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'euphorbier. On reçoit le ſuc fluide du mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc ; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des fleches, qui acquierent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout

animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique ; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit preſque pas dégénéré au bout d'un ſiecle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poiſons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat que Philippe II fit faire des expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du tabac broyé, (1), mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvû qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce ſecret, après l'avoir queſtionné long-temps ſur les moyens qu'on employoit dans ſon village, lorſqu'on étoit bleſſé par un trait enduit de ce ſuc redoutable.

Quoique le ſel gemme, ou marin, ſuffiſe pour prévenir la mort, on pourroit ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès, du ſel de vipere,

(1) Voyez Monardes, *hiſtoria medica novi orbis.*

ou de celui de corne de cerf, dont la qualité alexipharmaque eſt bien connue dans des cas ſemblables.

Le ſecond ſujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une ſubſtance vénéneuſe pour oindre les armes, eſt la liane, ou la béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la nature un écart ſi ſingulier, attribuons plutôt ce rapport a l'ignorance, ou à la mépriſe des obſervateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuſte dans le temps de ſa floraiſon. Les mémoires manuſcrits dont j'ai fait uſage, aſſurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, aux-quelles ſuccedent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capſule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les lianes Américaines étoient mieux conſtatés, il ſeroit facile de décider ſi cette obſervation a été bien faite. Quoiqu'il en ſoit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands marabous, ou des chaudrons à la ſauvage, juſqu'a ce que le ſuc extrait s'épaiſſiſſe, & parvienne à la conſiſtance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuiſſon, ſont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez : auſſi eſt-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente eſpeces d'herbes pilées : il ſe peut

que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la ſeule liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une fleche qu'on plonge dans du ſang frais : s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier ; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres aient jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver long-temps ; & les fleches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces fleches ſont de deux eſpeces ; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envenimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux, tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les iſles de l'Archipélade Indien, comme on le dira

dans l'inſtant, en parlant des alênes de Macaſſar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Negres, ou les Européens mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du nouveau monde l'uſage de ces ſarbacanes; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à-peu-près comme feroit une goutte de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait: l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang juſques dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (1).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces fleches envenimées, dont toute l'action ſe borne à figer le ſang: auſſi les Européens établis aux Indes Occidentales ne ſe font-ils plus aucun ſcrupule de ſe nourrir de ſinges, & d'autres animaux tués

(1) Voyez *Conférences ſur les ſciences; de l'an 1662; à l'article* Nutrition.

un moment auparavant avec ces inſtruments : & depuis que l'Amérique eſt découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en ſoit mal trouvé (1). Cependant ce venin agit ſur les hommes comme ſur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ſes effets ſont également prompts, également funeſtes : mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au ſang vif, ſans quoi il n'opere pas, & ne ſauroit opérer.

Les ſymptomes qu'on obſerve dans les perſonnes mortes des ſuites de ſemblables bleſſures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morſure d'une vipere. Le ſang caillé, ſe dépoſant dans les gros vaiſſeaux, les détend, & y produit un gonflement exceſſif : d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduiſant dans les capillaires, fait paroître ſur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le ſuc du *Curare*, le ſel & les différents contre-poiſons indiqués à l'article du mancanillier. Quant au ſucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puiſſant ſpécifique, & plus puiſſant que le ſel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le ſavent tous les naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Leide, en 1744, avec des fleches empoiſonnées, rapportées du nouveau monde par M. de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu Mr. Muſſchenbroek, & de

(1) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, ſous la dent la pointe envenimée dont s'eſt ſervi le chaſſeur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

M. Van Swieten & Albinus, deux poulets ; celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes, l'autre, auquel on en donna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorſqu'on tenta ces expériences au mois de janvier aient empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſituée dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits impregnés du venin de la Béjuque (1). Il eſt poſſible auſſi que, dans les expérinces de Leide, on tarda trop à ſervir le remede, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la fleche, l'activité du ſuc dont elle eſt imbue étant ſi grande qu'un homme bleſſé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poiſon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorſqu'on lance, par le moyen d'une ſarbacane, de ces alênes à des ſinges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inſtant même de leur chûte, & ne vivent plus en touchant la terre : les tigres ainſi bleſſés font deux ou trois tours, & tombent ſans vie.

Un voyageur qui ſe ſentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une

(1) Comme je ne ſuis pas médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont, l'honneur de nous expliquer par quel mécaniſme le ſucre de cannes produit des effets ſi ſurprenants. Il ſemble que cette ſubſtance agiſſe ſur le ſang, dans l'inſtant même qu'on l'avale ; car la vivacité du venin ne laiſſe pas à l'eſtomac aſſez de temps pour digérer ce ſucre.

forêt de l'Amérique, & qui ne ſeroit pas à portée de ſe procurer au plus vîte du ſucre ou du ſel, n'auroit d'autre reſſource que de ſucer ſa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la ſalive, & en extraire juſqu'aux moindres atomes de la ſubſtance acide.

J'ai déja fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une feve venimeuſe, que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inféré ici la liſte, ſi je n'avois craint de trop m'écarter du ſujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'ahouai-guacu, dont le ſuc ſert aux mêmes uſages que celui du mancanillier, & de la liane des marais.

L'ahouai eſt un grand arbre (1), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux iſles & dans le continent auſtral de l'Amérique : ſes fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, reſſemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du laurier-roſe, qui eſt de la même famille : elles ſont ſuivies par des fruits en poire qui renferment un oſſelet triangulaire, & fort dur ; dans lequel eſt cachée une amande, qui étant deſſéchée, réſonne comme la pierre d'aigle ou l'étite. Cet arbre contient un ſuc laiteux, extrêmement âcre & nuiſible. Il eſt bien étonnant que la nature n'ait produit aucun végétal lacteſcent dont le lait, pris à une certaine doſe, ne ſoit un poiſon pour les hommes (2), tandis qu'il n'y a aucun animal connu, dont le lait, à quelque doſe

(1) On connoît en Amérique deux eſpeces d'ahouais, le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri* ; il ſert aux mêmes uſages.

(2) Entre tous les végétaux euphorbes ou lacteſcents,

qu'on le prenne, ſoit nuiſible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits ſont ſi ſucrés, recele une ſubſtance laiteuſe, fort cauſtique, qu'on fait entrer dans les vélicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui oſent faire des inciſions au corps de l'ahouai pour en recueillir la ſeve, ſont contraints d'uſer du même ſtratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du mancanillier, parce que le danger eſt le même. On épaiſſit cette liqueur pour en compoſer le venin des armes, qui agiſſent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes: le meilleur ſpécifique qu'on ait découvert juſqu'à préſent pour en retarder les effets, eſt la racine de *caa-apia*, qui végete au Bréſil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'hiſtoire naturelle de cette province, par Piſon & Margraff. Les ſels alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréſilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeſtes du grand ahouai, il eſt difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la tranſplantation,

---

depuis la campanulſe juſqu'au figuier, ſur leſquels j'ai eu occaſion de faire des eſſais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la ſeve laiteuſe ne m'ait pas pas paru fort âcre : cependant c'eſt indubitablement un poiſon, ainſi que le ſuc du *Samach Rhus*, *mytifolia*, *Monſpelieca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui differe tant de l'autre, j'ignore ſi elle contient une ſeve laiteuſe ou non.

& les ſoins de la culture ; pendant qu'on a laiſſé, au ſein des plus ſauvages contrées des végétaux utiles & bienfaiſants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

Si de l'Amérique on paſſe aux Indes Orientales, on y retrouve l'uſage des armes empoiſonnées dans la plupart des iſles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie juſqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indouſtan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis : quelques autres peuples l'ont auſſi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cauſe du venin de leur javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour aſſaſſiner des hommes à l'honneur du prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le ſignalement du ſujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuſe ; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt d'un ſous-arbuſte lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *chark*, & qui croît abondamment ſur le golfe Perſique. Sa virulence va juſqu'à la contagion : quand le vent le friſe ou le ſecoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuiſible, & à-peu-près comme l'*hippuris*, & la *conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuſte eſt nommé, en Perſe, *gulbad-ſamour*, ou fleur qui empoiſonne le vent (1) ; il porte des

(1) *Voyage de Perſe, Tome III, page 12 in-4°.*

grappes pleines d'un lait fort épais & exceſſivement cauſtique.

Dans la péninſule du Gange, à Malaca, au Pégu, ſur les côtes de la Chine, dans les iſles de Java & de Sumatra, on trouve les *crics* & les *canjares* : ce ſont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainſi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle; on poſe les doigts ſur le premier rayon, & le pouce ſur le ſecond. Ces inſtruments, communément empoiſonnés juſqu'à la moitié de la lame, ſont, après les ſtilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuſes qu'on puiſſe imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'opium & du fanatiſme, ils ſaiſiſſent les *crics* envenimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européens & d'étrangers infideles ou incirconcis (1), par une fureur qu'on ne ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglois dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups de fuſil, pour leur enſeigner la tolérance, dont ce monde a ſi beſoin.

---

(1) Au ſiecle paſſé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-ſept coups de *Cric*, treize matelots Hollandois, & en bleſſer encore quatre à mort, en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint Martyr dont on revere encore les cendres.

On ſoupçonne que la plupart de ces armes Indiennes ſont enduites du venin des ſerpents profanes, ou qui ne ſont pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes deſcendent inconteſtablement. Une génération aura tranſmis à une autre cet affreux procédé, comme le ſecret de la ſécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *geccho*, aſſure que les inſulaires de Java en tirent le ſang & le venin, pour en frotter leurs traits ſi redoutables; ils ſuſpendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent juſqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur viſqueuſe & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vaſes de terre. Cette ſanie, ayant fermenté au ſoleil, ſe coagule inſenſiblement, & ceſt alors qu'on y plonge les pointes des fleches (1).

Le lézard *Geccho*, qui ſert à cette opération, naît dans pluſieurs provinces de l'Aſie & de l'Afrique, & on le range dans la claſſe des ſalamandres-titymales, ou à ſuc laiteux. Il eſt peint ſuperbement de taches rouges ſur un fond de vert de mer : ſon caractere eſt d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il ſuinte des pores, ou plutôt des mamelons de ſon dos, une eau gommeuſe & cauſtique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *ſafran de tierra*, ou le *curcuma*;

(1) *Hiſtoria Naturalis Indiæ Orient*, Lib. V. cap. 5.

ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalutaire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un obſervateur mal-habile. Le *rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à-peu-près les mêmes effets que le *curcuma* dans les Indes Orientales : au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des ſauvages.

C'eſt dans l'iſle de Macaſſar qu'on poſſede, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des mancanilliers, mais de celui des ahouais Américains, d'où il découle un miellat brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet (1) : il ſoutient que du côté de l'Orient l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient, où l'ombre eſt le remede du premier venin : ce conte eſt ſi puérile qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Le

S

(1) *Conquête des Moluques*, T. I. p. 50.

végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lacteſcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre; & voilà à quoi ſe réduit le merveilleux de l'auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpece d'ahouai, qu'on envenime les petites fleches à ſarbacane qu'on connoît ſous le nom d'*alénés de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude preſque incroyable : on en a éprouvé en Europe : & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a prétendu ſi long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit roi de Macaſſar vers l'an 1560, eſſaya un de ces traits ſur un Anglois condamné à mort pour crime d'aſſaſſinat : ce prince ſe fit donner ſa canne creuſe, la chargea d'une fleche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleſſât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour ſe ſauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux chirurgiens, un Anglois & un Hollandois, armés de leurs biſtouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de bleſſer le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adreſſe plus convenable à un bourreau qu'à un roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poiſon relativement au reſte du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglois expira dans des convulſions (1).

(1) *Voyage des Indes*, Livres III. chap. 19. tome II.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû ſur le champ ſerrer la jambe du criminel, y faire de profondes inciſions, y verſer des alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuiſſe, eût été dans ce cas auſſi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'aſſaſſin *Sumbaco* dit que lui ſeul, dans toute ſon iſle, connoiſſoit le véritable préſervatif de ces fleches, qui ne lui furent pas d'un grand ſecours; puiſqu'en 1665 les Hollandois vinrent abattre ſa forteresſe en un jour, par ſept mille boulets de canons:

Il paroît que c'eſt ſans fondement qu'on a ſoutenu que ce contre-poiſon du roi de Macaſſar étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'eſtime inconcevable qu'en font tous les princes des iſles de l'Océan Indien, eſt plutôt fondée ſur des préjugés ſuperſtitieux que ſur une vertu alexipharmaque bien avérée (1)

(1) Cluſius, Garcias du Jardin, Acoſta, Laval, & Linſcot ont beaucoup écrit ſur la noix Maldivique: on peut auſſi conſulter une lettre fort curieuſe de M. Speck.

L'empereur Rodolphe II, préſenta juſqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout conſidéré, ne ſont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles eſſuyent une forte altération. Quand ces fruits ſe ſont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on ſe ſouvient à peine de leur nom, Ce qui n'arrive que trop ſouvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatants, des jongleurs, ou des fourbes.

Neuhof, ce voyageur ſi verſé dans l'hiſtoire naturelle, rapporte que les Hollandois, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes enveni-mées qu'on leur ſouffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine : les eſſais qu'on en fit, produiſirent très-ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali, contenu dans cette matiere ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principale ſymptome qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alênes, eſt une extaſe violente : elles paroiſſent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverſe : leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'iſle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire ; j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rapport ; puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces fleches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang : cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſaints ? Bontius a prudemment laiſſé ce problême à réſoudre aux médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du *ſerpent pourriſſeur*, ainſi nommé à cauſe du ſingulier effet de ſa mor-

ſure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué ; mais cela ne s'étend pas ſur le champ au reſte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une eſpece de ſerpent pareil à celui que nous nommons le *pourriſſeur*, pendant la prodigieuſe marche de l'armée de Caton par les déſerts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à ſarbacane, les Macaſſars ont encore des *crics* & des poignards également empoiſonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec leſquels ils firent, au ſiecle paſſé, de glands ravages dans le royaume de Siam, qu'ils auroient envahi ſans le chevalier de Forbin, que le haſard avoit mis à la tête des troupes Siamoiſes. Il eſt vrai que les Macaſſars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendu furieux en prenant de fortes doſes d'*opium*, qui, en les aveuglant ſur le danger, les faiſoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (1).

Chez les Achémois on ſe ſert auſſi de ces petites fleches du calibre de celles de Macaſſar : en 1670, le roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, préſident du comptoir Hollandois de Surate, qui, pluſieurs années après, les ſouffla à des écureuils perchés ſur des palmiers, leſquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

---

(1) On ſait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, ſe ſervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour ſe procurer un courage artificiel. C'eſt un prodige que de voir une même drogue, priſe à une certaine doſe, aſſoupir l'homme, & priſe à une doſe double, le rendre alerte, vif & furieux.

On retrouve encore cette pratique dans l'iſle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuſe du *Nerium* ou du laurier-roſe, qui a une qualité fort malfaiſante en Europe même. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on éprouvât, ſur les bleſſures faites avec ces armes, le ſucre de cannes, & le ſel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que pluſieurs ſauvages de l'Europe & de l'Aſie ont employés aux mêmes uſages, dans les temps de la plus haute antiquité.

Pline rapporte dans ſon vingt-ſeptieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une ſubſtance venimeuſe dont ils frottoient les fleches à chaſſer le cerf. Nous ne ſavons pas poſitivement à quel genre de plante le *Limeum* doit ſe rapporter : les changements des noms, & l'incurioſité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confuſion dans la botanique. M. Linneus a décrit un ſujet auquel il donne le nom de *Limeum* (1), & qu'il rejette dans la claſſe des Pentapétales qui renferment de petites ſemences dans des capſules globuleuſes ; mais qui oſeroit décider que cette plante de Linneus eſt la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* eſt Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (2). Il paroît par le paſſage ſuivant du même livre, que c'étoit une eſpece d'ellébore,

(1) *Syſtema Naturæ Ed. Xe N°. 1128.*

(2) Picard prouve, dans ſa *Priſcâ Celtopædia*, p. *174*, que *Limeum* eſt un mot de l'ancien idiome Gaulois qui ſignifie une eſpece de plante inconnue de nos jours.

de morelle, ou de juſquiame, puiſqu'il faiſoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament; je ſuis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expreſſion d'ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples uſoient de ce ſuc pour oindre la pointe de leurs fleches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette compoſition deſtinée à la chaſſe du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoiſonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de perſonnes ſavent reconnoître aujourd'hui en France; ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée ſont manifeſtement dans l'erreur. Il reſſembloit pour le port au figuier; mais ſon fruit étoit comme celui du cornier: quand on déchiquettoit ſon tronc, il en ruiſſeloit une ſeve abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (1). Je ſuis preſque certain que cet arbre, ainſi dépeint par Strabon, eſt le caprifiguier qui croît naturellement en Provence &.en Languedoc, & dont le ſuc laiteux eſt un puiſſant cauſtique: il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & rediſſout quand il eſt pris. Ces propriétés du caprifiguier ont dû ſans doute produire d'affreux ſymptomes, lorſqu'une fleche enduite de ſon ſuc l'introduiſoit dans le ſang des animaux.

(1) *Hic etiam fides eſt adhibenda, arborem in Galliâ naſci ficoſimillimam, fructum autem corno ſimilem gignere; unde pharetræ fabricantur: eam, ſi incidas, letalem ſuccum effundere ad inungendas ſagittas utilem*, Lib. IV. p. 138.

Il n'y a qu'une voix confuſe ſur l'eſpece de plante dont ſe ſont ſervis les peuples de la Corſe, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'eſt, dit-on, l'aconit : mais il y a au moins quarante ſortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; & ces quarante eſpeces appartiennent à trois claſſes botaniques, bien différentes entre elles. Ce n'eſt point mon intention de diſcuter ici ce conflict de noms & de choſes : il ſuffit que la plupart des auteurs nous apprennent que le *Thora valdenſis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puiſqu'elle a été ſi mal obſervée : on peut même ſoupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue : car c'eſt d'eux qu'eſt venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répete dans ſon excellent dictionnaire de l'hiſtoire naturelle que nous avons conſulté à ce mot, il y a lieu d'en être ſurpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractériſtique de la famille des renoncules, auxquelles le *Thora* eſt apparenté de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les iſles de la Méditerranée, ſur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraſte paroiſſent l'avoir ignoré, ainſi que Dioſcoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur eſt roſiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit ſuccéder des ſemences nues, rangées comme dans les renoncules : la racine eſt formée de dix petits tubercules charnus en fuſeau, qui viennent s'unir à une eſpece de couronne d'où part une

tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel eſt le *Thora*, la plus venimeuſe de toutes les plantes Européennes à racines tubéreuſes, ſur-tout quand on le prend dans ſon ſol natal; car il perd beaucoup de ſa virulence par la tranſplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve : & c'eſt encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux aconit*, par une mépriſe qui n'eſt pas ſans conſéquence dans un auteur ſi répandu, & plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes : on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible : on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpece de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites (1).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les aconits-

(1) Dodonée décrit une ſeconde eſpece de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdeuſis*. Il ne differe de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envenimer les traits : ſon contre-poiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quand à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble gueres répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

napels, & ſur-tout l'*aconitum - cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (1).

Le géographe Strabon, que nous avons déjà cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes fleches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (2). Il eſt impoſſible de deviner ou de concevoir comment on a pu compoſer une drogue dont la puanteur n'agiſſoit que quand la fleche étoit décochée : ſans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que ſon ennemi ; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Colchides aient poſſédé un préſervatif particulier contre la dangereuſe évaporation de leurs propres armes; mais c'eſt imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut abſolument pas ſuſpecter ou recuſer le témoignage d'un écrivain auſſi judicieux & auſſi ſage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne ſauroit rendre raiſon du fait qu'il rapporte ; puiſqu'on ne connoît aucune matiere dans la nature, capable de produire de tels effets ſans le ſecours du feu, qui eſt néceſſaire pour faire opérer la poudre puante dont

(1) Liv IV. cap. 81.

(2) *Soanes veneno ad ſpicula mirifice utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. page 350.

on

on s'eſt ſervi, dit-on, en Europe immédiatement après l'ivention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne pyrotechnie, écrite par un ingénieur Italien, le procédé pour compoſer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il aſſure, des grenades & des bombes, qui, en ſe crevant, répandent une odeur ſi épouvantable qu'elle étouffe ceux qui ſont à portée de la reſpirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'eſt plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des mineurs, qu'on repouſſe ou qu'on étouffe par la fumée du ſoufre, lorſqu'ils ſont attachés à ouvrir un rameau, ou on leur envoie un camouflet, ce qui eſt bien plus aiſé dans un ſouterrain qu'en plein air, auſſi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à ſa drogue : je doute encore de la vérité de l'hiſtoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un cyhmiſte de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit compoſée, la renferma dans le canon d'un fuſil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois perſonnes qui y paſſoient dans cet inſtant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques diſcuſſions ſur les armes funeſtes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduiſoient les leurs de ſanie de vipere & de ſang humain, d'où il réſultoit une ſi grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de ſemblables bleſſures, *irremediabile ſcelus*, dit Pline, qui ne ſpécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes ſeptentrionales, on ne ſe ſeroit point aviſé de chercher des viperes, que le moindre froid

tue : on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpece.

Le venin de la vipere eſt un ſel acide, qui, en ſe criſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrêmement ſubtiles & tranchantes (1) : pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon ; il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des viperes, qui étant irritées juſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe criſtalliſer; car quoi qu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de la force lorſqu'il devient ſel criſtallin par l'évaporation; puiſque nous voyons que le tartre diſſous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuſe, dont les Scythes ont

(1) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglois par M. Mead, & traduit en Latin par M. Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipere que cet excellent Traité.

pu avoir connoiſſance ; puiſqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient ; de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envenimées ſelon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica* ; quoiqu'il aſſure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce naturaliſte : le plus court eſt de conſeiller les ſels alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des viperes.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les fleches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile (1) ; qui ſemble l'avoir tiré des écrits d'Ariſtote, auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédation & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſerent ſortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un ſiege en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à deſſein, les attirerent ſur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſerent un fort grand nombre de Ma-

(1) *Vitæ Alex. an. IX. page* 12e, *Trad. Coſpi.*

cédoniens, & entre autres ptolémée, qui avoit ſuccédé à Epheſtion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la diſcretion du vainqueur. Alors on remarqua les ſymptomes affreux qui ſurvenoient aux ſoldats bleſſés, & ceux même qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, ſentoient des douleurs très-aigues & des convulſions violentes : leur peau étoit comme glacée & & marbrée de noir & de blanc ; ils vomiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe, qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les enlever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés, on reconnoît le poiſon de la vipere, ou de *cobra de Capello.*

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le ſort de Ptolémée : tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt jamais démenti, de plus aimer un ſeul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'hiſtoire ſans y mêler des fables, & des fables très-abſurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de triſteſſe, eut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſſés : il lui apparut en ſonge un animal qui tenoit dans ſa gueule une eſpece d'herbe, dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poiſon des fleches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, ſelon le goût de leur ſiecle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans nos hiſtoires vé-

ridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de la croiſette, de la betoîne, de la ſauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des rois : Je me ſouviens même d'avoir lu que Henri III, roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, ſon médecin Péna eut une viſion par laquelle le ciel lui fit ſavoir qu'il devoit donner à ſon malade la racine de bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philoſophes aſſez habiles pour faire, ſans rêver, quelque découverte ſur la propriété des végétaux de l'Indouſtan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enſeigné le remede de ſes bleſſures : car c'eſt un axiome que tous les peuples, policés ou ſauvages, qui ont uſé de venin pour les armes, en ont connu auſſi le préſervatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramaſſoient une grande quantité de reptiles venimeux, qu'on écraſoit, & qu'on jetoit dans des vaſes expoſés au ſoleil, qui faiſoit ſortir tout le virus des ſerpents, où l'on trempoit enſuite les traits & les épées. En rapprochant divers paſſages de la narration de Diodore, il ſemble que ces armes n'avoient pas la force inſtantanée des aiguilles de Macaſſar, ni des fleches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'inſtant de la bleſſure de Ptolémée, & l'inſtant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres eſclaves d'Alexandre, un roi puiſſant dans les états uſurpés par ſon maître.

Nous avons déjà vu qu'on ſe ſert chez les Indiens modernes, contre la morſure des ſer-

pents, de la *terre mérite* ou de *Curcuma long :* il ſe peut que les Brachmanes leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifique contre es fleches corroſives : l'emploi qu'on fait chez nous de *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la jauniſſe (1), prouve qu'il eſt également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, & du *Geccho* dont la piqûre excite une vraie jauniſſe, qui ne differe de l'ictere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſur-tout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé ; dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des fleches envenimées, & des réptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition où ils font entrer la *Terre ſigillée*, qu'ils achetent des machands Turcs ; & c'eſt pourquoi elle happe à langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'eſprit de nitre, & même dans de l'eau claire (2). Les religieux miſſionnaires dans les états du grand mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique

(1) *Voyez la continuation de la matiere Médicinale* de *M.* Geofroi, à l'article de *la Terra Merita.*

(2) On a débité long-temps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête ; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps : celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la pharmacie du couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du temps es P. P. Kircher & Boius.

qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne phyſique a détruit entiérement cet indigne commerce.

La meilleure pierre à ſerpent, ſoit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conſerve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il aſſure avoir éprouvé les plus excellentes pierres ſur une vingtaine d'animaux piqués pas des ſcorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on ſait être un poiſon des plus actifs. Il arriva quelque choſe de fort particulier dans le cours de ces expériences, les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres ſoi-diſant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des ſcorpions frais, ſans leur attacher aucune pierre. D'où on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaiſe mouillée, ſur une bleſſure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en uſant de mille pierres de ſerpents à chaperon.

Tels ſont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être raſſemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y eſt intéreſſée, & cela a ſuffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la préciſion dont je ſuis capable. Il faut oublier juſqu'aux noms des drogues qui ſervent à l'empoiſonnement des armes, & ne ſe reſſouvenir que des remedes, qu'on ſe flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquieme partie.

SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

PLusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de ſuivre, dans cette ſixieme partie, l'ordre des ſections adopté dans les autres ; & le changement eſt ſi peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le déſapprouver. J'avoue très-volontiers que ces lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera inſérées ici : j'en ai retranché des paſſages, j'y en ai ajouté d'autres ; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour ; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire oſtentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on uſe, & qu'on ſe permet très-ſouvent à l'égard de ſes amis, auxquels on com-

munique ſes idées dans l'effuſion d'une correſpondance philoſophique.

La lettre ſur la religion des Américains ſemblera peut-être trop courte, ſi l'on réfléchit au nombre preſque infini des différents cultes qui regnoient au nouveau monde ; mais il en eſt des ſuperſtitions comme des autres erreurs de l'eſprit humain : il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer ſans en être plus ignorants, & ſans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr. de Marm... prépare un ouvrage ſur les cruautés des Eſpagnols qui maſſacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a ſuffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triſte ſujet, queje regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu ; mais qui pourra cependantencore exercer le génie & le ſtile des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antitheſes ce que Las Caſas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'eſſai hiſtorique ſur le pontificat des grands Lamas comme un ſimple hors-d'œuvre : c'eſt une piece juſtificative qui prouve que je n'ai pas eu

tort de dire qu'il n'a jamais exiſté aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conſéquent n'ont pas envoyé des miſſionnaires en Amérique par le Kamtzchatka, comme un ſavant a oſé le croire & le dire.

La lettre ſur les viciſſitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoiſſance envers un ſavant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des miſſions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaiciſſements ſur les miſſions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me perſuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'hiſtoire de l'Amérique & des Américains.

LETTRE I.

A Mr***.

Sur la religion des Américains.

VOus me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau monde, une eſpece de confeſſion & de communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les hiſtoriens Eſpagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, de quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la communion parmi nous : mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables ; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux clergé de la Gaule, faiſoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *au gui*, *au gui l'an neuf*, *planté*, *planté*, enſuite le grand pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après pluſieurs cérémonies

auguſtes & ennuyeuſes, les prêtres alloient diſtribuer aux aſſiſtants des fragments de ce pain conſacré, & une portion de cette eau luſtrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce ſens, que les Gaulois communioient avant Jules Céſar, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur pâque avec un roti d'agneau, des ſalades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faiſoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de religions qui n'aient ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de ſemblables agapes, ou des feſtins preſcrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de mays une grande ſtatue qui repréſentoit le dieu Vuzilipulzi ; on promenoit cette maſſe de farine pétrie en proceſſion, on l'encenſoit avec de la reſine copal, & on finiſſoit par la découper en morceaux, dont chaque ſujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, ſoit dans le temple, ſoit chez lui lorſque des infirmités le retenoient à la maiſon. Heureux ſi ce peuple eût borné ſon zele à faire de tels dieux & à les dévorer ; mais il faiſoit encore ruiſſeler le ſang humain dans le ſanctuaire de ſes idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatiſme juſqu'au point de manger la chair d'un priſonnier qu'on nourriſſoit pendant douze mois dans le temple ; atrocité dont on a auſſi accuſé les Juifs, que Flavien Joſephe défend par de ſi mauvaiſes raiſons qu'elles feroient

croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (1).

---

(1) Pour réfuter cette énorme accuſation d'Apion, Joſephe ſe ſert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous enſemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ſes objections & les réponſes qu'on y pourroit faire, ſi l'on y vouloit répondre.

Object. de Joſephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jéruſalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il eſt certain qu'une ſi petite portion n'eût pu ſuffire pour raſſaſier les ſeuls Juifs de la capitale de la Paleſtine, ou de la terre Sainte.*

Réponſe. Il n'étoit pas néceſſaire de raſſaſier tous ces fanatiques: auſſi Apion ne le dit-il pas: il aſſure ſeulement que les Juifs ſe préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourriſſoit pour le manger, ce prince n'eût psa manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ſes états.*

Réponſe. Antiochus étoit un grand roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en ſpectacle un malheureux qu'il avoit ſouſtrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas ſujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc conſenti à être mené hors de ſa patrie, où ſes propres affaires le rappelloient après une ſi longue abſence? Si un Anglois rachetoit à Alger un François de la main des Turcs, ſeroit-on en droit de nier ce fait, ſous prétexte que ce François n'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les ſeuls ennemis des Hébreux; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perſe, ou un Egyptien?*

Réponſe. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perſes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit ſous la garantie du droit des gens adopté chez les nations. D'ailleurs, il n'étoit pas néceſſaire de manger tous ſes ennemis pendant le courant de douze mois: auſſi Apion ne le dit point,

Les Péruviens célébroient, au ſolſtice d'été, une grande fête qu'on nommoit la *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant leſquels tous les travaux ceſſoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ſes dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les fétiches ou les idoles nationales, & pour ſe livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un ſcandaleux contraſte dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* conſiſtoit à manger le pain ſacré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'obſervances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du ſoleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir ſoigneuſement garanti de toute eſpece de ſouillure; & comme la ſuperſtition voit des ſouillures

---

Object. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jéruſalem: donc il n'eſt pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Réponſe. La loi & la coutume défendoient à Jéruſalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué pluſieurs perſonnes, & entre autres Zacharie, *quem occidiſtis intra templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume: ſi on les a tranſgreſſées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? puiſque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y aſſaſſiner Zacharie. Ce n'eſt donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conſte qu'elle n'a pas été reſpectée: c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Eſpagne, en diſant qu'il y a chez les Eſpagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laiſſe maintenant à juger au lecteur ſi Joſephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* auſſi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faiſoit venir des enfants au-deſſus de cinq ans & au-deſſous de dix, à qui on froiſſoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguiſées : le ſang qui découloit de ces bleſſures, étoit recueilli, & on en arroſoit légérement le pain qu'on diſtribuoit à tous les aſſiſtants, qui le mangeoient en préſence des idoles, des prêtres, & de l'incas toujours aſſidu à préſider à cette ſolemnité.

Garcilaſſo s'étonne qu'une telle inſtitution ait fait dire aux auteurs Eſpagnols que les Péruviens communioient à la maniere des chrétiens ; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaiſon, qui a toute la juſteſſe qu'une comparaiſon peut avoir, ſoit qu'on enviſage l'extérieur de cet acte religieux, ſoit qu'on conſidere le ſens intrinſeque que les chrétiens & les Américains y attachent ; puiſque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorſqu'ils ſont convaincus d'avoir un repentir ſincere de leurs fautes, en prenant le pain ſacramental qui leur ſert de juſtification. Si les uns ſont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs uſages & leurs idées n'aient la plus parfaite reſſemblance.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi les Péruviens ſe confeſſoient avant le *Raymi*, comme le prétend abſolument Acoſta, qui avoit été miſſionnaire à Cuſco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs

péchés à des prêtres nommés *Yſchuſyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'abſolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles ſemblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils caſſoient par le milieu; & le confeſſé étoit cenſé abſous. Quand il s'y préſentoit pluſieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleſſe, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yſchuſyres* en cordons, ſi ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acoſta ajoute que les femmes ne ſe confeſſoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les chrétiennes de la Syrie, qui ſoutiennent qu'il eſt auſſi indécent qu'injuſte qu'une honnête femme aille faire confidence de ſes ſottiſes à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des paſſions bien différentes, ne ſauroit être le juge d'un autre ſexe que du ſien. On a vu à Veniſe une fille qui ſe diſoit la meſſie des femmes, & qui raiſonnoit à-peu-près comme on raiſonne eu Syrie; mais malheureuſement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le ſeul Guillaume Poſtel qui lui donna raiſon.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il exiſtoit entre les confeſſeurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réſervés à des *Yſchuſyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit ſurnomer les charlatants par excellence (1).

(1) Gaſpar d'Ens rapporte qu'on ſe confeſſoit auſſi à

Quant aux Incas, ils uſoient, nous dit-on, d'un ſtratagême merveilleux pour ſe diſpenſer de révéler leurs péchés à des prêtres : ils ſoutenoient qu'étant rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu ſeul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient ſe confeſſer qu'au ſoleil. Cette ſubtilité, qui feroit honneur en Europe même à un caſuiſte qui l'auroit propoſée, étoit tellement ſans réplique au Pérou, que le grand-pontife de Cuſco abſolvoit toujours d'avantage l'empereur & la famille impériale, lorſqu'elle avoit envie de faire ſa confeſſion au ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, ſi accoutumés de ſe confeſſer à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu ſe confeſſer avec ſincérité aux miſſionnaires catholiques? Cela eſt ſi vrai qu'au ſeizieme ſiecle un homme fort zélé pour leur ſalut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du pape d'abolir la confeſſion auriculaire en faveur des Indiens occidentaux, qui ne pouvoient, diſoit-il, ſe familiariſer avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum ſalute*, attaqua l'honnête homme qui fit cette propoſition au ſaint ſiege, & l'accabla d'une quantité d'injures baſſes & atroces : » Je ne ſaurois comparer ton extra-» vagance, lui dit-il, qu'à celle d'un eccléſiaſ-» tique Allemand qui vint, comme toi, à » Rome, il y a quelques années, demander

---

Nicaragua : Herrera & Linſcot ajoutent que cet uſage étoit auſſi établi à la péninſule de Jucatan, où tous les ſacrificateurs ſe marioient, hormis ceux qui faiſoient les fonctions de confeſſeurs jurés.

» au ſouverain pontife un ordre pour déraci-
» ner toutes les plantes de vignes en Allemagne,
» afin d'empêcher dorénavant le clergé de s'y
» enivrer ».

C'eſt aux théologiens à apprécier cette comparaiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le pape rejeta avec mépris ce projet ſalutaire, les eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (1), en refuſant, ou en accordant les ſacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbécilles que les autres : & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la communion, eſt très-peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illu-

(1) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les papes ne tirent aucune annate de ces riches provinces : ils ne peuvent conférer ni évêché, ni canonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient évêchés ſur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut preſque dire que Paul III, abuſa du plaiſir de créer des archevêques & des évêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angeles, à Jucatan, à Guatimale, à Méchoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

ſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui, ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet hiſtorien de s'être groſſiérement mépris, ſi on ne ſavoit que la confeſſion a été de temps immémorial adoptée chez pluſieurs nations où onne l'auroit ni recherchée, ni ſoupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoiſſance du *Sadder*, on ſe ſeroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût aſſuré qu'on s'eſt confeſſé depuis plus de deux mille ans chez les Guebres de la Perſe, ou les ignicoles, dont le culte a éte détruit en partie par le mahométiſme, comme la religion judaïque a été détruite par le chriſtianiſme : mais depuis que le docteur Hyde nous a procuré une traduction Latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſen-voſta* attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la confeſſion formelle : telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les pays catholiques. Comme le livre du docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la porte XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir (1).

(1) *Quando alicui ſupervenit aliquod peccatum, recitet Pituphi..... & accedat ad ſacerdotem, & ad purioris animæ Deſturum. Cum ad Deſtur ſeu Præſulem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris, ex ejus benedictionibus*

Vous ſavez que les myſteres d'Eleuſis, qui étoient ; de la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces myſteres paſſerent des bords du Nil dans l'iſle de Crete, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Aſie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumerent inſenſiblement à ſe confeſer ; il eſt vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuſe inſtitution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à ſe confeſſer, lorſqu'il ſe préſenta aux myſteres, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en ſuis charmé*, repliqua-t-il, *je me confeſſerai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des ſycophantes.* Cette hardieſſe qui auroit

---

minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicui fecerit Deſtur religioſus, augetur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſime ſcito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepiſſe..... Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Curhid, ſeu ſole, ſe ſiſtat..... propter commiſſa peccata ſuas mœſtus. De religione Perſarum, page 471. in-4°.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guebres de la Perſe ſe confeſſoient encore à leurs prêtres, qu'il nomment *cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre ; car il y a des cas réſervés au grand pontife qu'on nomme le *Deſtour Deſtouran*, ou la *regle des regles* ; & qui, ſelon Chardin. réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais : il y a dans cet endroit une eſpece de college où l'on enſeigne aux jeunes prêtres le code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres. en 1500 par un Guebre qui ſe nommoit fils de *Melich Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

pu entraîner une héréſie, ſi elle avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conſéquence : on s'étonna ſeulement de voir aux myſteres un philoſophe qui ne croyoit pas aux myſteres.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergeant d'eau fulminable, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les docteurs Perſans, qui contents de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoiſſance (1), diſent qu'il avoit été initié en ſa jeuneſſe aux myſteres d'Eleuſis d'Egypte, pendant le ſéjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la confeſſion, en accordant à l'iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les choens Egyptiens & les hiérophantes Grecs, d'abſourdre les péchés capitaux ; car dans la primitive égliſe, on ne confeſſoit pas les péchés véniels : on eſt redevable de ce précepte à la prévoyance des théologiens poſtérieurs aux cinq premiers ſiecles.

---

(1) On trouve dans Chardin que les *Moulahs* de la Perſe aſſurent auſſi que J. C. étoit en correſpondance avec le médecin Galien ; mais comme nous entendons un peu mieux la chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Aſie ont de J.C. qu'ils regardent comme un ancien médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de médecins & de chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perſe, que généralement tous les chrétiens ſont médecins, ou charlatans.

Les relations nous apprennent qu'on a auſſi obſervé une eſpece de confeſſion chez les Japonois, & les Indiens reſtés fideles au culte du dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrêmité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conſcience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne ſais ſi l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réuſſi, s'il eſt vrai qu'ils aient réuſſi.

Ces conſidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroiſſez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Caſtillans ont dit de la façon dont les Péruviens ſe confeſſoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilaſſo a tâché de ſuſpecter leur témoignage; mais, ſi l'on y prend garde de près, on s'appercevra que ſon rapport ne differe pas ſi eſſentiellement qu'on le croit, d'avec celui du pere Acoſta. « Les Péruviens croyoient, dit-il, » que le ſoleil révéloit ſes loix à ſon fils, » leur Inca, ainſi la déſobéiſſance leur pa» roiſſoit un ſacrilege, & ſouvent ceux qui » ſe ſentoient coupables, alloient volontaire» ment & publiquement devant le juge déclarer » les fautes qu'ils avoient commiſes, & dont » perſonne n'avoit connoiſſance; car étant per» ſuadés que l'ame ſe condamnoit elle-même, » & que leurs fautes cauſoient les malheurs » publics & particuliers, ils les vouloient » expier par la mort, pour empêcher que le » ſoleil ne leur envoyât d'autres afflictions. » C'eſt delà que les hiſtoriens Eſpagnols ont » tiré que les Indiens du Pérou ſe confeſ» ſoient ». *p. 29. T. II.*

Je vous demande maintenant ſi, malgré ce paſſage, on n'eſt pas en droit d'aſſurer que la confeſſion étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accuſateurs qu'eux-mêmes, là où l'on ſe croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ſes fautes ſecrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ſes péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de déſarmer la colere des dieux irrités?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la confeſſion des Péruviens, & que le pere Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons; il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes : ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes : ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un chapitre particulier, de la circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les prêtres du Mexique aient adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales : *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir, ſouffrez donc, & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun ſens : car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir; & quand nous ſouffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous

nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs, comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir? J'aimerois donc mieux ſuivre en cela les auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient : *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir : tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au frere François de la Valléviridi, qui vouloit le convertir à la foi chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes états à feu & à ſang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né..... & mort..... Celui que j'adore eſt immortel, & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui : mon Dieu eſt donc ſans comparaiſon ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſteres

dont ni moi ni perſonne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoiſſance.

La Valé repliqua d'une maniere étrange & inouie à cette queſtion : il tira, de deſſous ſa robe, une bible qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette bible, l'examina attentivement, la porta à ſes oreilles, & finit par la jeter à terre, & par cracher deſſus, en s'écriant : *j'ai regardé Quipos* (1), *& je n'y ai pu rien voir ; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me fera-t-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un ſcélérat obſcur, venu de loin pour maſſacrer mon peuple, & me ravir mes états ? Va, chétif impoſteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amuſa plus alors à diſputer ; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ſes forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce ſignal, ou à ce tocſin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'empereur du Pérou fut pris, & enſuite baptiſé, & étranglé avec un billot contre le doſſier de ſa chaiſe. On s'attendrit en liſant la fin de ce prince infortuné, que les

(1) Les Péruviens, comme on ſait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conſerver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprete Eſpagnol aura auſſi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

richeſſes, qui ſauvent ſi ſouvent le coupable, ne purent le ſauver malgré ſon innocence : il avoit, malheureuſement pour lui, à faire à des ſoldats & à des moines.

Il eſt à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion chrétienne à un Américain qui ne ſavoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la bible en mains, mais ſi vous penſiez que le moine qui fit cette extravagance ſavoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le clergé Eſpagnol croupiſſoit, au commencement du ſeizieme ſiecle, dans une ſi incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un eccléſiaſtique qui ſût ſigner ſon nom, & qui n'eût la bible pendue à ſa ceinture par oſtentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre choſe que le ſoleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui les compoſoient. Quant à leurs divinités ſubalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la ſuperſtition : on aſſure qu'ils adoroient auſſi des ſtatues repréſentant des diables ſi conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y ſeroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits eſſentiels par leſquels des imbécilles ont dépeint le démon, pour faire peur à d'autres imbécilles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il eſt très-certain que les débris de cette nation qui ſubſiſtent encore de nos jours, ont conſervé au fond du cœur un penchant ſecret & invincible pour les inſtitutions religieuſes de leurs ancêtres. En

gage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyſique, étant un obſtacle inſurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs ſentiments ſur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ſerviroit-il d'être parfaitement inſtruits des dogmes religieux des Chriſtinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puiſque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils ſoient, ne renferment des ſuperſtitions affreuſes? Défions-nous encore une fois de tous ce que les voyageurs ont compilé; dans leurs ennuyeux journaux, ſur la religion de ces hommes errants ſur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obſcures: on a à cet égard indignement abuſé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même oſe nous dire, dans ſon hiſtoire ſi eſtimée des Indes occidentales, qu'il y a des eſprits qui apparoiſſent aux Breſiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne ſe montrent pas ſi ſouvent que quelques relations le donnent à entendre (1). Dites-moi s'il n'eſt pas permis, lorſqu'on lit de ſemblables puérilités, de ſuppoſer que Laët avoit la fievre, quand il s'eſt imaginé qu'il y avoit des eſprits: & qu'il avoit encore la fievre, quand il a cru que ces êtres ſe laiſſoient voir plutôt aux ſauvages de l'Amérique qu'aux philoſophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'hiſtoire ſans jugement; mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a lue encore plus ſouvent ſans réflexion, ſans critique, ſans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recher-

(1) *Munuſculis juxta poſitis illos ſpiritus placare nituntur: rarius autem hi ſpiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

ché ſi les peuples qu'on a ſurpris dans l'état de nature ſous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame ; parce qu'on s'eſt figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés ſur cet article. Heureuſement on s'eſt trompé ; car la vérité d'un ſyſtême dépend auſſi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : ſi l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en morale ou en métaphyſique qu'on ne décideroit par cette méthode ; mais encore une fois, cette méthode ne ſauroit nous conduire à rien ; un homme peut être ſeul de ſon ſentiment contre tout le monde, & avoir raiſon : un homme peut être ſeul de ſon ſentiment, & ſe tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le ſoleil tournoit, il ne tournoit pas : ainſi quand il ſeroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne ſeroit pas plus avancé qu'auparavant ; malgré cette démonſtration, qu'on a cru ſi néceſſaire. Au contraire, ce conſentement ſingulier de tant d'individus ſi ſujets à ſe méprendre dans des matieres où les ſens & les organes peuvent décider, ſeroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les ſens ne ſauroient décider.

Il importe d'obſerver que la réſurrection des corps & l'immatérialité de l'ame ſont deux ſyſtêmes qui, quoique confondus à chaque inſtant, n'en différent pas moins eſſentiellement entre eux : il y a, par exemple, des ſauvages qui croient qu'ils reſſuſciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la ſpiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame ; puiſque

leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées ſemblables. Cette hypotheſe de la réſurrection des corps a été preſque univerſelle chez les anciens peuples, & les chrétiens des premiers ſiecles, avoient tellement outré les choſes qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des ſubſtances incorruptibles que Dieu ſe réſervoit comme une eſpece de graine ou de ſemence pour faire regermer les corps décompoſés par la putréfaction : *Conſtat dentes incorruptos perenare, qui ut ſemina retinentur fructificaturi corporis in reſurrectione* (1). Cet abſurde préjugé avoit été puiſé dans le paganiſme, puiſque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pouſſe des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'uſage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit ſon origine du dogme de la réſurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient auſſi les cadavres, adhéroient auſſi à ce dogme, qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naiſſance du chriſtianiſme, dont les premiers ſectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent ſans doute pouvoir ſe paſſer du nitre, de la *cedria*, & des autres drogues propres à conſerver le corps.

Quant au ſyſtême de l'immortalité de l'ame on ne connoît juſqu'à préſent aucune nation qui l'ait admis purement & ſimplement, ſans y mêler celui de la réſurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une ſociété toute compoſée de philoſophes qui pût ſe contenter d'une doctrine ſi ſublime.

(1) Tertul. *De reſur. carnis.*

Si je vous ai inſpiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des ſauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir auſſi contre la grande *Hiſtoire des cérémonies religieuſes & des ſuperſtitions*, dont le ſeptieme volume renferme, à mon avis, le plus de choſes, haſardées, & ſuſpectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un livre plus inſtructif, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau : on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inſéré des relations menſongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le grand-Lama.

LOrſque l'occaſion s'eſt préſentée de parler du mémoire dans lequel Mr. de Guignes ſoutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européen n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux pere Gaubil, qui ſe tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obſédé par des lettres de ſes correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les géographes & les hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſi-tôt. Permettez-moi de vous déſabuſer encore

& inconteſtables, recueillis au Thibet (1), que 1340 ans avant notre ère vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un grand-Lama, nommé *Prafrinmo*. La ſucceſſion de ces pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré juſqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiecles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokum*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie, les Juifs ont vu finir leur Enérarchie, démolir leur temple & abîmer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont ſappé tour-à-tour l'ancienne religion des Guebres ou des Ignicoles. Tamerlan, & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup deſtructif au culte du dieu *Brama*. Mais, ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tſ.-vang-raptan*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de

(1) On a donné au *Thibet*, comme à pluſieurs autres contrées, différents noms qui ſignifient toujours le même pays ; on l'a appelé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tſan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Laſſa* ; mais *Laſſa* eſt proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand Lama : auſſi *Laſſa*, traduit littéralement, ſignifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Obſervations Géographiques* du pere Gaubil, la ville capitale de *Laſſa* eſt au vingt-neuvieme degré & ſix minutes de latitude ſeptentrionale.

Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du ſacerdoce par un manifeſte injurieux & rempli de blaſphêmes, ne put réuſſir à détrôner le Lama, qui, appellant le ciel & la Chine à ſon ſecours, repouſſe le brigand qui l'inſultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du ſaint ſiege, qui n'a eſſuyé aucun orage de quelque conſéquence, depuis cette époque.

Je ſais que le pere Géorgi prétend que *Praſrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'aſſit le premier; mais je ne ſaurois adopter cette opinion : puiſque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la mer Caſpienne plus de cinq cent ans avantnotre ère; & l'on voit, par un paſſage de Strabon, que les Grecs avoient depuis très-longtemps un grand pontife dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*: qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiecle de ce philoſophe; car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pithagore, aſſure que c'étoit un très-ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit, eſt ſi mêlé de tenebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Getes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Maldavie; où ils ſe fixerent; de ſorte que leur pontife, réſidant ſur le mont *Kagujon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand-Lama, qui a actuellement ſous lui deux cent de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiege & ſa pagode chez les Calmouks; qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontente-

ments à ſon chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorſque j'ai ſoupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Labhra*, *Jeha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles, adorées au-delà du Rhin, dont l'hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (1). Auſſi, Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interpretes de la divinité, alloient ſignifier au peuple les volontés de la prêtreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à-peu-près de même au château de Potula où réſide le Grand Lama, qui ne ſe montre que fort peu en public: mais il admet à ſon audience les envoyés & les ambaſſadeurs, & reçoit

(1) On aſſure que cette ſinguliere idée de canoniſer une femme pendant ſa vie, & de la reſpecter comme une image de la divinité, s'eſt renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuſe d'avoir quelque part un temple où ils révérent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les viſions de ces ſectaires me ſont ſi peu connues que je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.

la viſite des princes qui viennent le complimenter, : on a même vu un de ces ſouverains pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolemnelles & les occaſions extraordinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs ; mais leurs portraits ſont toujours expoſés, ſuſpendus au-deſſus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à ſon journal de la Chine, & l'autre dans les relations des miſſionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce pontife eſt repréſenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne ſont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce prêtre-roi doit nous faire rejeter comme des fables tout ce que diſoit quelques aventuriers Européens, qui ſe glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Oratio de la penna* a pouſſé l'exagération juſqu'à oſer publier qu'il avoit été en correſpondance avec le Grand-Lama, & dans cette correſpondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet ; *car, ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le ſalut de mes fideles ſujets. prêchez donc, frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jéſuites, *qui ſouilles de tous les crimes imaginables ; &*

emportés par une ambition qu'on ne ſauroit définir, & par une avarice que rien ne ſauroit aſſouvir, ont excité dans mes états des troubles & des ſéditions que je n'ai calmées qu'avec peine.

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécille pour imaginer des fauſſetés ſi palpables & ſi révoltantes. Comment le Lama ſe ſeroit-il mépriſé lui-même juſqu'au point d'écrire à un capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce capucin que la religion chrétienne eſt vraie & l'exhorter à la prêcher? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du pape la permiſſion de prêcher le Mahométiſme en Italie, parce que le ſacré college a reconnu que le Mahométiſme étoit une religion vraie & très-propre à ſauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ſes confreres ces abſurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé ſon livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil impoſteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, ſous prétexte d'employer ces ſecours à l'avancement du chriſtianiſme au Thibet, & d'augmenter ainſi les revenus des capucins, en décriant les jéſuites; car les moines mendiants ſont verſés daus mille eſpeces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: auſſi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous aſſurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces ſéditions ſi dangereuſes, allumées par les ſoi-diſants Jéſuites, dans les états de la domination du Dalaï-Lama, où la police eſt trop bien établie pour que des vagabons, & des étrangers ſans aveu, puiſſent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulſés de la Chine, allerent en grand nombre ſe jeter dans le Thibet, d'où

le Lama qui ne ſavoit que trop bien tout ce qui s'étoit paſſé à la cour de Pékin, les fit promptement chaſſer : & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaxs*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui, ne leur ayant pas trouvés des paſſe-ports ſignés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le chriſtianiſme ne s'établira jamais, c'eſt ſans doute au Thibet ; parce que la puiſſance ſpirituelle & temporelle y étant combinées, & réunies dans un même chef, ce monarque eccléſiaſtiques'oppoſera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins auſſi jaloux en Tartarie que partout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres ſubalternes, dont on compte plus de cent ſoixante mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpeces d'évêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs diocèſes reſpectifs (1) : ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils per-

(1) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les évêques Lamas, levent les dîmes dans leurs diocèſes, mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entre eux ſont ſi pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

mettoient aux émiſſaires de la propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire ; mais cette calomnie des miſſionnaires eſt ſans fondement comme ſans vrai-ſemblance : il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces clercs du Thibet : où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I découvrit, dans une ville déſerte de la Sibérie une immenſe bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été compoſés par des prêtres Lamas : on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr. Fourmont, qui, aidé par un ſavant de ſes amis, en déchiffra pluſieurs endroits aſſez clairement pour pouvoir aſſurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ſes tranſmigrations. Les ſeigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais ſans avoir à leur ſuite quelques chevaux chargés de ballots de livres ; proprement écrits, & enluminés avec des maſcarons aux lettres initiales, ſur du papier de ſoie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de conſiſtance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au royaume de Cachemire, un médecin Lama ; qui avoit dans ſes bagages une grande pacotille de livres de médecine ; car les ſavants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & excluſivement à la morale & à la métaphyſique ; ils cultivent encore d'autres ſciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'aſtronomie & l'aſtrologie à

Balk, cette fameuſe école de l'Aſie, qui fournit d'aſtrologues toutes les cours des princes de l'Orient.

Quand le Jéſuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'empereur Chinois *Kang-Hy*, il propoſa à ce monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, ſans le ſecours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des aſtrolabes & des quarts de cercle. D'où vous pouvez juger ſi la barbarie s'eſt tellement emparée de leur eſprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire, & je doute que le pere Regis, qui leur objecte de ne ſavoir lire, eût été lui-même en état de dreſſer une carte géographique ſelon les regles.

L'alphabet dont on uſe au Thibet, a une ſupériorité décidée ſur les caracteres Chinois; puiſqu'il ne comprend qu'un petit nombre de ſignes mobiles, dont la combinaiſon exprime tous les ſons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere ſur lequel Veſſiere de la Croze, Bayer, Hyde, les peres Gaubil & Géorgi ont tant écrit, eſt peut-être le prototype & le plus ancien de tous les alphabets connus: par l'étude & la comparaiſon qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit compoſé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece reſſembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet eſt riche en mots, c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait, pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problêmes métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une variété

infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un officier du régiment de *Laly*, ayant eu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt un dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur grand pontife ne meurt jamais ; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays : on dépêche même des couriers a Pékin pour en informer l'empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgué, on ôte, de deſſus le portail de la grande égliſe, l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble ; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans

l'exécution, eſt un conte puérile qui ſe réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage (1); ce qui eſt encore une fauſſeté avérée, dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce pontife n'avoit aucun maſque, lorſqu'il reçut l'envoyé de l'empereur *Kang-Hy* : après s'être appuyé d'une main ſur le bord de ſa chaiſe, il ſe leva tant ſoit peu de deſſus ſon couſſin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'ambaſſadeur qui ſe tint debout, & ne fléchit qu'a l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience ſolemnelle pluſieurs étrangers de diſtinction, attirés par la curioſité, on eut ce jour-là tout le temps de conſidérer le ſaint pere coïffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui eſt la couleur de tout le clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal inſtruits ont ſi mal parlé, c'eſt que la religion du pays ordonne de croire que l'eſprit ſaint & auguſte qui a animé un Dalaï, paſſe immédiatement après ſa mort, dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour remplir le ſouverain pontificat. Le ſyſtême de la métempſycoſe, adopté ſans réſerve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de

(1) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile ſur le viſage, on n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui reſſemble pour le remplacer apres ſa mort, comme le veut du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet, ſe détruiſent donc les unes les autres.

la tranſmigration de l'eſprit divin, qu'on ne ſauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorſque nos papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne propoſoient pas à la foi des fideles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur archi-prêtre. Il eſt égal de croire qu'un homme ne ſauroit ſe tromper, ou de croire que Dieu daigne ſucceſſivement inſpirer à pluſieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, ſelon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme ſiecle (1), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres uſurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme diſent les théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne ſont pas des dieux; mais ils prétendent repréſenter la divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illi-

(1) Le pere Gaubil dit que l'hiſtoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand-Lama, ſous le regne de *Keyuk-Kan*, petit fils de *Gengis Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me perſuader qu'il ſe ſoit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois euſſent quelque connoiſſance de la religion d'un pays dont ils ſont ſi voiſins; il eſt plus probable que les Bonzes de la Chine ſe ſont oppoſés à l'arrivée & à l'établiſſement des Lamas, auſſi long-temps qu'ils ont pû: ils auroient peut-être réuſſi à les exclure à jamais ſans les conquêtes des Tartares, qui ont ſi bien introduit la religion du grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la ſuivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reſte il eſt bon de ſavoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *Fa* ou *Xaca*.

mité, approuvé, autoriſé, établi par le ciel: en conſéquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas ſi énorme qu'on a voulu nous le perſuader, ils décident en dernier reſſort dans les matieres de religion, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au-deſſus d'eux dans le ſpirituel; car ils ne ſe mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne ſe préſente des ambaſſadeurs étrangers qui exigent audience: ils n'adminiſtrent pas même leurs propres revenus, qui ne ſont pas ſi importants que la ſeule ſomme que les papes tirent de l'Allemagne, & des états patrimoniaux de la maiſon d'Autriche. Leur premier miniſtre, qui porte indiſtinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, diſpoſe dans le temporel, a ſoin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correſpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voiſins ou alliés, & conclut lorſque les traités ne ſont pas de nature à être portés devant le St. Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abuſant de la facilité, ou de la foibleſſe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardieſſe de s'ériger en princes ſouverains: on ſoupçonne même, avec beaucoup de raiſon, que les rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers adminiſtrateurs qui ont ſecoué le joug de leur chef; on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéiſſance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entiérement le pouvoir qu'ils ont uſurpé (1). Non-ſeulement

(1) Il y a eu au Thibet un pontife qui a pris le titre de

les miniſtres temporels du Lama ont quelquefois aſpiré à l'indépendance ; mais on a vu encore, au grand ſcandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui, pouſſés par la coupable ambition de régner, on prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la juriſdiction du chef de leur égliſe le *catoucna* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1767 il ne reſpecte plus, dans ſon dioceſe, les déciſions émanées du ſaint ſiege ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniâtreté dans ſa rébellion, que parce qu'il

---

Dalaï Lama, ce qui ſignifie *grand-prêtre du Dieu La*, long temps avant qu'il n'ait été queſtion des rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzhengo*, regnoit l'an 1191 avant Jeſus-Chriſt. Je ſuis obligé de relever ici une énorme bévue du pere Georgi. Dans ſon *Canon des rois du Thibet*, il dit que la ſucceſſion de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* juſqu'à Jeſus-Chriſt, & pour remplir un laps de onze cent quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre rois, ce qui eſt impoſſible ſelon le cours ordinaire de la vie des hommes. En ſupputant les liſtes chronologiques de tous les rois qui nous ſont connus, on trouve que chaque regne équivaut à-peu-près à vingt ans : ainſi les vingt-quatre rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cent & quatre-vingt ans ; mais ſuppoſons qu'ils en aient régné huit cent, il ſubſiſtera toujours dans le canon du pere Georgi une erreur de trois cent ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les ſouverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Deras* ou des miniſtres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront long temps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance ; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur primat retourner au giron de l'égliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti ; auſſi les grands Lamas ne s'inquiétent-ils pas beaucoup de ces uſurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants : parce que la diſcorde & les guerres continuelles qui regnent entre les peuplades Tartares, amene de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les diſſidents ou les mutins

La politique du Dalaï conſiſte à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois : attaqué par les uns, il leur oppoſe les autres. En 1625, les rois du Thibet le priverent de la moitié de ſes états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Aſſailli, au commencement de ce ſiecle, par les Eleuths Sdougaris ; il les repouſſa avec les forces de la Chine, qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puiſſants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni ne ſe fortifie par la réunion ou la conſpiration des Tartares. La cour de Pekin, pour empêcher ces deux inconvenients, entretient dans le Thibet la célebre faction des *bonnets jaunes* & des *bonnets rouges* : le jaune eſt la couleur de l'empereur de la Chine, le rouge eſt la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne ſe réuniſſent jamais, ſinon quand le Lama eſt aſſez foible pour avoir beſoin

beſoin des Chinois : en tout autre temps, ils ſe contrebalancent dans un ſi parfait équilibre qu'il eſt difficile à ce prêtre-roi de faire la moindre alliance avec les princes voiſins, ſans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent auſſi-tôt connoiſſance au cabinet de Pékin.

Cette faction reſſemble ſi bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos papes & les empereurs d'Allemagne, qu'on eſt ſurpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux cours auſſi éloignées que le ſont Rome & Laſſa ; mais les papes n'ont plus ni le crédit, ni les reſſources que les Lamas ont ſu ſe ménager. Tous les princes Européens ſont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ſes bulles, ſes brefs, & ſes diſpenſes, ſans jamais faire crédit, eſt très-onéreux au peuple, qu'il épuiſe : tandis que les Lamas, n'exigeant rien de perſonne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs états jouiſſent ſouvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embraſe les provinces voiſines ; des Kans, ou trop puſillanimes pour entrer en lice, ou aſſez modérés pour n'y pas entrer, viennent ſe jeter, avec tous leurs *Amioks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'égliſe, en payant à ſon chef une petite redevance pour ſon droit d'aſyle, & pour les frais qu'occaſionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des inſultes. On voit quelquefois des princes ainſi réfugiés ou retirés, ſéjourner juſqu'à vingt ans dans le territoire de l'égliſe, ſans qu'ils inquiétent ou ſoient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le pontife des Thibétains, elle tâche par ſes intrigues de leur

inſpirer mutuellement de la défiance pour les diviſer : cependant le beſoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalouſie des Chinois contre les Tartares, affermiſſent l'autorité du ſacerdoce, & font reſpecter l'égliſe qui protege les foibles & les pauvres ; ſans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en ſait, & on n'en peut rien ſavoir de certain : auſſi ne crois-je point que vous, ni perſonne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un paſſage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville aſſure qu'*on ne ſert journellement au pontife Tartare pour ſa ſubſiſtance, qu'une once de farine, détrempée dans du vinaigre, & une taſſe de thé. C'eſt de cette patience*, ajoute-t-il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, eſt obligé de ſe contenter* (1).

M. d'Anville, dont je reſpecte infiniment le ſavoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des choſes ſi peu judicieuſes, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne ſauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, ſans être pape ou Lama, a éprouvé juſqu'à quel degré on peut pouſſer la ſobriété dans le boire & le manger. Auſſi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jeter du ridicule ſur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inſpirera jamais une haute idée de notre logique ; & rien ne leur ſembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le géo-

(1) *Atlas de la Chine*, p. 9. paragr. 7. in-folio.

graphe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets ſi déteſtable un grand monarque de la haute Aſie.

Toutes les nations hippomolgues compoſent, avec le lait de jumant, une boiſſon qu'on nomme *Kunn*, très-eſtimée par ceux qui y ſont accoutumés dès leur jeuneſſe : ce *Kunn* ſe boit dans une immenſe étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée juſqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Klla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'eſt pas du vinaigre, comme le ſavent les voyageurs qui ont parcouru quelques diſtricts de la Tartarie. On ſert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainſi il n'y a rien de ſingulier dans cet uſage, ſinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il eſt vrai au reſte, que le pontife Thibétain veut bien ſe ſoumettre à une certaine diete, c'eſt apparemment pour mortifier ſes ſens, ou pour favoriſer les dévots qui mangent ſes excréments avec avidité, à ce que diſent Gruéber & Gerbillon : ce dernier rapporte même que l'ambaſſadeur, envoyé par le Lama à *Kang Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'empereur Chinois s'excuſa d'accepter ſous différents, prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit ſe diſpenſer auſſi de croire ce conte ſous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le roi de Boutam avec le Dalaï, parle auſſi de cette dégoûtante abſurdité, dans un endroit de ſon voyage qui eſt trop remarquable pour que je le ſupprime.

„ Ils m'ont conté, dit-il, une choſe qui eſt „ bien ridicule, mais qui eſt bien véritable à

„ ce qu'ils diſent, qui eſt que lorſque le roi „ a ſatisfait aux néceſſités de la nature, ils ra- „ maſſent ſoigneuſement ſon ordure pour la „ faire ſécher & la mettre en poudre, comme „ le tabac qu'on prend par le nez ; qu'enſuite, „ l'ayant miſe dans de petites boîtes, ils vont „ les jours de marché en donner aux princi- „ paux marchands, & aux riches payſans, de „ qui ils reçoivent quelques préſents ; que ces „ pauvres gens emportent cette poudre chez „ eux comme quelque choſe de fort précieux, „ & que lorſqu'ils traitent leurs amis, ils en „ ſaupoudrent leurs viandes. Deux de ces mar- „ chands de Boutam qui m'avoient vendu du „ Muſc, me montrerent chacun de leurs boi- „ tes & la poudre qui étoit dedans, dont ils „ faiſoient grand état „ (1).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Grüeber, je ſais que ſi les ſuperſtitieux ont porté la fureur juſqu'au point de manger des hommes, ils ſont bien capables de ſe ſouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer ; mais défions-nous toujours du merveilleux, auſſi long-temps qu'il n'eſt atteſté que par des témoins ou ſuſpects, ou prévenus, ou mal informés. Il eſt certain que ces pratiques impures, ſi on les a réellement vu obſerver parmi quelques piétiſtes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de ſi incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Aſie. Cette religion, dont la morale eſt ir-

(1) *Voyage des Indes*, t. 2. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

réprochable, enſeigne l'exiſtence d'un premier être que leurs livres ſacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choſes fort ſurprenantes. Les Lamas diſent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ère vulgaire, eſt né d'une vierge nommée *Lamogniupra* (1).

Cette idée de faire ſortir les dieux & les grands hommes du ſein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie: car, non-ſeulement les Tartares prétendent que le Gengiskan eſt né d'une vierge; mais ils en diſent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan, & comme cet empereur a fondé une académie des ſciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniverſaire de ſa naiſſance, & le ſecrétaire de l'académie, aſſemblée extraordinairement à cette occaſion, commence toujours ſon diſcours par cette phraſe conſacrée: *Meſſieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inſpire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuſe ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées ſont extrêmement du goût des Aſiatiques, il ſuffit de vous dire que Mahomet eſt le premier homme qui ait ſoutenu que la vierge Marie avoit non-ſeulement conſervé ſa virginité après ſes couches, mais que ſa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu (2) Mr.

(1) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, ſignifie *Vierge-mère de Dieu La.*

(2) Voici comme cet abbé parle à cette occaſion du prophete des Turcs.

l'abbé l'Avocat, bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciſcains ont puiſé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens chrétiens n'ont eu aucun ſoupçon. Les Perſans font naître d'une vierge une foule d'hommes illuſtres, entr'autres Pythagore; mais ils ont un reſpect ſingulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & ſi un Juif oſoit en leur préſence attaquer ſa virginité; ils le mettroient en pieces; tant ils ſont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (1).

---

(1) „ Mahomet, dit-il, eſt le plus ancien auteur qui ait „ fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, „ dans ſon Alcoran SURA III. Voyez auſſi *Maracci Produm ad refutationem Alcorani. Part.* 4. *p.* 86. *Col.* II. „ Il avoit pris cette croyance des chrétiens Orientaux, „ réfugiés de ſon temps dans l'Arabie. Depuis ce temps „ juſqu'à St. Bernard, il ne ſe trouve aucun écrivain qui „ en parle en termes formels. Les Croiſés rapporterent, „ au douzieme ſiecle, cette croyance en Occident. „ *Diction. Hiſtor. Art. Mahomet* „.

Il faut remarquer que l'abbé l'Avocat ſuppoſe, dans cet article, une choſe qu'il lui eût été impoſſible de prouver: il ſuppoſe que Mahomet avoit pris cette croyance des chrétiens Orientaux, ce qui eſt une fauſſeté avérée, puiſqu'aucun chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne ſeroit pas arrivé ſans doute, ſi ce dogme eût été connu dans le quatrieme où le cinquieme ſiecle.

Les croiſés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occaſion de tant de querelles, en ont apporté auſſi les premiers oignons du ſafran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lepre: on les accuſent auſſi d'avoir apporté la petite vérole: d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

Pour revenir à l'académie de Samarcand,

„ tans, que Jeſus-Chriſt eſt né d'une Vierge; & ſi „ quelque Juif étoit aſſez mal-aviſé pour dire le contraire „ en leur préſence, on le déchireroit. Ils mettent la Ste. „ Vierge au rang des prophètes, l'appellant *Hazareth-* „ *Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'eſt-à-dire, *Dame Marie*; „ mais ils nient que Jeſus-Chriſt ait été conçu du St. „ Eſprit, parce qu'ils ne connoiſſoient pas le St. Eſprit: „ faiſant au lieu de cela un conte ridicule, qu'elle conçut „ de la ſalive d'*Adam*: qu'*Adam* ayant été créé dans le „ Paradis, il touſſa; que la ſalive qui ſortit de ſa bouche „ en touſſant, fut par ordre de Dieu, recueille par l'ange „ Gabriël qui la verſa dans le ſein de la Ste. Vierge où „ elle devint la vertu générative dont J. C. fut conçu.

„ Quelques docteurs du Mahométiſme, qui ſont venus „ dans les derniers ſiecles, reconnoiſſant le pouvoir qu'a- „ voit ſur les chrétiens, pour les tenir attachés à leur „ religion, le point de la naiſſance de J. C. d'une Vierge, „ ont avancé que le philoſophe *Pythagore* étoit auſſi né „ d'une Vierge; & deux empereurs de la grande Tarta- „ rie, dont le dernier étoit le fameux *Tchenguis-Can*, „ qui conquit la plus grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont „ des inventions du pere du menſonge pour empêcher les „ hommes de croire au ſauveur du monde, qu'on ne doit „ pas conſidérer davantage que les fables païennes, où „ l'on trouve auſſi que *Platon* étoit fils d'une Vierge „ comme *St. Jérôme* le rapporte au livre contre *Jovien*". *Voyage de Chardin. T. 2. in-4°. p. 269. Amſterdam 1735.*

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement M. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le problême propoſé par le pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unieme diſpute de ſon ſecond livre*: où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modele de chaſteté, l'hiſtorien de *la compagnie de Jeſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acoremn*

je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, pluſieurs ſiecles avant l'établiſſement du chriſtianiſme. On a nié cette reſſemblance, en nous aſſurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Neſtoriens en avoient été les véritables fondateurs Je ſuis fâché que Mr. Thevenot, ait adopté ce ſentiment ſi contraire à l'hiſtoire, & à la chronologie; puiſqu'il eſt démontré par le ſeptieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du ſouverain pontificat à Laſſa, ſont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ère vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Neſtorianiſme & les dogmes des Lamas, qui adherent opiniâtrément à l'hypotheſe de la métempſycoſe, que les Neſtoriens regardent, & ont toujours regardés comme la plus abſurde impiété qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un homme qui penſe. Jugez après cela s'il eſt bien vrai que les Tartares ont reçu de la bouche des Neſtoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Aſie qu'à Caramit & à Muſal où leurs anciens patriarches avoient fixé leur ſéjour; car j'ignore ſi ces hérétiques ont encore un patriarche ou non (1).

---

reſpuebat Menſæ vero accumbebat alternis ſemper pedibus ſublatis. Voyez *Elogium Thom. Sanchez*; imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meurſs, 1652: in-folio.

(1) Il eſt bien ſurprenant que M. l'abbé de longuerue

Les freres Aſcelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des miſſionnaires Neſtoriens, qui tout puiſſants à la cour y tenoient en tututelle le célebre *Bathou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*: *ce ſont ces damnables Neſtoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiſer & de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces eccléſiaſtiques, pris pour des Neſtoriens, étoient de véritables prêtres de Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Aſcelin, & ſon collegue avoient beaucoup entendu parler des Neſtoriens ſans les connoître, ils crurent en voir par-tout, juſqu'en Tartarie; ce qui n'eſt pas bien merveilleux, puiſque le pape Innocent avoit choiſi pour chefs de ſa comique ambaſſade les deux plus ignorants moines de la chrétienté. Si *Batou-kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Neſtoriens, il eſt très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiſer; puiſqu'ils admettent la néceſſité de ce ſacrement, auſſi bien que les catholiques, de qui ils ne different qu'en une choſe

---

prétende que les Neſtoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme ſiecle, & qu'il tourne en ridicule le ſentiment de M. la Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix, trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoiſſance du chriſtianiſme au quinzieme ſiecle, ſans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers miſſionnaires: quand ils ſurent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double mépriſe prouve qu'ils n'avoient aucune idée du chriſtianiſme.

peu importante : ils nomment la vierge *Chriſtotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence ſuffiſoit pour faire rejeter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiu-pral*, mere de Dieu *Xaca* ou *La*, eſt cenſée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blaſphêmeroit, & courroit riſque d'être châtié très-ſévérement par le conſiſtoire de Laſſa.

Quant à *Batou-kan*, ce prétendu zélateur du neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les chrétiens de l'Aſie.

Le pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius ; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca* : il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu Mr. de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de ſaint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions : c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier Mr. de Beauſobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inſérer dans ſon hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue

de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le royaume de Chachemire, s'eſt établie aux Indes & à la Chine, de ſorte que le *Dalaï Lama* a plus de ſectateurs que le *Pape* des catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perſes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deſtour Deſtouran* des Guebres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyſſis, le *Proto-Pope* ou le patriarche des Moſcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baſſora, le *Prima* des Bramines Indiens qui réſide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois a donnés au culte de *Sommona-Godom*. De tous ces chefs de ſecte, il n'y en a aucun dont le troupeau ſoit comparable à la foule des Aſiatiques qui croient au Dieu *La*, & à ſon vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiſtorique que je crois avoir faite. Je ſoupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces iſles leurs mœurs & leur religion, en y établiſſant un grand-prêtre, ſoumis au Dalaï Lama du Thibet : ce ſouverain eccléſiaſtique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui eſt une corruption du *Dalaï*, a eu ſous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui eſt une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou miniſtres temporels dont il n'y en a aucun qui ne ſe ſoit déclaré indépendant,

après avoir ſecoué le joug de la domination théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la ſuite des temps, écraſé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir ſuprême eſt tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrieres. Le ſacerdoce, toujours ſubſiſtant & toujours humilié par la faction prépondégrante des tyrans du Japon, n'eſt devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établiſſement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, ſi vous conſidérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes eſt auſſi la principale divinité des Lamas, qui la connoiſſent ſous le même nom de *Xaca*. Je ne me ſouviens pas d'avoir lu un hiſtorien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conſéquences que moi pour éclaircir le point le plus intéreſſant de l'hiſtoire du Japon : cependant le grand pontiſe qui y repréſente exactement le Dalaï Lama, ces miniſtres plénipotentiaires qui ont adminiſtré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux évêques Thibatains, cette infinité de *Bonzes* Japonois dont les inſtitutions & la regle reſſemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres de douter de cette ancienne invaſion des Tartares Mongales dans le Japon (1).

(1) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leurs hiſtoires *Ho-Fo*, ou

J'ai oublié de vous faire obſerver que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercée depuis ſi long-temps dans une grande partie de l'Aſie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyſſinie, crurent l'avoir trouvé dans la perſonne du *Chitomé*. Tant il eſt vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raiſon. Pendant que les Européens prenoient le grand Lama, & le

---

ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand-Lama du Thibet; parce qu'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que M. d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter ſur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps ſu ſe faire craindre ou reſpecter; & l'on voit, dans les mémoires qui ont ſervi à l'établiſſement de la compagnie Hollandoiſe, un de ces grands-prêtres qui envoie à l'empereur du Japon deux filles qu'il aſſuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de ſe procurer des héritiers dont le défaut faiſoit craindre une guerre civile, & il ſemble que ce prince eût quelque déférence pour les ordres du *Dari*; puiſqu'il ſe maria, ce qu'il avoit conſtamment refuſé de faire juſqu'alors; parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inſpiré de l'averſion contre le ſexe.

grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyſſinie, pour des prêtres catholiques, les Chinois prenoient nos miſſionnaires pour des prêtres Lamas, en les appelant des *Bonzes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indiſtinctement à tous les eccléſiaſtiques du Thibet. Il eſt difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la religion catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : j'amais l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en être, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des catholiques ; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants jéſuites pour des Bonzes, & les révérends peres capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font haſarder aux hommes dans tous les ſiecles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes

de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille ſcudi par an, ſans jamais déſirer un revenu plus conſidérable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'obédience pour leurs billets & leurs autres papiers ; s'ils n'avoient jamais prêché des croiſades, & érigé des inquiſitions ; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans ; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne ; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ſerment de fidélité, mis les royaumes en interdit, & les princes au ban de l'égliſe : s'ils avoient reſpecté davantage les philoſophes & les ſavants ; s'ils avoient entiérement aboli, ou tout au moins diminué les ordes monaſtiques ; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiſcopales ; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du ſacerdoce à des fainéants ſans fonction, ſans miniſtere, ſans ſavoir ; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu ; en ne déſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions & les abus ; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille ſcudi.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Laſſa, la même imputation qu'à la cour de Rome, ſur la multiplication des ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie

& en Eſpagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une nation des miniſtres ſans miniſtere, qu'on paie pour ne rien faire. Il y a, dans les états catholiques, des curés infiniment plus occupés des ſoins de leurs paroiſſes que toute une communauté de bénédictins ; cependant ces bénédictins, qui ne font abſolument rien, ont juſqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille ſans ceſſe à ſécourir les malades, à prêcher, à catéchiſer, à inſtruire la jeuneſſe. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer un plus grand abus, une injuſtice plus criante, & un ſcandale plus notable dans la diſcipline eccléſiaſtique & dans la police civile. On s'apperçoit aiſément que les chefs des Théocraties ont cru, qu'en multipliant les ordres monaſtiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité ; mais ils ſe ſont trompés ; puiſque c'eſt par les ordres monaſtiques que la cour de Rome recevra ſans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais eſſuyé. Dans le manifeſte, publié en 1710 par *Tſé-Van-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paſſage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les ſouſtraire à la juriſdiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtriſe, ni aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excédent le nombre preſcrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conſéquence de leur rebellion, je les fais eſclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tſe-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garrotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui, & s'il eût été auſſi heureux dans ſa ſeconde expédition que dans ſa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agiſſoit en brigand & non en réformateur : auſſi ne propoſé-je pas ſa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr. M.

Sur les viciſſitudes de notre globe.

COmme on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf ſyſtêmes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſingulicre planete a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en haſarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en différents temps, & qui, n'étant ni aſſez développés, ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèſe qu'une hypothèſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne-Eſpérance* & celui de la *Terre de Diemen* ſoient tournés au Sud. Il convient de conſidérer cette poſition remarquable dans la carte réduite de Mr. Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe de trois grands continents, dirigée vers le Midi, me fait ſoupconner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de

l'Océan ému (1). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, ſont ſitués dans le même ſens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Auſtral : tel eſt le cap de *Komorin*, en Aſie, celui de *Malacca* dans la péninſule de ce nom, celui de *Ste. Marie*, dans l'iſle de *Kadagaſcar*, celui d'*Oſtokoi-nos* dans la Péninſule du *Kamtzchatka*, celui de *Sandeck* dans la *Novelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande iſle de *Jeſo-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Groënland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir auſſi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jetées de terres qui s'avançent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indiſtinctement des promotoires & des caps, parce que la langue de la géographie eſt, comme celle de beaucoup d'autres ſciences ; très pauvre en mots, d'où il arrive que les idées ſe confondent quand les termes énergiques & propres manquent ; cependant il y a une différence bien eſſentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninſule, une grande iſle ; & un autre cap qui n'eſt qu'un angle ſaillant, qu'une ſinuoſité de la côte formée par des cauſes particulieres.

La plus grande breche que les eaux aient

(1) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ce cap vers le Rumbs du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'une ligne, tirée du centre de ces trois promontoires, vient aboutir à l'Equateur.

ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Novelle Hollande, juſqu'au cap de *Komorin*, qui compoſe des blocs de rochers inébranlables, a vrai-ſemblablement divité les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de ſa premiere route, ſemble avoir abſorbé tout l'eſpace occupé aujourd'hui par la mer Rouge, dont le golfe Adriatique n'eſt, ſelon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puiſſance qui a pouſſé les eaux dans les terres à *Babel Kandel*, les a fait couler juſqu'aux environs de *Veniſe*, en ſurmontant l'Iſthme de *Suez*, qui a été deſſéché depuis ; ſoit par la retraite de la Méditerranée, ſoit par la diminution de la mer Rouge. En examinant la nature des terres ſur l'Iſthme de *Suez*, on s'apperçoit aiſément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés ; puiſque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cent ans, entreprit déjà de perſer cette langue de terre qui l'embarraſſoit.

Quant au golfe Perſique, il ſemble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'Océan vers le pole Septentrional. Les anciens ont eu raiſon de ſuppoſer que la mer Caſpienne étoit une prolongation du golfe de Perſe ; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caſpienne, par les cartes que le vice-amiral *Kyrus* a inſérées dans ſon *grand Atlas dit du cours du Volga*. En parcourant l'eſpace intermédiaire du golfe Perſique à la mer Caſpienne ſur une ligne idéale, tracée entre le 71ieme & le 72ieme degré de longitude depuis le cap *Naban* juſqu'à

Ferrabat, où retrouve des veſtiges indubitables d'un ancien lit de la mer : ce ſont des campagnes d'un ſable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au ſortir de ces plaines arides, on entre dans le grand déſert ſablonneux qui eſt à 40 farſanges au Nord d'*Iſpahan* : au ſein de cette ſolitude, on découvre d'énormes monceaux de ſel, épars ſur une ſurface de pluſieurs lieues en tout ſens : les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique ſitué fort avant dans le continent, *La mer ſalée*, & nos cartes l'indiquent par le nom de *Kare ſalſum* : à la droite de cette campagne de ſel regne un long cordon de dunes, ou de collines ſablonneuſes, que les vagues ont entaſſées, & qui ſe prolongent par le Sud-Eſt, juſqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours ſous le même méridien au-delà du *Couchſſant*, le terrain s'incline, & la pente continue inſenſiblement juſqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien baſſin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perſe, qui eſt en effet une région ſeche & ſtérile, où l'eau manqueau point que, ſans le ſecours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il ſeroit difficile aux hommes d'y ſubſiſter, comme on peut s'en convaincre en liſant Chardin & Tavernier.

On ſait que dans pluſieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creuſant, des forêts entieres, couchées ſous terre depuis vingt juſqu'à ſoixante pieds de profondeur : ſi ces forêts avoient été abattues, comme

on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, ſuivant mon ſyſtême, ne préſenter que des arbres foſſiles, dont les racines ſeroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord ; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les perſonnes qui ont examiné la poſition de ces arbres, enſevelis dans les tourbieres & les marais de la Friſe, de la Hollande, & de la Groningue, il eſt certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Eſt, & la couronne vers l'oppoſé : ce qui prouve que la force qui les a proſternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planette, ce que des accidents particuliers ont pu produire ? C'eſt l'inondation de la cherſoneſe cimbrique, arrivée, ſelon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ère vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Friſe, & formé tous ces marais qui ſont depuis Schelling juſqu'à Bentheim. Les arbres foſſiles qu'on exploite en Angletere dans la province de Lancaſtre, ont auſſi paſſé long-temps pour des monuments diluviens ; mais, par l'examen qu'en ont fait quelques naturaliſtes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache ; ce qui joint aux médailles de Jules-Céſar, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a ſuffi pour déterminer à-peu-près la date de leur dégradation : puiſqu'il eſt très-probable que ce ſont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chaſſer les ſauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorſqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eſt vrai que toute l'Europe, ſi l'on excepte la ſeule Italie, n'étoit

encore qu'une immenſe forêt, il y a dix-huit centans.

J'ai obſervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à ſec en-deçà de l'équateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue ; car les navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55ieme degré de latitude dans notre hemiſphere, & juſqu'au 60ieme dans l'hémiſphere oppoſé, ſans toucher à aucune côte continue & fort alongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra, on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de continent, ſituée dans la latitude Septentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contre-poids ſuffiſant au pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne peſe pas autant qu'un pied cube de terre ; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve, avec la même ſurpriſe, que preſque tout l'eſpace du globe, placé directement ſous la ligne équinoxiale, eſt aujourd'hui ſubmergé par l'Océan : ce qui eſt bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir ſous

l'équateur : ſi cette élévation étoit auſſi conſidérable qu'on l'a ſuppoſée, il eſt manifeſte que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues ſous les poles ; de ſorte qu'il ne reſteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inſpection des cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydroſtatique ſont fauſſes & illuſoires, ou qu'il eſt impoſſible que la longueur de l'axe terreſtre ſoit à la longueur de l'équateur terreſtre, comme 174 ſont à 175. Mr. de Buffon n'eſt pas le ſeul qui ait accuſé cette meſure d'inexactitude (1) ; d'autres phyſiciens & d'autres aſtronomes ont également ſenti les inconvénients qui réſultent de cette erreur évidente de coſmographie.

Il eſt démontré qu'on reſſent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du midi, qu'en approchant de celui du Nord ; tandis que le ſoleil parcourt, à une ſeconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur ſoit la même, aux mêmes ſaiſons, à des hauteurs correſpondantes, ſous le même

(1) M. de Buffon prétend que la longueur de l'équateur terreſtre eſt à la longueur de l'axe, comme 230 ſont à 229 : quoique ce calcul ſemble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une ſuppoſition gratuite. Il ſuffit de ſavoir que le globe n'eſt pas ſi applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'équateur terreſtre.

mene

méridien. J'ai ſouvent réfléchi ſur ce phénomene, & il ne s'eſt pas préſenté à mon eſprit une explication plus ſatisfaiſante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui ne giſſentdans notre latitude qu'au delà de l'équateur, ce qui ſuffit pour produire l'effet qui nous étonne ; la ſurface de l'eau refroidiſſant infiniment plus l'athmoſphere que la ſurface du continent ; on s'en apperçoit même ſur les lacs & les grands fleuves, ſans le ſecours du thermometre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion ſur le peu d'étendue des terres auſtrales : ſi elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le ſoupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces ſont fondues tout au moins vers le commencement de mai : les vaiſſeaux s'élevent alors juſqu'au 79ieme & quelquefois juſqu'au 80ieme degré: mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offuſqués par la brume, & barrés par les glaces, ſoit en été ſoit en hiver, ſous le 60ieme parallele.

Ainſi on a été à cinq cent lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui eſt ſans doute très-ſurprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous perſuader que les glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des terres auſtrales : cela ne réſout point la difficulté ; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent

en été au quatre-vingtieme degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au ſoixantieme degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt, en tout temps, ſi violent que parce que l'immenſe ſurface de la mer y empêche l'athmoſphere de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terr s Auſtrales*, prétend que ce phénomene eſt cauſé par le changement de l'écliptique ; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'écliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſevations des naturaliſtes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à-peu-près de quatre pieds, ſix pouces, en un ſiecle : il eſt bien vrai que le clergé de la Suede, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux états du royaume un libelle dans lequel il accuſa d'héréſie tous les ſavants qui ont parlé ou écrit en faveur du ſyſtême de la diminution de la mer, parce que ce ſyſtême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre Mr. Olof Dalin oppoſa des faits, des expé-

riences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes impuſitions du clergé, auquel les états impoſerent ſilence ſous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a oſé; malgré cette ſage défenſe de la diete générale, publier une diſſertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de maître *Brouallius*, qui, relégué dans ſon petit diocèſe d'Abo, ne paroît pas avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stokholm : il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie, & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables ſectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais MM. Dalin & Swedembourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la premiere progreſſion de l'Océan vers le cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la nature un mouvement périodique, inconnu juſqu'à préſent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre; de ſorte que les déluges ne ſont pas des événements bruſques, mais des effets néceſſaires de la conſtitution de notre monde: & c'étoit le ſentiment des anciens philoſophes de l'Egypte,

qui ont ſans doute été les dépoſitaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments hiſtoriques ſur les deſtins de notre planete. Ces philoſophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *certis temporum curriculis illuvies immiſſa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui ſuccedunt & litteris & muſis orbati ſunt* (1). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événemens périodiques, & les ſiecles d'ignorance, & la ruine des arts, comme des ſuites néceſſaires des déluges.

Si les expériences faites ſur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à ſec au delà de l'équateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer eſt auſſi ſenſible qu'on l'aſſure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque choſe de ſemblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conſéquence ne ſoit pas fort juſte, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baiſſe en effet d'un ſiecle à l'autre, & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypotheſe. Il convient qu'en confrontant les meſures modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauſſé ; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû ſuivre la même proportion, & hauſſer d'autant que le fond s'eſt accru ; ce qui eſt

(1) Plato in *Timeo*.

un ſophiſme, ou un raiſonnement captieux ; puiſque la Méditerranée n'a pu s'élever au-deſſus de ſes anciennes bornes par l'accroiſſement du fond : car à meſure de ſon élévation, il ſe ſeroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à ſec, lorſqu'elles étoient de niveau avec la mer, ſe ſeroient noyées en devenant plus baſſes que la ſuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; & on n'en ſauroit indiquer un ſeul où la Méditerranée ait enfoncé ou ſurmonté la côte, ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſi *manfredi* avoit raiſonné juſte. Il ne faut pas m'objecter l'état des *marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui deſcendent de l'Apennin, & qui manquant d'iſſue & de canaux d'écoulement, s'entaſſent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il eſt abſurde d'imaginer, comme a fait *manfredi*, que le fond du baſſin de la Méditerranée ait hauſſé par le ſable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creuſé viſiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſt pas ſi conſidérable qu'il le paroît ; & il y a en cela une illuſion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixante grains de terre ſur cent

vingt livres d'eau. En faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne ſur un volume d'eau qui ſembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravager quelquefois notre globe; mais je doute qu'ils aient jamais été auſſi deſtructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune hiſtoire, aucune tradition ne faſſe mention de quelque bouleverſement mémorable, occaſionné par les ſecouſſes de la terre, entre le cinquante-deuxieme & le ſoixante-unieme degré de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renverſée comme Lisbonne ; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'eſt que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins intéreſſante, c'eſt que la plupart des volcans de notre hémiſphere ſont ſitués dans des iſles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Iſlande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Veſuve* ſur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Iſles Liparines*, qui fument très-ſouvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a ſoupçonné, un tuyau de communication entre le *Veſuve* & *l'Etna*. Entre les grands Volcans, on compte le *Paranucant* dans l'iſle de *Java*, le *Conapy* dans l'iſle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'iſle de *Sumatra* : l'iſle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*.

On connoît les volcans des iſles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les iſles & les ilots qui compoſent l'empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins conſidérable, ainſi que les iſles *Manilles*, les *Açores*, les iſles du *Cap-verd*, & ſur-tout celles *del Fuego*. Aux iſles *Canaries* eſt le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'eſt le feu qui a élevé cette immenſe pyramide de débris de rochers calcinés, irréguliérement entaſſés, & couverts de cendres & de laves. Les iſles des *Papous*, celles de *Ste. Helene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont auſſi leur foyers plus ou moins allumés.

Il eſt impoſſible d'indiquer ſur toute la ſurface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver ſur des iſles ; & ſur-tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir exiſté en Aſie, ſe ſont éteints ; ainſi que ceux dont on voit les ruines ſur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette ſinguliere poſition des volcans dans les iſles, me fait ſoupçonner que l'eau de la mer eſt un ingrédient néceſſaire pour produire l'inflammation des pyrites ſulphureuſes & ferrugineuſes, qui ſemblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conſiſte par les expériences faites ſur ces eſpeces de pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'athmoſphere ; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décompoſer le ſoufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans pluſieurs vallées de l'Apennin, on a conclu

que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des ſubſtances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers placés aujourd'hui dans la terre ferme, ſe ſont-ils éteints, tandis que les volcans des iſles ont continué à brûler ? La cauſe en eſt bien claire ſelon moi, c'eſt que la mer s'étant retirée de leur voiſinage, le feu a ceſſé, dès que la décompoſition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité ſuffiſante d'eau. On voit par la deſcription que Mr. de Tournefort nous a laiſſée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu pluſieurs bouches qui ont verſé des cataractes de feu ; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui eſt de nos jours à une grande diſtance de la côte : auſſi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la diſette totale des matieres phlogiſtiques ſouteraines, c'eſt propoſer une erreur manifeſte : puiſqu'il n'y a aucune raiſon de ſoutenir que ces matieres auroient été plutôt conſumées dans le continent que dans les iſles, ou au bord de l'Océan. Le Véſuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous ſatisferont peut-être.

En pouſſant les fouilles d'*Herculanum* auſſi avant qu'il a été poſſible, on eſt enfin parvenu juſqu'au pavé des rues, & aux fondements des maiſons de cette ville enſevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondements pluſieurs pierres, qu'on a tirées au jour,

afin d'examiner à quelle claſſe de la litholo-gie on devoit les rapporter, & par les eſſais qu'on en a faits, on a appercu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainſi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Auſoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui eſt une des plus anciennes villes de l'Italie, puiſqu'elle tomba ſous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée : on ne ſauroit fixer l'époque de ſa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire ; de ſorte qu'il s'eſt écoulé trois mille quatre-ving dix-huit ans depuis cet événement juſqu'à nous ; & comme le Véſuve fourniſſoit déjà alors des laves, c'eſt une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces ſcories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà ſi fameux, par ſes embraſements, pluſieurs ages avant la naiſſance d'Homere & de Héſiode; doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combuſtibles de ces deux grandes fournaiſes du globe n'ont pu être épuiſées pendant un ſi prodigieux laps de ſiecles ; on n'eſt pas autoriſé à ſuppoſer que les volcans de notre continent ne ſe ſoient éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres ſubſtances quelconques : cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jeté de cendres, de ſables, de laves, de pierre-ponces, de pyrites, de pierres phoſphoriques, de pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammo-

niac, d'aun, de foufre, & de métaux fondus, on verra que la maſſe & le volume en ſont plus conſidérables que le corps total de la montagne, dont le creuſet répandit, en 1737, un ſi énorme torrent de matieres liquéfiées que *Franceſco Serrao* les évalua à 31695816i pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement ſemblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeia*. Pendant la célebre incendie de l'Etna en 1683 il en ſortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui ſe déborderent à onze lieues de loin, *quiſque ſuum populatus iter*. D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyſme d'où ces matieres calcinées & vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtêmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puiſſe leur donner : la mer n'a donc pas ſurmonté ces hauteurs, comme tant de naturaliſtes l'ont dit, pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpece de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans

un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques ? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant ; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer : c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers ; qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planete ſur laquelle les philoſophes raiſonnent. Il paroît qu'en raiſonnant ſur les montagnes, on n'a pas fait une diſtinction fort néceſſaire ; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telles que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la boſſe la plus énorme du globe. Pour s'aſſurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à obſerver que des fleuves conſidérables & de grandes rivieres deſcendent de cette pente ſelon différentes directions oppoſées entr'elles, ce qui démontre à la fois que le terrain y eſt convexe & extrêmement exhauſſé, ſans qu'on y découvre une ſeule montagne comparable à celles de la Suiſſe.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, ſont l'*Oby*, qui ſe décharge au Nord dans le golfe *d'Obskala-Guba* : le *Geniska* ou le *Geniſ-*

Jea, qui ſe perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Cowinna*; qui ſe jettent tous quatre dans la même mer, l'*Uda* & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Eſt leurs eaux dans la mer du *Kamtzchatka*; le *Hoang*, ou le fleuve ſafrané, qui, né *à Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit cent *Lits* Chinois, ſe déboucher à l'Eſt dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jembà*, qui ſerpentent vers l'Occident; & ſe déchargent dans la Caſpienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait ſa ſource dans la Tartarie; il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus conſidérable que ne le diſent les Jéſuites, qui prétendent l'avoir meſurée; mais cette entrepriſe eût exigé plus de connoiſſances géométriques; pour la pratique des nivellements, que n'en poſſédoient Gerbillon, Verbiſt, & leurs ſemblables.

La Suiſſe eſt en petit pour l'Europe ce que eſt la Tartarie en grand pour l'Aſie; avec cette différence que la Suiſſe a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-nos* dans la partie de la Tartarie que les modernes nomment la *Siberie-Jukutienne*. Si la diminution des montagnes fort eſcarpées, eſt auſſi effective qu'on veut nous le perſuader, la Suiſſe deviendra, au

bout de pluſieurs millions de ſiecles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle eſt de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les ſources, les torrents qui deſcendent des pointes montagneuſes, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le ſeul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de ſables: les angles & les côtés les plus expoſés à l'action & au choc de l'air doivent ſe féler & ſe décompoſer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui ſupportent des maſſes de rochers iſolés, doivent s'affaiſſer à la longue, & occaſionner des éboulement effroyables, tel que celui qui écraſa la ville de *Plénrs.* Tous cela eſt vrai; mais le temps requis pour tronquer le ſommet d'une montagne & l'applatir pourroit bien auſſi uſer notre planete, & amener enfin la nature au dernier degré de décrépitude. Il ſuffit de commencer à être pour ſe voir condamné à finir; notre exiſtence même ne durera pas cinq cent ans ſi l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 cometes connues juſqu'à préſent viendra, en l'an 2255, heurter ſi violemment notre ſoleil qu'il n'y a plus aucune eſpérance qu'il ſoit encore en état d'éclaires les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce ſoit un grand plaiſir de prédire des malheurs, puiſque le plus ſage des philoſophes n'a pu réſiſter au penchant de prophétiſer, & d'annoncer l'inſtant de la combuſtion de l'univers, dont il avoit apparemment puiſé le goût dans l'apocalypſe: lorſqu'il la commenta. Tant il eſt dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'eſt ſur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples ; il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, ſur-tous les autres ; auſſi les hiſtoriens Grecs & Romains, quelques entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le paſſage le plus intéreſſant des écrits de l'abréviateur Juſtin eſt, à mon avis, le chapitre premier du ſecond livre, où il rend compte de la conteſtation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes ſur l'ancienneté de leurs nations ces Scythes dirent au habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris eſſe, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant, his igitur argumentis ſuperatis Ægyptiis, antiquiores ſemper Scythæ viſi.*

Rien de plus ſurprenant que de voir vérifié, par les connoiſſances géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce diſcours que Trogue Pompée, qui vivoit ſous Auguſte ; avoit puiſé, dans des hiſtoriens bien antérieurs au ſiecle d'Auguſte. Les Chinois conviennent qu'ils deſcendent des Tartares, qui ne deſcendent de perſonne, & qui méritent, par conſéquant, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont uſurpé tant de fois.

J'ai déjà fait obſerver, dans mes *Recherches philoſopniques ſur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles ſoient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, ſervir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les ſommets

de ces montagnes, d'autant plus ſtériles, d'autant plus arides qu'elles ſont plus élevées, ne ſauroient produire aſſez de plantes alimentaires pour ſuſtenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix perſonnes ne vivroient pas dix jours ſur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les aſſailliroient tour-à-tour. C'eſt ſur des convexités ſemblables à celle de la Tartarie que les débris de l'eſpece humaine ont dû trouver des aſyles contre la criſe des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les ſavants du Thibet; ſi un malheureux empereur de la Chine n'avoit ordonné à ſes ſujets, ſous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuſcrits (1), on auroit ſans doute pu recueillir, dans la haute Aſie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'hiſtoire de notre globe; qui nous

(1) La deſtruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la bibliotheque d'Alexandrie ſous Jule-Céſar, l'incendie de cette même bibliotheque, rétablie en partie, ſous le calife Omar, la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus triſtes événements de l'hiſtoire du genre humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoiſſances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos chronologiſtes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardieſſe avec laquelle ils propoſent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & rélu tous les livres & tous les manuſcrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent juſqu'aux titres.

paroît ſi moderne, quand on conſulte les monuments des hommes, & qui eſt ſi ancien, quand on conſulte la nature. Un naturaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'empereur défunt ayant demandé au grand-ſeigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le point que Trajan fit jeter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cent & quelques années: d'où on conclut qu'une piece de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiecles, & emploieroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf cent-ſoixante mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raiſonnement ſeroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien: le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne

animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'impregnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des différences preſqu'infinies des circonſtances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions même de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne ſauroit ſervir à réſoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainſi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous inſtruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans pluſieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finiſſant cette lettre, je tâcherai, monſieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites ſur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais dé couvert nulle part des monuments de l'induſtrie humaine antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens : mais ils peuvent être auſſi bien poſtérieurs à cet événement, car les ſauvages du nouveau monde s'en ſervent encore aujourd'hui : quand on trouvera donc, dans mille ans, de ſemblables inſtruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on ſe trompera ſi l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois eſpeces de haches de pierre, découvertes en Allemagne ; & par la compa-

raiſon que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu diſcerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces inſtruments venus du nouveau monde, qui ſont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette ſorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches ſont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve auſſi dans les tombeauux Celtiques (1), & à la ſuperficie du ſol: il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrain maré-cageux où je m'occupois à herboriſer, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une ſubſtance très-dure, tantôt argilleuſe & tantôt ſilicée, ont été le plus communément employées par les ſauvages de deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à des prétendus phyſiciens que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut que être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des

(1) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne ſauroient être réputés pour anté-diluviens.

hommes ont taillées. Ces phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les ſauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique ; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & ſur-tout entre ceux qui habitent les tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypotheſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur ****.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr***.

Sur le Paraguai.

Si l'on pouvoit demontrer que Mr. de Monteſquieu étoit bien informé de l'état des miſſions du Paraguai, lorſqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne ne conviendroit à perſonne de rejeter le témoignage d'un écrivain ſi reſpectable, mais j'oſe dire qu'il eſt impoſſible que l'auteur de l'*Eſprit des Loix* ait été inſtruit de la nature d'un établiſſement dont aucun homme en Europe, ſi on en excepte le général des Jéſuites, & ſon ſecretaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoiſſance. C'étoit un ſecret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce ſecret même a fait plus de tort à ces religieux qu'ils ne le penſent; puiſqu'il eſt naturel, quelque bien intentionné qu'on ſoit, de ſoupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de ſoin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des miſſions de s'être oppoſés; en 1731, à la viſite que l'audience royale de *Chuquiſaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toute les horreurs que la renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne

pas accepter l'inſpection projetée ? Pourquoi ne pas ſaiſir avidement une occaſion ſi éclatante de ſe juſtifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accuſé ? La vertu ne perd jamais à ſe montrer.

Il y a dans le tribunal de *Chuquiſaca* un Fiſcal qui porte le titre de *protecteur des Indiens* : cette charge importante n'eſt que trop ſouvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui, loin de ſoulager les Américains, les oppriment, ou les laiſſent opprimer, ou ne les vengent pas : mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joſeph de Antequera, homme éclairé, integre, & courageux, qui touché de l'eſclavage horrible où l'on accuſoit les Jéſuites d'avoir réduit les habitants du paraguai, ſe crut obligé en conſcience de reconnoître par lui-même l'état des choſes, & de remédier au mal, autant qu'il ſeroit en lui. Il preſenta un mémoire raiſonné à l'audience pour obtenir la permiſſion d'aller viſiter le Paraguai ; ce qui lui fut accordé du conſentement de tous les aſſeſſeurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée ſelon les formes uſitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les miſſionnaires de le reſpecter en ſa qualité de viſiteur, de lui procurer les éclairciſſements qu'il deſireroit, & d'obéir auſſi promptement à ſes ordres qu'aux déciſions immédiates de ſa majeſté catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un ſeul alguazil-major, nommé *Joſeph le Mena*. Arrivé à la ville de l'Aſſomption, il fit ſignifier aux jéſuites les motifs de ſa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los padres* lui firent ré-

pondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettoient jamais qu'il mît le pied dans leurs miſſions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoiſſoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & ſe mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des jéſuites la pique en main tomba ſi bruſquement ſur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces aſſaſſins, qui bleſſerent dangereuſement l'alguazil *mena*, qui vouloit réſiſter à un jéſuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſta pas là : le chef des miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *marquis de Caſtel Fuerte*, trente-troiſieme vice-roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la ſociété; il lui repréſenta dans ſa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer roi du Paraguai*; mais que les jéſuites, comme de très-fideles ſujets de ſa majeſté catholique, leur gracieux ſouverain, avoit fait chaſſer ce bandit digne du dernier ſupplice, & qu'en récompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de ſon excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette lettre, ordonna, ſans examen ultérieur : à ſes ſatellites de jeter le viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpece de procès, dans lequel ſes avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence, qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée, car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſiere que de ſoutenir qu'un membre de l'au-

ce de *Chuquiſaca*, deputé par ſon corps, i d'une patente authentique, & accom- é d'un ſeul domeſtique, avoit voulu en- une province entiere ? Vous penſez ſans e, monſieur, qu'on renvoya cet infortu- qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le de ſon zele, qu'on le paya de ſes peines, l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux avoient oſé l'interrompre dans la reſpecta- onction de ſon miniſtere : mais vous vous pez. Le marquis de *Caſtel* voulant à tort travers qu'*Antequera* fût pendu, on le it en effet le cinquieme de Juin (1).

ville de *Lima*, à la vue de cette exécu- très-inattendue, en fut ſi indignée qu'elle volta contre ſon trente-troiſieme vice-roi : le Pérou, à la nouvelle de cet aſſaſſinat, uleva d'une extrémité à l'autre ; tant les tices manifeſtes ont de pouvoir ſur le humain dans tous les pays du monde. révolte ſi excuſable, ſi jamais une ré- pouvoit l'être, fit couler le ſang de plu- s milliers d'hommes, dont on n'impute aſſacre qu'aux jéſuites, qui auroient pu le enir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, ſi conduite au paraguai eût eté irréprocha- ils ne ſe ſeroient pas oppoſes à la vi- l'*Antequera*, dont la mort fut regardée ne une calamité publique, & un excès de la tyrannie. Les honnêtes gens de , de *Cuſco*, de *Cuença*, de *Chuquiſaca*,

(1) Si vous me demandez ce que devint l'alguazil , je vous dirai qu'il fut, ainſi que ſon maître, pendu, u'à demi-mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*

prirent le deuil, ſans ſe ſoucier du reſſentiment de leur vice-roi ; deshonoré par le ſupplice d'un innocent pourſuivi par des moines, & depuis cette triſte époque, le crédit des jéſuites a toujours diminué dans ces contrées, juſqu'au moment de leur entiere expulſion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la providence.

Le plus affreux déſordre que le viſiteur eût trouvé au Pvraguai, ſi l'on ne l'avoit pendu à *xima*, c'eût été l'oppreſſion de ſes habitants ſous l'inſupportable joug de leurs prétendus convertiſſeurs. Cela eſt ſi vrai que le pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas diſpenſé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux bulles, dans leſquelles il excommunie clairement & formellement les jéſuites miſſionnaires au Paraguai ; parce qu'il étoit venu à ſa connoiſſance, dit-il, qu'ils réduiſoient en eſclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiſer ; & qu'ils le gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les ſubjuguer, pour les ſoumettre aux travaux. Employer la religion comme un inſtrument du deſpotiſme, c'eſt le crime le plus réfléchi, & par conſéquent le plus atroce qu'on puiſſe imaginer : c'eſt ſe moquer de Dieu pour tyranniſer les hommes. Et pourquoi faire eſclaves les indigenes du Paraguai, ſinon pour s'approprier le fruit de leur ſueur, & le produit de leur travail ? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le ſeul plaiſir de de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice ; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée

l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes nouvelliſtes qui avoient couronné roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſick; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier édit. L'Eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'équateur pour y mêſurer la terre, qu'il ne meſura pas, a publié une relation de ſon voyage, dans laquelle il donne tant de marques de ſa tendreſſe & de ſon affection pour *los Padres*, qu'on ne ſauroit récuſer ſon témoignage, de ſorte qu'on peut le citer hardiment.

» Les miſſionnaires ne ſouffrent jamais, dit-» il, qu'aucun habitant du Pérou, de quel-» que nation qu'il ſoit, Eſpagnol, ou métif, » ou autre, entre dans les miſſions qu'ils ad-» miniſtrent au Paraguai, non pour cacher ce » qui s'y paſſe, *par crainte que l'on partage avec* „ *eux le commerce des denrées qu'on y receuille*, „ ni par aucune des raiſons avancées gratuite-„ ment *par des perſonnes envieuſes*; mais pour „ que les Indiens, qui ne ſont que ſortir de „ leur barbarie, & d'entrer dans les voies de „ la lumiere, ſe maintiennent *dans cet état* „ *d'innocence & de ſimplicité*. Ne connoiſſant „ d'autres vices que ceux qui *ſont communs par-„ mi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination...* „ Ces Indiens ne connoiſſent ni l'*inobéiſſance*, „ ni la rancune, ni l'envie. ni les autres paſ-„ ſions qui font des maux dans le monde; ſi

„ les étrangers venoient chez eux, à peine y „ ſeroient-ils arrivés que leur mauvais exem- „ ple leur apprendroit des choſes qu'ils igno- „ rent, & bientôt renonçant à la modeſtie & „ au reſpect qu'ils ont pour les inſtructions de „ leurs curés, on expoſeroit le ſalut de tant „ d'ames..... Ces Indiens vivent aujoud'hui „ dans la parfaite croyance que tout ce que „ le curé dit, eſt bien, & que tout ce qu'il „ blâme, eſt mal (1)„.

Cette façon d'excuſer les tyrans du Paraguai eſt ſi ridicule, & ſur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être géometre, que je ne me ſouviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoir voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défenſe de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour ſouverains du pays, on l'eût ſans doute repouſſé à main armée : on l'eût aſſaſſiné pour l'empêcher de ſcandaliſer les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la rue d'adoucir le ſort de ces créatures malheureuſes, ne fut-il point admis? Pourquoi ne reſpecta-t-on point les ordres exprès de l'audience de *Chuquiſaca*, qui repréſente la perſonne même du roi d'Eſpagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiſte eût du nous expliquer, ſans s'appeſantir ſur le ſalut

(1) Voyage au Pérou. Tome I. in-4°. *p.* 549.

On peut ſe convaincre par ce paſſage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation du moine franciſcain, qui aſſure qu'il a pénétré dans toutes les miſſions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment M. Surgy, a pu faire uſage d'une piece ſi pitoyable dans ſes *mémoires géographiques*.

des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Buſiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, ſont mille fois plus excuſables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni ſur le Paraguai, ni ſur ſes habitants, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un ſeul exemple d'un tel abus ſi long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y oppoſer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les jéſuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux réſidences (1), qui ne faiſoient encore aucune diſpoſition pour s'emparer du pays, la *ſociété de Jeſus* n'étant occupée alors que de ſon college de *Potoſi*, qu'on venoit de conſtruire à côté de la grande mine, de ſes miſſions du Mexique, qui furent décréditées enſuite par la fameuſe lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angeles*, qui ſe plaignit au pape que les jéſuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraiſon dominicale cette clauſe édifiante. *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable ſerviteur de Dieu

(1) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 jéſuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on ſe l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'inſtant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 10 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

ſoit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* recitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot comme on l'avoit enſeignée à leursaïeux.

Cette lettre, adreſſée au ſouverain pontife, & pluſieurs autres motifs firent comprendre aux jéſuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de ſurveillants, & tenus ſous la main & les yeux des vice-rois, ſur la faveur deſquels on ne pouvoit pas toujours compter, ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & preſque inconnues aux Eſpagnols mêmes comme il s'agiſſoit de s'emparer de la traite excluſive du thé ou de l'herbe Paraguaiſe, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués pluſieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émiſſaires ſaiſir tous les ſauvages des deux ſexes qu'on put ramaſſer ſur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les tranſplanter dans le cœur du paraguai : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après pluſieurs années de travail, à former une petite nation ſédentaire, à-peu-près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur aſſigna pour y cultiver le thé, dont on détruiſit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du tabac ont fait en France, en Eſpagne, & en Autriche ; de ſorte qu'au bout de 19 ans les jéſuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent excluſivement toute l'Amérique méridionale de

cette drogue, qui y eſt d'un uſage indiſpenſable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'eſpece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériſer & de la falſifier : cette méthode a ſi bien réuſſi que peu de botaniſtes ſavent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le dictionnaire Encyclopédique ſemble diſtinguer le *Caaminid'*avec l'herbe Paraguaiſe : cependant ce n'eſt que la même choſe ſous des noms différents ; & je puis vous aſſurer que le Caamini eſt compoſé des ſommités & des follicules de la plante paraguaiſe, dont les tiges & les rameaux ſervent à fabriquer un thé plus groſſier, inférieur en qualité & en prix.

Pluſieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de ſe ſoumettre aux jéſuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cuſco, a Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Eſpagnols des principales villes, qui en inſtruiſirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été pluſieurs fois examinés au grand conſeil des Indes à Madrid, où le crédit de la ſociété l'emporta toujours ſur le zele des miniſtres, qui gémiſſoient en ſecret de voir deux brillantes provinces de l'Eſpagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des ſaints au millieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort ſingulier, intitulé *Eſſai ſur le commerce des jéſuites*, évalue les profits qu'lls ont faits ſur le *Caamini*, le *mate*, & le *palos* du Paraguai, à pluſieurs millions de piaſtres & il s'appuie de l'autorité de Mr. Fréſier. Je ne puis rien vous apprendre de

poſitif à cet égard, le prix courant de cette marchandiſe ayant ſouvent varié, ſuivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle eſt abſolument néceſſaire pour calmer les ſymptômes que produiſent les vapeurs mercurielles ſur les travailleurs. La robe en a valu quelquefois trente ſix piaſtres fortes, & on compte qu'il s'y en conſume, année commune, quatre millions de livres peſant. Là deſſus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux jéſuites les inſtruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la conſtruction des logements, & ſur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture; & deux ſarraux, ou deux ſouquenilles de toiles de coton, par an. La portion congrue de chaque eſclave au-deſſous de dix-ſept ans, leur a coûté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils poſſedoient, en y comprenant quelques Negres, plus de trois cent mille ſerfs, à qui on donnoit la pitance, ſur laquelle l'eſprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du ſel dans l'aliment des Indiens: & c'eſt à la mauvaiſe qualité des nourritures avec leſquelles on les ſuſtentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuſer l'opiniâtreté des jéſuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuſe & la petite vérole ſéviſſoient extraordinairement.

La cour d'Eſpagne contribuoit annuellement aux frais des miſſions pour 11000 piaſtres, qu'on avoit ſu lui extorquer ſous prétexte de faire une douceur au pere provincial, & de fournir du

chocolat à ſes ouvriers apoſtoliques, qui, d'un autre côté, ſe moquoient des évêques de *Buenos-Ayrès*, des *l'Aſſomption*, & de *Santiago del Eſtro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des miſſions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du paraguai. Outre le thé, on cultivoit encore, dans cette terre de déſolation, le coton, le tabac, & les cannes à ſucre : toutes ces récoltes étoit verſées dans de grands magaſins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une ſeule livre de Caamini, ni une once de coton, ſous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze apôtres, & de jeûner trois jours dans la maiſon de correction : car comme le nombre des eſclaves faiſoit la richeſſe de *Los Padres* ils ne chatioient de mort que rarement, & jamais, ſinon, pour ce qu'il leur plaiſoit d'appeler crime de rébellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa Fe* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faiſoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils néceſſaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le pere ſupérieur faiſoit de fré quents voyages au bourg de *la Candelaria*, ſitué au centre des miſſions, & qu'on en regardoit comme la capitale : il eſt très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, un arſenal, que les jéſuites nommoient pieuſement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de ſabres &

de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au ſortir de la meſſe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fuſils, & de petites pieces à la Suédoiſe: ces armes devoient être, avant le ſoir, remiſes dans l'arſenal, & les clefs de l'arſenal devoient être remiſes au provincial, ou à ſon délégué, ou à celui qui le repréſentoit. Il arrivoit à *la Condalaria* toutes les ſemaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occaſionnoit des embarras & des ſoins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont ſurpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoiſſance: après avoir veillé deux jours & deux nuits,

Les ſpéculatifs ont cru que les jéſuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le ſait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liſte de ces religieux que la cour d'Eſpagne en a fait chaſſer juſqu'à préſent (1). On ignore la véritable

(1) En 1752, on comptoit dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille ſept cent jéſuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chaſſés du Portugal & de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions, de la France & de ſes poſſeſſions en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte; montent à onze mille deux cent têtes. Ceux qui reſtent dans les états de la maiſon d'Autriche, en Pologne, en Baviere; dans les Electorats eccléſiaſtiques, en Italie, &c. forment, ſelon des liſtes authentiques, un total de onze mille & cinquante moines, prêtres & non prêtres. Auſſi la ſociété eſt à demi détruite; le temps & la providence anéantiront le reſte.

raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence, il faut que les généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à propos de confier le ſecret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſur-tout des jéſuites Eſpagnols & Portuguais ; puiſqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celle du haut & du bas Rhin, où ces moines ſont en général très-ignorants, & même inférieurs aux cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la baſtonnade aux chiquites, à catéchiſer les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Pluſieurs perſonnes ont admiré, & admirent encore, l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage ſupérieur de la politique & de l'induſtrie ; mais il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des ſauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à faire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi, après tout, de vouloir s'emparer des miſſions du nouveau monde en expulſant les autres eccléſiaſtiques ? Aquoi a-t-il ſervi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pendant un ſiecle & demi, quelques milliers d'Américains ? A rien, ſinon à rendre les jéſuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La poſtérité ſera étonnée en liſant notre hiſtoire : elle ne concevra point comment les ſouverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les ſouverains aient jamais eus.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la califor-

nie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette lettre vous plaira ; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitants du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du ſecond Volume.

A

Ablutions, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient. 75

Abyſſins, ſont circoncis & baptiſés. 75

Accoucheuſes d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles. 90

Acham, on y a des fleches empoiſonnées. 211

Acanit, il y en a plus de quarante eſpeces. 214

Aconitum Cynoctum, à quoi on s'en eſt ſervi. 216

Acoſta, ce qu'il dit de la confeſſion des Péruviens. 232

Adam, ſa ſalive, ce qu'en diſent les Perſans, 272 n.

Almites, ce que c'eſt. 10

Aétius, ce qu'il rapporte de l'exciſion des femmes. 79
Agapes, les Turcs n'en ont point. 229
Agate, employée à faire des haches. 306
Ahouai, ſa deſcription 202. Mal à propos tranſplanté en Europe. 203
Albours, volcan éteint. 285
Alênes, de Macaſſar. 208
Alexandre veut attaquer, avec ſa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs. 220. Son caractere 26. Conte à ſon ſujet, inventé par ſes adulateurs. 220. Détruit le culte des ignicoles. 251
Alcalins (ſels), arrêtent le venin des viperes & des ſerpents. 218
Allemande (la langue), reſſemble à l'idiome Perſan. 259
Almanachs. à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire. 153
Alphabet Thibétain, ſupérieur à celui de la Chine. 258. De quels éléments il eſt compoſé. *ibid*
Amantas, n'avoient pas impoſé des noms aux planetes. 145
Amazones, de l'Amérique, ce qu'en dit M. de la Condamine 60. L'auteur rejette leur exiſtance comme fabuleuſe. 62
Ambaſſadeur du Dalaï-Lama, ce qu'en conte Gerbillon. 267
Américains, ſont incapables de penſer. 107 Ceux qu'on a inſtruits en Europe, n'ont pu rien apprendre. 109. Prennent le roi Charles IX. pour un Indien. 113. Pourquoi on leur refuſe les ſacrements. *ibid.* Ne ſauroient ſe confeſſer. 114. Perſiſtent dans la ſtupidité *ibid.* Avantage qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau monde. *ibid.* Comment ils tirent le ſuc du Mancaniller. 195

Amérique, les Européens ſont les ſeuls qui y naviguent. 144. Produit plus d'arbres venimeux que le reſte du monde. 202
Amiak 256
Amilcar, défait les Lybiens avec des mandragores. 192
Amphion. Voyez *Opium*.
Adrogynes. Voyez *Hermaphrodites*.
Aneſſes, les moines Turcs s'accouplent avec elles. 101
Animaux mulâtres, A quelles eſpeces animales on a aſſigné la primauté. 19. Animaux châtrés, quels ſymptômes ils éprouvent. 20. S'attriſtent pendant les éclipſes 188
Annates, les papes n'en tirent pas de l'Amérique. 235 *n.*
Année ſolaire, exige des connoiſſances aſtronomiques pour être réglées 153. 154
Ante-diluviens (monuments) il n'en exiſte point 305
Antequera (Dom Joſeph de) nommé viſiteur du Paraguai. 402. repouſſé par les jéſuites. 310
Antiochus trouve, dans le temple de Jéruſalem, un homme deſtiné à être mangé. 230
Antiquité dévoilée par les uſages, ce que l'auteur dit de cet ouvrage. 185 *n.*
Antithora, ſa vertu eſt équivoque. 215. *n.*
Antæciens, ſont autant éclairés par le ſoleil que nous. 288
Anville (Mr. d') ce qu'il dit du Grand-Lama, eſt fabuleux. 266
Apennin, a eu des volcans. 296
Apion, reproche qu'il fait aux Juifs 230
Arabes, ne ſe ſervent plus ſi communément de fleches empoiſonnées. 204

Arbres foſſiles, comment couchés dans les marais. 286
Arbres foſſiles de Lancaſtre, leur origine. 286
Architecture des Péruviens, groſſiere. 133
Argenſola, réfuté. 207 208
Ariſtocratie des femmes, il n'y en a jamais eu. 62
Armes Indiennes, comment on les empoiſonne. 206
Arſenal des Jéſuites du Paraguai, étoit à la Candelaria. 320 319
Art de maroquiner les cuirs, apporté par les croiſés. 270. 31. *n*.
Aſes. leurs établiſſements en Europe 259
Aſtronomie des Péruviens, groſſiere. 144
Atabaliba, ſa ſœur devient maîtreſſe de François Pizarres, 135. Sa réponſe à un moine Eſpagnol 242
Atlius de la Chine, cité. 286
Atun Cannar, ſes ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. 133
Aurinia, femme adorée chez les Germains. 253
Auronces, ou *Auſoniens*, (peuples), fondateurs de la ville d'*Herculanum*. 297
Avocat, (Mr. l'Abbé l') ce qu'il dit de l'immaculée conception. 270 *n*.
Axe terreſtre, on ignore ſa longueur. 289.

B

Babouin, on le trouve repréſenté dans les antiques Egyptiens. 34
Bajazet II, ce qu'il demande au pape. 83
Balaluan, volcan de Sumatra 295

Balk, école fameuſe de l'Aſie, fournit beaucoup d'aſtrologues. 258
Barbe, a du rapport avec les parties ſexuelles. 45
Bardanes, ou *Perſonata*, (plante), ſes propriétés. 221
Bardes, prêtres Gaulois 228
Barrie. 11
Batou-Kan, ce qu'en dit le frere Aſcelin. 273
Bouhin, en quoi il ſe trompe. 214
Banmgarten, on cite ſon voyage d'Egypte ſur un fait extraordinaire. 100
Bearnois, avoient emprunté des Eſpagnols l'uſage de faire la *ouvade* 184
Béateri de Paraguai. 319 320
Beance, on y a tenu la grande aſſemblée des Gaulois au nouvel an. 228
Beauſabre (M. de), vengé contre un moine. 274
Bengale, comment on y brûle les femmes. 174 *n*.
Benoît XIV, pourquoi il excommunie les Jéſuites du Paraguais. 312
Bernier (Mr.) avoit connu un médecin du Thibet. 248
Bernin (le Chevalier) reſtaure très-mal une ſtatue antique. 50
Bertha (la ville de), priſe avec du *Solanum* dormitif. 193
Bible, ce qu'en dit Atabaliba. 242.
Bipedes, on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang. 7
Blas de valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou. 124
Bleſſures des fleches empoiſonnées, comment on les guérit par le ſuccement. 194

Bonnets jaunes & rouges, (faction des), au Thibet. 264
Bontius eſt le premier qui donne une figure de l'Orang Outang. 6. On l'accuſe d'avoir exagéré les ſymptômes qu'entraînent les fleches empoiſonnées. 210
Bonzes de l'Occident. 270
Boulanger, (M.), ſon ſentiment peu probable. 185
Brachmanes, tirent avec des fleches empoiſonnées ſur les Macédoniens. 219
Bramines, leur ſyſtême contredit leur pratiques. 168. Contraignent les femmes à ſe brûler. 170 Ramaſſent les dépouilles des femmes qu'on brûle. 177
Brokes (Mr.), range les ſinges parmi les hommes, ou les hommes parmi les ſinges. 19
Broſſes (M. de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique. 12
Broſſes (Mr. de), ſon ſentiment ſur le froid auſtral eſt incompréhenſible à l'Auteur. 290
Brouaillius (maître Jean), publie une diſſertation, malgré la défenſe de la diete de Suede. 291
Bâcher, interprétation de ce mot Allemand. 159
Bueſtaben, interprétation de ce mot Allemand. 159
Buenos-Ayres, on y embarquoit les produits des miſſions du Paraguai. 319
Buffon (M. de), ce qu'il rapporte des actions d'un Orang Outang 15. L'auteur trouve ſa définition de l'Orang-Outang outrée. 16. Quelle longueur il donne à l'Axe terreſtre. 288

C

Caa apia, ſpécifique contre les armes enduites du ſuc de l'ahouai. 203
Caamini, eſt la même choſe que l'herbe Paraguaiſe. 317
Cadenats des femmes, comment on les fait. 97
Californiens, pourquoi ils ſe coupent un doigt. 180
Callo, ruines qu'on y découvre. 290
Calmouks, ſont devenus puiſſants. 264
Camouflets, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer. 217
Campagne de ſel 285
Cancu, pain ſacré des Péruviens, comment on le préparoit. 232
Canjares, poignards empoiſonnés. 205
Candelaria, capitale des miſſions du Paraguai. ſon ſuc eſt un Cauſtique 320. 319
Caprifiguier, ſon ſuc eſt un cauſtique. 213
Capul (l'iſle de), comment on y infibule les garçons. 104
Caraibes, ou éprouve leurs traits venimeux ſur des chiens. 196
Carreri, ce qu'il dit des Mexicains eſt abſurde. 155
Carthaginois, attaquent les Orang-Outangs dans une iſle de l'Afrique. 27
Caſpienne (la mer), ſa figure eſt connue. 284
Caſtél Fuerte (le marquis de) fait empriſonner le viſiteur Antequera. 310. Le fait pendre. 311
Catholique (la religion) ne s'étend pas au-delà de l'Europe. 144
Catoucha des Calmouks eſt le principal d'entre

les évêques Kutuktus. 262 Depuis quand il s'eſt rendu indépendant du Grand-Lama. 263. Pourquoi il perſiſte dans ſa révolte. *ibid.*
Caveres (peuple de l'Amérique), comment ils empoiſonnent leurs fleches. 198
Caylus (le comte de) examine une hache de cuivre Péruvien. 136. Son ſentiment ſur le Pérou 137. Ses antiquités citées. *ibid. n.*
Cedre (le grand), a moins de ſectateur que le Grand-Lama. 275
Célibat eccléſiaſtique, ſon origine 67
Celſe (le Médecin), ce qu'il dit de l'inſibulation des garçons 98. Ce qu'il dit ſur la façon de guérir les bleſſures faites par des fleches. 193
Cérémonies funebres, ce qu'elles peuvent expliquer. 177
Cerfs, ce qui arrive à ceux qu'on châtre. 45
Chair étuvée à la crême, défendue aux Juifs. 178
Chanſon des Gaulois. 228
Chark, propriétés de cet arbuſte. 204
Chardin, Ce qu'il rapporte du reſpect des Turcs pour la Vierge. 271. *n.*
Charles Quint, on lui envoie un livre du mexique 151
Charlevoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride. 55
Châtreurs, ou *Origéniſtes*, les plus pernicieux héritiques qui aient jamais exiſté. 49
Cherſoneſe Cimbrique, quand ſubmergée. 286
Chiens Alains, employés par les Eſpagnols, pour détruire les Indiens. 2
Chine, ſa conduite envers le Grand-Lama 346. On y détruit tous les livres. 346
Chinois, on fait les mêmes découvertes que les Européens. 142 143. Ne veulent pas al-

ler en Amérique. 144. Secourent le Grand-Lama. 252. Leur erreur ſur le Dalaï-Lama. 261. Ils prennent les premiers miſſionnaires catholiques pour des Turcs, ou des Lamas 272 273

Chitomé, des Abyſſins, a moins de ſectateurs que le Grand-Lama. 275

Chrétiens des premiers ſiecles, croyoient que les dents de l'homme ſont incorruptibles. 247

Chriſtophe Colomb trompe un moine. 143

Chronologie, encore obſcure après les Olympiades. 124

Chronologiſtes, leur erreur ſur l'antiquité des Grecs. 141

Bhuquiſaca (l'Audience de) nomme Dom Antaquera viſiteur du Paraguai. 309

Circonciſion, dangereuſe dans le Nord. 40. Les Hébreux l'avoient priſe en Egypte. 72. D'où elle eſt originaire. 73. N'a jamais été adoptée dans aucun pays ſeptentrional. *ibid.* Où elle eſt néceſſaire, & où elle eſt ſuperflue. 76. L'Alkoran ne l'ordonne pas 77. Si l'on peut en effacer la cicatrice. 87. De quels inſtruments les Juifs renégats ſe ſont ſervis pour ſe faire recroître le prépuce. 88

Circonciſion, dans quels pays du nouveau monde on l'a retrouvée. 91. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othomacos. 92

Clergé des anciens Gaulois fort nombreux. 228 Celui de la Suede attaque les naturaliſtes ſur une découverte. 290. 291.

Climats, contiennent des cauſes qui nous ſont inconnues. 40. Dans quels climats l'eſpece humaine a le mieux réuſſi. 22

Clitoris, ſon énormité contrefait les parties ſexuelles des mâles. 44. Ce qui produit ſon

allongement. 44. On ne le coupe pas dans l'excision. 80
Copra de Capello, ſerpent venimeux. 220
Code noir. 17
Colchides (les) avoient un venin ſingulier pour frotter les fleches. 216
Colonies des Scythes, quels uſages elles introduiſent. 165
Communion des anciens Gaulois. 228
Communion des Mexicains, comment elle ſe pratiquoit 229
Conapy, volcan célebre de Banda 294
Condamine (M. de la), ce qu'il dit de la ſtérilité des langues de l'Amérique 116
Confeſſeurs du Pérou, différoient en pouvoir. 232. Comment ils donnoient l'abſolution. 233
Confeſſion, ſi elle étoit établie chez les Péruviens. On propoſe de l'abolir en faveur des Indiens. 234
Conſeil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jéſuites. 317
Copal, on s'en ſert dans la Circonciſion. 85
Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roches. 279
Corail (poudre de), on s'en ſert dans la circonciſion. 84
Cornaro, ſa ſobriété. 266
Cornes non emboîtées dans le crâne, ne pouſſent pas après la caſtration de l'animal. 45
Cornes creuſes & permanentes, pouſſent malgré la caſtration. 46
Coromandel, comment on y brûle les femmes veuves. 173
Cortez (Fernand) fait bâtir une maiſon à Mexico. 156

Côtes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes. 10. L'Orang-Outang en a deux de plus que nous. 11
Courage artificiel des Orientaux, comment on se le procure. 211
Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, son origine. 165 166
Couvade des Béarnois. 184
Créoles, leur dégénération. 119. Ne sont pas propres aux sciences *ibid.* N'ont jamais écrit. 122
Crics, poignards empoisonnés. 205
Cuivre endurci, on l'a employé au lieu du fer. 136 137
Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 228
Curare, description de cette plante. Ses propriétés. *ibid.* Son usage. 197
Curcuma, ou *Safran di tierra*, est le contrepoison des fleches des Javanois. 206
Cusco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas. 132. Les Espagnols l'ont entiérement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous des Incas. 139. Sa population. 146
Cynocéphale, pourquoi adoré en Egypte. 34
Czar-Pierre I. découverte qu'il fait en Sibérie. 257.

D

Dairo ou *Dari* des Japonois. 275. origine de son pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'empereur du Japon. 277 n.
Delaï-Lama, fait le voyage de Pekin. 254
Dalaï-Lama, durée de leur culte. 251. Leur an-

tiquité. 252. Leur pays eſt bien policé 256 Fables qu'on conte à leur ſujet. 259. Leur mort n'eſt pas tenue ſecrette. *ibid.* Ne portent pas un voile ſur le viſage. 260. Leurs portraits ſont expoſés à la porte de leur temple. 254. Quand ils ſe montrent en public. 260. Donnent audience aux ambaſſadeurs. *ibid* Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne ſe mêlent jamais des affaires temporelles. 262. N'adminiſtrent pas leurs propres revenus. *ibid.* En quoi conſiſte leur politique. 264. Comment ils ménagent leur intérêts. 266. Ne s'arrogent pas un culte de Latrie. 261. Leur vie privée eſt inconnue. 266. Leur boiſſon. 266. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments. 267

Dalin (M. Olof) répond au Clergé de Suede. 290

Daniel, ce que les Perſans diſent de lui. 178. *n.*

Danube, bois pétrifié qu'on y trouve. 304

David, ſi l'on avoit mis de l'argent dans ſon tombeau. 179

Décalogue de Romulus 48

Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes à crier. 109

Déification des femmes en Allemagne. 253. Origine de cet uſage. *ibid.*

Déluges, périodiques. 292

Deſpotiſme, accable l'Aſie, & menace l'Europe. 162

Deſtour. Deſtouran, grand Pontife des Guebres. 237. *n.* Où il réſide. *ibid.*

Deuteronome, ne parle pas de la maniere d'enſevelir les morts. 177

Devas, miniſtres du Grand-Lama, leur pouvoir. 261. Veulent ſe rendre indépendants. 263

Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe. 243
Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'on y trouve touchant la circonciſion des mexicains. 90. *ibid.* Chaque auteur y eſt reſponſable de ſes propres articles. *ibid.*
Diete de Suede impoſe ſilence au clergé. 291
Diſcours Académique prononcé a Samarcand. 269
Divan (le grand), pontife des Sabis, a moins de ſectateurs que le Grand-Lama. 275
Dodonée décrit une eſpece particuliere de *Thora Valdenſis* 215. *n.*
Drogues qui ſervent à empoiſonner les fleches, ſont tirées du regne végétal & animal. 194
Druideſſes, prêtreſſes des gaulois, faiſoient vœu de chaſteté. 66
Du Halde (le pere), menſonge qu'il dit du Grand-Lama. 259.

E

Eau forte ſéringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 199
Eau fulminale, différente de l'eau luſtrale. 138. A quoi employée chez les Romains. *ibid.*
Eau marine, eſt néceſſaire pour faire opérer les volcans. 294
Eclipſes, ont roujours effrayé les ſuperſtitieux. 188. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu. *ibid.*
Ecriture Chinoiſe, pourquoi compliquée. 160
Edit attribué à Romulus. 48
Education des Orangs-Outangs, n'a été con-

fiée qu'à des ſaltinbanques, & à des matelots. 36
Edward (M.), on trouve dans ſes *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée. 37
Egliſe Romaine, a perverti l'eſprit des uſages Judaïques. 186
Egyptiens, leurs différents caracteres. 160. Ce qu'ils dirent au philoſophe ſelon ſur les déluges 292
Egyetiennes (femmes) ce qu'en dit M. Thevenot. 80
Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes. 20
Eleuths de Kokonoa, ſecourent le Grand-Lama. 264
Ellebore, à quoi employé par les Gaulois. 212
Empereur, ce qu'il demande au grand-ſeigneur. 304
Enfant ſauvage, enſeigne, en Amérique, un remede aux Européens. 196
Enfants Sauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'Auteur en penſe. 30
Enfants châtrés, reſtent imberbes. 45
Enfants Américains, deviennent ſtupides vers l'âge de puberté. 110
Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mere. 179. Origine de cette abomination. *ibid.*
Ent, ce qu'il dit des peuples du Mexique. 233. *n.*
Ethouſiaſme, expliqué phyſiquement. 112
Eſpagne, a ſouſtrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apoſtolique. 235. *n.* Ce qu'elle payoit annuellement aux miſſionnaires du Paraguai. 319. 320. Deux de ſes provinces envahies au milieu de la paix. 317

Eſpagnols

Eſpagnols (les Créoles) ſe croient injuriés, quand on les nommedes Américains. 118
Eſpagnols, n'ont conté que des fauſſetés de l'ancien état du Pérou 123. La plupart de leurs hiſtoriens ſont menteurs. 155
Eſprit, n'a pas été également partagé aux différentes nations 108. L'uſage des femmes n'eſt point contraire à ſon développement. 111
Eſprit (St.), eſt inconnu aux Turcs. 271 *n.*
Eſſai ſur le commerce des Jéſuites, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont fait ſur l'herbe Paraguaiſe ou le Caamini. 317
Ethiopie, comment on y infibule les femmes. 95
Ethiopiens, paroiſſent avoir peuplé l'Egypte. 73
Etna, depuis quand il a brûlé. 296
Eubages, prêtres des anciens Gaulois. 228
Euphorbier, comment on en extrait le ſuc. 195
Exciſion., ce que c'eſt. 78 Comment elle ſe pratique en Abyſſinie. 80
Excréments humains, contrepoiſon des alênes de Macaſſa 210
Expériences faites à Leide, avec des fleches empoiſonnées. 201
Expériences de l'auteur ſur les végétaux lacteſcents. 202. *n.*

F.]

Faculté de propager depuis les poles juſqu'a la Ligne, accordée à l'homme excluſivement. 21
Faquirs - Jaguis, compoſent un antidote

contre la morſure des ſerpents. 222
Faunes, leur culte originaire de l'Egypte. 34
Faune, ſi c'étoit un Dieu majeur chez les Romains. 49
Faunorum ludibria. 35
Femmes délaiſſées dans les iſles l'Archipélangue Indien, ce qu'on en conte, eſt ſuſpect. 29
Femmes croiſées, violées par les Sarraſins dans la Terre Sainte. 69
Femmes Américanes, leur ſingulier attachement aux Eſpagnols. 135, 136
Femmes Indiennes, ne ſe brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants 167 *n.*
Femmes Péruviennes, s'entre-confeſſoient 233
Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maiſons des endes anciens Péruviens 133
Fer, on ne ſavoit pas le travailler au Pérou 136. Celui de l'Amérique eſt inférieur au nôtre. *ibid.* Son Prix *ibid.*
Ferrien (Mr.), ſur quoi on le conſulte. 43
Fétichiſme, conſtituoit la religion Egyptienne. 35
Feyo (le Pere Benoît) jugement ſur ſon *Theatro critico.* 119 Ce qu'il dit des Créoles, réfuté. 122
Figuier, ſon ſuc laiteux eſt un poiſon. 203
Fiſcal Protecteur des Indiens. 309
Fleches empoiſonnées, leur uſage eſt très-ancien. 191 Il y en a qui conſervent leur violence pendant 150 ans 196. Comment on les éprouve chez les Caveres. 168
Fleches des anciens Brachmanes, moins violemment empoiſonnées que celles des Caraïbes. 221

Fleurs liliacées, leurs ſtigmates ſont un poiſon. 171. *n.*

Fleuves de la Tartarie, leur énumération. 299 300

Floride, ce que les anciennes relations en diſent. 38

Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles ſont exciſes 59

Fo eſt le même Dieu que *La*. 27 *n.*

Fœtus femmelles, paroiſſent mâles juſqu'au troiſieme mois. 43

Fogeda (le Comte de) tué par une fleche empoiſonnée. 191

Fontaine (Mr. de la) le fabuliſte, pris pour le prédicateur de Louis XIV. 113

Forbin (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des ſinges. 4 Sauve le Royaume de Siam. 211

Fourmont (Mr.), interprête des livres trouvés en Sibérie. 257

Freret (Mr.), ce qu'il dit de ſes confreres. 169

Fricatrices. 45

Froid, il eſt plus rigoureux au midi qu'au Septentrion. 288

Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoiſonner les fleches. 213

G.

Gage (Thomas) ce qu'il dit des myſteres de la religion Chrétienne 115

Galles (prêtres de Cybele) étoient châtrés. 55

Gallinace (Pierre de) 138

Garcilaſſo, jugement ſur ſes ouvrages. 109. Il n'étoit pas un véritable Américain *ibid.* Ce

qu'il dit de la confeſſion des anciens Péruviens. 131 239
Gaubil (le Pere) fait de grands progrès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine. 249 Entreprend des recherches ſur le voyage des Lamas en Amérique. *ibid.*
Gaulois, ont envenimé leurs fleches avec la ſeve du Caprifiguier. 212 Peinture de leur grande aſſemblée du nouvel an, auprès de Chartres. 228 229
Gécho, lézard dont la ſanie ſert à envenimer les traits des Javanois. 206
Généraux, des jéſuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai. 321
Gengiſkan, les Tartares le croient né d'une vierge. 269
Georgi (le Pere), l'auteur rejette ſon ſentiment. 252 Son Canon des Rois du Thibet eſt fautif. 262. On le réfute. *ibid.*
Gerbillon (le jéſuite), a été valet de chambre de l'empereur Kang-Hy. 258
Germains, étoient une colonie de Tartares 253
Geſner, la figure qu'il donne de l'Orang Outang ne reſemble à rien. 37
Geſtation des Orangs Outangs, le temps en eſt inconnu. 29
Getes, leur langue avoit une eſpece de metre. 141 Ce qu'étoit leur grand Pontife qui réſidoit ſur le mont-Kogajon. 252
Gibier tué avec des fleches empoiſonnées, eſt bon à manger. 201
Glaces, ne fondent pas au ſoixantieme degré de latitude Sud. 289
Gnia Thritzhengo, premier Roi du Thibet, quand il régnoit. 263

Golfe Adriatique, ce que l'Auteur dit de ſon origine 284
Golfe Perſique, comment il a été produit. 284
Grand-Jean, Hermaphrodite marié comme homme. 44
Grégoire (le pape), brûle les ouvrages de Ciceron & de Tacite. 150
Guaques, tombeaux des Pétuviens, les moines y fouillent. 138
Guebres, ſe confeſſent. 236
Guelfes [faction des], à quoi l'auteur la compare. 265

H.

Haches de cuivre, on s'en eſt ſervi au Pérou. 137
Haches de pierre, communes à tous les peuples ſauvages. 306. Ce que l'auteur en dit. *ibid.*
Hannibal défait les Pergames avec des viperes 192
Henri III. [roi de France], on l'invite à être parrain d'un enfant du grand ſeigneur. 83. Eſt attaqué du mal vénérien, & guéri. 220
Herbe Paraguaiſe, les Jéſuites s'emparent de la traite de cette drogue. 316. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs miſſions, 316. La pulvériſent & la falſifient. Combien on en conſomme de livres annuellement. 317
Herculanum, on y trouve des laves dans les maiſons. 296. Epoque de ſa fondation, 297
Hermaphrodite noyé à Rome. 47, 48
Hermaphrodite déclaré homme à Toulouſe, & femme à Paris. 44

Hermaphrodites, plus communs dans les pays chauds que dans lus régions froides. 39. Portent des habits diſtinctifs au Mogol *ibid.* Ils ſont pour la plupart femmes. 42. Ont de la barbe, hormis dans la Floride. 44. Sont des monſtres 46. S'il eſt vrai qu'on les noyoit à Rome. *ibid.* Cauſe de l'averſion qu'on a pour eux. 49. Quand on les a recherchés à Rome. 51
Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occupoit. 53
Hermaphrodites vrais, la nature en a produits dans le regne végétal, & parmi les inſectes. 41
Hermaphrodites plantes & inſectes, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un ſexe 41
Hermaphroditiſme. 40. Dans quels animaux il eſt le plus fréquent. 45
Hippomolgues (nations), où l'on en rencontre. 267
Hippuris, qualité de cette plante. 204
Hiſtoire générale des Voyages, on y trouve une mauvaiſe figure de l'Orang-Outang 37
Hiſtoire naturelle. Celle de l'Amérique doit tous ſes progrès aux ſavants de l'Europe. 121
Hiſtoire des rois du Mexique, fabuleuſe. 154
Hiſtoire des Cérémonies réligieuſes, jugement de l'auteur ſur cet ouvrage. 248
Hoang, (fleuve jaune) où il ſe jette dans la mer. 300
Ho-To, nom donné par les Chinois au Grand-Lama. 261
Hollandois, diſſuadent aux Caffres de ſe couper les doigts. 181
Homere, n'a pas été le premier poëte grec. 141

Homme des bois. 11
Homme [un] ne ſauroit vivre d'une once de nourriture par jour. 266
Homme, s'il devenoit androgyne, il dégénéreroit. 41
Hommes habillés en femmes, on en trouve en Amérique. 54
Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, ſont fabuleux. 230.
Hotan [le baron de la], ſes controverſes avec les Sauvages. 176.
Hottentotes [femmes], quelle excreſcence elles ont aux parties genitales. 81
Hottentots, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds 81. Pourquoi ils ſe ſont ôté un teſticule. 82. Se coupoient enciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents. 181.
Huile de Tabac, poiſon très-dangereux. 223
Hyde (le docteur), publie une traduction du *Sadder*. 236.

I & J.

Jacob, ſon corps avoit été embaumé. 178
Jacob (le rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des morts chez les Juifs. 179
Japon, ce que l'auteur découvre dans l'hiſtoire de ce pays. 275. 276
Jaune, eſt la couleur des empereurs de la Chine. 265
Javas, Prêtres de la Floride. 55
Jecha, femme adorée chez les Germains. 253
Jerôme (St.), ce qu'il dit d'un Satyre. 95
Jéſuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais. 115. On les prend aux arbres en Tartarie.

256. Leurs calomnies abſurdes contre le viſiteur du Paraguai. 310. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou. 312. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en eſclavage. *ibid.* Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers. 313. Ce que leur a coûté l'entretien de leurs eſclaves au Paraguai. 318. Combien ils en poſſedoient. *ibid.* ils étoient peu nombreux au Paraguai. 320. Liſte de ceux qui ont été expulſés de différents états de l'Europe, & de ceux qui reſtent dans d'autres. 320. *n.* Ceux du haut & du bas Rhin ſont plus ignorants que les Cordeliers. 321

Jeſus-Chriſt, pris par les Américains pour un ſorcier François 115. Par les Aſiatiques pour un médecin. 238. *n.* Les Moulahs diſent qu'il a été en correſpondance avec Galien. *ibid.* Ce que les Mahométans diſent de lui. 271 *n.*

Ignicoles. Voyez *Guebres.*

Immaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet. 270 271. *n.* Apportée en Europe par les Croiſés. 271 *n.*

Immortalité de l'ame (le ſyſtême de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la réſurrection des morts. 274

Immortalité des Dalaï Lamas, origine de cette fable. 260

Incas, on ne ſait quand ils ont commencé à régner. 124. Leur hiſtoire eſt toute fabuleuſe. 129. Ils étoient deſpotiques. 129. Leur empire étoit un pays inculte & barbare. 137. Comment ils ſe confeſſoient. 234

Incubes & *Succubes*, leur origine. 34

Indiens Orientaux, pourquoi ils payent un tribut au grand Mogol. 168. Leurs cérémonies pendant les éclipſes. 188

Indiens du Paraguai dépouillés par les Jé-

ſuites, vont inutilement ſe plaindre. 317
Infibulation, étymologie de ce mot 94. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie. *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains. 98
Infibulation des hommes en Amérique. 103. Origine de cet uſage. 104
Inſcriptions Runiques, leur antiquité. 159
Inſcription trouvée en L'apponie, ce que l'auteur en penſe. 160
Inſcriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde. 250
Iſtruments de Paſcal, comparé aux *Quipos* des Péruviens. 125
Inventions, ne ſont pas dues uniquement au haſard. 142
Jonc creuſé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique. 198 199
Joſeph (le Patriarche), ſon corps avoit été embaumé. 178
Joſephe (Flavien) examine ſon apologie en faveur des Juifs. 229 230
Jubilé, ſi les Mexicains en célébroient un. 153
Juifs, comment ils circonciſent les enfants. 83. Où ils auroient pu ſe former en corps de nation. 85. Ceux d'Eſpagne & de Portugal ne ſe circonciſent pas. 87. On brûle leurs livres. 150. *n.* Ils adhéroient au ſyſtême des Egyptiens touchant la réſurrection. 178. Embaumoient les corps. *ibid.* S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux. 179. On les accuſe d'avoir mangé de la chair humaine. 229
Jura (le mont), les hommes ne ſauroient vivre ſur ſon ſommet. 303
Juſtin, le paſſage le plus intéreſſant qu'on trouve dans ſes hiſtoires. 302

Juvenal ſemble ſubſtituer le Cercopitheque au Cynocéphale ſacré des Egyptiens. 33.

K

Kackerlakes, ſignification de ce mot Malay. V. *Negres blancs & Blafards.*
Kaddi confeſſeurs des Guebres. 237 *n.*
Kalmouks. Voyez. *Calmouks.*
Kang-Hy (l'empereur) envoie un ambaſſadeur au Dalaï-Lama. 260
Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de l'égliſe de Laſſa. 265
Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds. 160
Klein (M.) en quoi il ſe trompe. 16
Kogajon (le mont), dans les Alpes Baſterniques, le grand pontife des Grecs y réſidoit. 252
Kolbe, ce qu'il dit ſur l'amputation d'un teſticule des Hottentots. 81. Ce qu'il rapporte de leur deuil. 181
Komorin (le Cap de), il eſt tourné au Sud, ainſi que pluſieurs autres grands promontoires. 283
Kruis (le vice-Amiral) eſt auteur de l'Atlas du cours du Volga. 284
Kuches des Japonois. 275.
Kunn, boiſſon des Hippomolgues. 267
Kutuktus. 256. En quoi conſiſtent leurs revenus. *ibid.* Il y en a qui réſident à la Chine 260. Reçoivent un courier à la mort du grand-Lama. *ibid.* Quelques-uns ont voulu ſecouer le joug de leur chef. 263.

L

La, Dieu des Lamas. 269
Lact (Jean), ce qu'il dit de l'apparition des eſprits chez les ſauvages eſt ridicule. 245
Lafiteau (le P.), ſes réveries rfutées. 54
Lahra, femme adorée chez les Germains. 253
Lait (le) d'aucun animal n'eſt venimeux pour l'homme. 202 203
Lama, interprétation de ce mot. 263 *n.*
Lama (le grand), Voyez *Dalai-Lama*.
Lamas (les petits), compoſent beaucoup de livres. 255. Aident à lever une carte géographique. 257
Lamique (la religion), portée en Moldavie par les Grecs 253. Quand elle s'eſt introduite à la Chine. 262. *n.* Dans quels pays elle eſt ſuivie. 274. Si elle eſt tirée du Neſtorianiſme. 272
Lamoghiupral, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La*. 269
Landinos, ne veulent point épouſer de femmes pucelles 148
Langallerie (le marquis de), ſon projet de la réunion des Juifs. 85. Il manquoit de conduite. *ibid.* Eſt mort à Vienne dans la priſon de S. Paul. *ibid.*
Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots. 116
Langue du Pérou, manquoit de mots abſtraits. 139
Langue du Thibet, reſſemble au jargon des Irlandois. 251
Laokium, pervertit l'ancien culte des Chinois.

Lapins ne ſont point hermaphrodites, comme on l'a cru. 45
Laſſa, ſignification de ce mot. 250 *n.*
Laves, productions des volcans. 296
Légiſlateurs, ſont moins anciens que les nations qu'ils ont civiliſées. 126. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations. *ibid.*
Lepre écailleuſe, endémique au Paraguai. 318
Liane de l'Amérique, tous les caracteres n'en ſont pas connus, 197
Lievres, ne ſont pas Hermaphrodites. 45
Ligne équinoxiale, preſque tout l'eſpace du globe compris ſous ce cercle eſt ſubmergé. 287
Lma, à quelle occaſion elle ſe révolte. 311
Limaçons, ſont hermaphrodites 42
Limeum (plante) quel uſage en faiſoient les anciens Gaulois. 212
Limon charié par les fleuves, eſt moindre qu'on ne le penſe. 294
Linneus (M.) ſa deſcription de l'Orang-Outang, ridicule. 23. Confond le negres blanc avec le Pongo. 25
Liparines (îles), ne communiquent pas avec l'Etna & le Véſuve par un conduit ſouterain. 294
Livres on ne ſauroit traduire les nôtres en aucune, langue Américaine. 117. Dans quels ſiecles on en a le plus détruit en Europe. 150
Livres Thibétains, ſont écrits fort proprement. 257
Locke (M.), ce qu'il dit d'un ſaint Turc, tombé en beſtialité. 100
Loi des Indes diverſement interprétée 167
Loix, il ne ſauroit y en avoir de bonnes dans un pays deſpotique. 147 148

Longuerue (M. l'abbé de) , en quoi il s'eſt mépris. 273 *n.*
Lorette (chapelle de) , pourquoi Langallarie propoſa de la piller. 85
Loubere (M. la) , ce qu'il rapporte ſur une coutume des Hottentots. 181
Louis XIII fait des ordonnances touchant le commerce des Negres. 17

M

Macaſſar , comment on y empoiſonne les armes. 208
Madagaſcar , les circonciſeurs y avalent le prépuce des enfants. 84
Mallet , (feu M.) , on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfants Mexicains. 91
Mancanillier , deſcription de cet arbre , 194 , 195
Manco-Capac , ſon hiſtoire eſt incertaine , 126
Manfredi , ce qu'il dit de l'accroiſſement du fond de la Méditerranée. 292 , 293. On le réfute. *ibid.*
Maniché iſme , s'il a donné lieu à la religion lamique. 274
Mans Tegre , le ſinge le plus anthropomorphe de l'Amérique. 3
Marc Paul , ce qu'il dit d'une coutume des Tartares. 184
Mare ſalſum. 285
Margraf , ce qu'il dit du génie des enfants Américains. 111
Marie (la vierge) , priſe pour une Françoiſe par les peuples du Canada. 115. Sa conception immaculée a été inventée par Mahomet. 271 *n.*

Maris, où ils ſe mettent au lit, à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes. 183, 101
Martial, on cite une de ſes épigrammes. 101
Martiniere (M. de la), ce qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride. 57
Mathiole, en quoi il ſe trompe. 214
Matrice, fait le vrai caractere du ſexe féminin. 44
Maures, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes. 192, 193
Mead (M. de), en quoi l'auteur rejette ſon ſentiment. 187. Son traité de la vipere eſt très-eſtimé. 218 *n.*
Médecin, l'auteur ne l'eſt pas. 201 *n.*
Méditerranée, ſi elle diminue. 292.
Melich-Shadyc, rédacteur du *Sadder*. 237 *n.*
Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Négres blancs. 24
Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablir. 109.
Ménandre, comment ſes œuvres ſe ſont perdues. 151
Mer du Nord, ſi elle ſe retire annuellement des côtes de la Suede. 290
Meſſie de femmes, fille fanatique de Veniſe, ſon opinion ſur la confeſſion. 233
Méthode d'enfumer l'ennemi, n'eſt plus en uſage. 217
Métempſycoſe adoptée ſans réſerve par les Tartares Lamas. 260
Métiers, ont devancé les ſciences. 141
Métif, de l'homme & de l'Oran-Outang, ſeroit l'être le plus remarquable qu'on ait jamais vu. 28
Mexicains, leurs peintures n'étoient pas des

hiéroglyphes. 149. On recherche leurs tableaux pour les brûler. *ibid.* Quand leurs rois ont commencé de régner. 152. Ce qu'on dit de leur antiquité. 155

Mexico, ſa population exagérée. 157

Mexique, comment on y circonciſoit les garçons. 90. On n'y a pas découvert des veſtiges d'anciennes villes. 157. Quel étoit l'état du palais de ſes empereurs. *ibid.*

Mexique conquis, poëme médiocre. 158

Miſſionnaires, on les accuſe d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares. 151. Empêchent les ſauvages de ſe couper les doigts. 180. Comment ils trompent l'Europe. 222, 223. Idée qu'on a d'eux en Aſie. 238 *n.*

Miſſions du Paraguai. V. *Paraguai.*

Mogoliſtan, les Hermaphrodites y ſont fort nombreux. 38

Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples conquis. 204

Mohel, ſuce les parties génitales des enfants dans la circonciſion. 83

Moines Grecs, ſont infibulés. 100

Moines mendiants, vivent d'intrigues. 255

Moines Turcs, adonnés à la beſtialité. *ibid.*

Moluques, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoiſonnées, ſe débarraſſer du joug des Européens. 192, 193

Momies, on leur trouve une piece de monnoie ſous la langue. 167

Monde, ce qu'on dit de ſon antiquité. 141, 142

Mongales, (Tartares), s'ils ont conquis le Japon. 275

Monnoie, les Américains n'en avoient pas, 138.

297.

811

Mont (M. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louiſiane. 57
Montagnes, les ſyſtêmes ſur leur formation ſont vains. 298. Ce qu'on dit de leur diminution. 300. Elles ne ſauroient ſervir de retraite aux hommes pendant les déluges. 302, 303.
Monteſquieu (M. de), n'a pas été inſtruit de l'état des miſſions du Paraguai. 308
Montezuma I. avoit bâti Mexico. 154
Monument de la nouvelle Angleterre, eſt apocryphe. 250
Moraliſtes, quelles expériences ils condamnent. 5
Moufti, (le grand) a moins de ſectateurs que le grand Lama. 275
Moulahs, ce qu'ils diſent de Jeſus-Chriſt. 238
Moutons ſauvages, il n'y en a point en Irlande. 33
Muſulmans, comment ils circonciſent. 82, 83
Myſteres d'Eleuſis, portés d'Egypte en Grece. 237. Exigoient une confeſſion générale. *ibid.*

N

Naiſſances miraculeuſes, plaiſent aux Aſiatiques. 269
Naſſau (Maurice, comte de), comment on le trompe avec un perroquet. 36
Natchez (peuples de la Louiſiane), leur cruauté aux obſeques d'un de leurs caciques. 173. Deſcription de cette cérémonie. *ibid.*
Natron, combien de temps les corps embaumés devoient y reſter en Egypte. 178 *n.*
Naturaliſtes, varient ſur les qualités de l'Orang-

Outang. 16. Comment ils doivent classifier les animaux. 21
Nature, comment elle a passé des animaux quadrupedes aux bipedes. 6. Ne fait pas des sauts. 16. Quand elle décide le sexe du fœtus. 4.
Navigateurs, où ils ont été arrêtés par les glaces. 287
Necco, veut percer l'isthme de Suez. 284
Negres blancs, on les a confondus avec les Orangs-Outangs. 2, V
Nerium, arbre très-venimeux à Ceylon. 212. 3 quoi on l'emploie. *ibid.*
Nestoriens, jusqu'où ils ont pénétré en Asie. 273
Neuhof, voyageur bien instruit. 210. Ce qu'il dit des fleches de Macassar. *ibid.*
Newton prédit que la grande comete heurtera le soleil. 301
Nil, expériences sur le limon qu'il charie. 293
Noix maldiviques, ce que c'est. 209. *n.* Ont perdu leur réputation en médecine. *ibid.*

O

Observateurs microscopiques, font des expériences indécentes. 5
Observateurs en Afrique, ce qu'ils devoient rechercher 29
Odorat, de quoi dépend sa perfection. 14.
Oiseaux, en quoi ils different des vrais bipedes. 6
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table de loix déterrée près du capitole. 48
Opium, ses différents effets suivant les différentes doses qu'on en prend. 211 *n.*
Orangs-Outangs, n'existent pas en Amérique.

2. 3. On n'en trouve que dans la zone torride de notre continent. 3 Sont peu nombreux. *ibid.* On en a rarement vu en Europe. 5. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'étoient que des adoleſcents. 5. 6 Parviennent à la taille de l'homme 8. Leur deſcription. *ibid.* Leurs femelles eſſuient l'écoulement menſtruel. *ibid.* En quoi ils différent des ſinges 9. Signification de leur nom. 11. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles. 12. Enlevent une Négreſſe, & la retiennent pendant trois ans. *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Papion. 15. Sont intermédiaires entre l'homme & le ſinge. 16. Ne ſauroient s'expatrier. 22. S'ils ſont fous, comme le dit M. Linneus. 25. S'ils ſont aveugles pendant le jour. *ibid.* Comment ils ſe défendirent contre les Carthaginois. 27, 28. On envoie quelques-unes de leurs peaux conſervées à Carthage. 27. Enlevent un Négrillon 29. Sont les ſeuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie. *ibid.* Elevent des enfants encore à la mamelle. 30

Ordres monaſtiques, trop multipliés ſont nuiſibles. 279, 280

Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique. 69

Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête. 45

Orientaux, ont le tiſſu des paupieres plus long que les Septentrionaux. 78

Orus-Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte. 34

Os, comment diſpoſés dans les Orangs-Outangs. 6

Ovide a compoſé un poëme dans la langue des Getes. 141

Ovipares, ſont les ſeuls animaux parmi leſquels il exiſte de vrais Hermaphrodites. 41
Ours du Nord, ce qu'on en conte eſt fabuleux. 30

P.

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre choſe que le ſoleil. 243
Palafox (Jean de), de quoi il ſe plaint au pape, touchant les jéſuites du Mexique. 316
Page (le Sr. le), ce qu'il rapporte des Natchez de la Louiſiane. 173 *n.*
Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit. 265. Ont moins de ſectateurs que le grand-Lama de la Tartarie. 275 Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité. 278, 279
Pâque des Juifs, comment célébrée. 229
Paraguai, comment on y a créé un corps de nation. 127. Etat de ſes miſſions, en 1610. & 1655. 315. Oppreſſions de ſes habitants ſous le joug des Jéſuites. 312, 313. Ses différentes productions. 319. Quand on y exerçoit les Indiens. 320
Paranucam, volcan de Java. 294
Parole, il eſt impoſſible que ceux qui vivent dans la ſolitude dès leur jeuneſſe l'acquierent d'eux-mêmes. 18
Parties ſexuelles des vielles femmes, fort épanchées. 32
Pélérins Indiens, leur fanatiſme. 205
Péna, médecin de Henri III, a une viſion. 221
Penna (Horatio della) dit avoir été en correſpondance avec le grand-Lama, 254. Eſt un impoſteur. 255

Péoine, ſa racine eſt bonne contre le cochemar. 35
Pérou, nom donné par les Eſpagnols au pays des Incas. 89. N'avoit qu'une ſeule ville au temps de la découverte. 131. Etoit plein de landes & de déſerts. 146. La diſette des vivres y inquiéta les Eſpagnols. *ibid.* Il eſt dépeuplé, & l'a toujours été. 147. Si l'on n'y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas, ou s'ils venoient ſe préſenter d'eux-mêmes. 171, 172. Se révolte contre ſon trente-troiſieme vice-roi, & pourquoi. 311
Perroquet du comte de Naſſau. 36
Perſans, opinions qu'ils ont de la vierge Marie. 270
Perſe, l'eau y manque 285
Perſuaſion d'une vie à venir, effets qu'elle peut produire. 172
Péruviens, n'ont pas eu des annales. 124. N'avoient aucune antiquité. 130. Etoient inférieurs en induſtrie aux peuples de notre continent. 138, 139. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains. 158. Faiſoient du bruit aux éclipſes. 188. S'ils avoient une eſpece de communication. 228
Pétrification, ſi l'on peut connoître leur âge. 304
Peuple, il n'y en peut avoir de grand ſans agriculture. 148
Peuples ſauvages, occupent huit fois plus de place ſur le globe que les nations policées. 22
Peuples qui ne ſavent ni lire, ni écrire, ne ſauroient être bien policés. 126. Ceux qui ont mis des monnoies & des aliments dans les tombeaux, ont cru à la réſurrection. 77. Leſquels ſe ſont ſervis d'armes empoiſon-

nées, à la chaſſe, & non à la guerre. 191
Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur ſépulture. 167
Pharmacie des jéſuites à Rome. On y a contrefait les pierres de ſerpents à chaperon. 222 *n.*
Philon, ce qu'il dit de la circonciſion, réfuté. 74
Philoſophes, s'oppoſent au deſpotiſme. 162
Comment ils pourroient raiſonner contre les Natchez de la Louiſiane. 175 176
Pic de Ténériffe, formé par les éjections d'un Volcan. 295
Picard, on cite ſa Cletopédie. 211 *n.*
Pierre des Incas. 138
Pierre de ſerpents à chaperon. 222
Pierres employées à faire des haches. 305
Pierres figurées, faciles à reconnoître d'avec les artificielles. 306
Piſon, ce qu'il dit d'un uſage du Bréſil. 188
Pizarre (Gonzale), ſon expédition de la Canella, conſéquences que l'auteur en tire. 146
Planettes, pourquoi priſes pour des êtres animés. 190
Plantes dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois. 220 221
Platon, on l'a cru né d'une vierge. 271 *n.*
Pline, les contrepoiſons qu'il indique, ſont inefficaces. 193
Plutarque, ce qu'il rapporte d'un jeune homme. 237
Poëme, on n'en ſauroit compoſer un bon dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers. 141
oëme en proſe, invention ridicule des modernes. 158

Poiſon des fleches frottées de *Curate*, n'agit qu'en touchant le ſang. 199 Explication de ce phénomene. *ibid.*
Pole Auſtral, on n'en a pu approcher au-delà du ſoixantieme degré. 289
Police des ſinges de Siam. 4
Ponce Pilate, les ſauvages du Canada le prennent pour un Anglois. 115
Pongo. Voyez *Orang-Outang*.
Pontife des Gaulois, béniſſoit du pain & de l'eau, au nouvel an. 228
Pontificat des Grands-Lamas, ſon antiquité. 272
Pontins (Marais), comment ils ſe ſont formés. 293
Poſtel (Guillaume), approuve les rêves de la Meſſie des femmes. 233
Potoſi, les jéſuites y ont bâti un college à côté de la mine. 315
Pouces des pieds, ſont écartés du ſecond orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Aſie. 10 11
Poudre puante. 216 217
Pouls, combien de fois il bat dans les différents âges. 111 112
Prafrinmo, Grand-Lama, quand il regnoit. 251
Prépuce, il eſt ſans frein dans les Orangs-Outangs. 10 Dans quels pays il eſt fort alongé. 74 N'a pas décru par la Circonciſion. 86
Prêtre, ou *Prêtre-Jean*, origine ce perſonnage. 277
Prêtres Mexicains, ce qu'ils diſoient aux enfants, en les circonciſant. 240
Prêtres de Cérés, ce qu'un jeune homme leur demande. 237
Prêtreſſes des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce. 97

Priere ſcandaleuſe, appriſe aux Indiens par les jſuites. 315
Princes, leur regne, l'un portant l'autre, équivaut à 20 ans. 130
Progreſſion, alternative des eaux vers les Poles, la cauſe en eſt inconnue à l'auteur. 291
Promontoires, les plus grands ſont tournés au Sud 274
Proto-Pope, ou Patriarche des Moſcovites, a eu moins de ſectateurs que le Grand-Lama. 275
Prudence, a écrit une ſatire contre les Veſtales. 67
Ptolémée, bleſſé par une fleche empoiſonnée. 220. On le guérit. *ibid.*
Purification des femmes, origine de cette cérémonie. 186
Putola, réſidence des Grands-Lamas. 253 été quette qu'on y obſerve *ibid.*
Pyramides d'Egypte ce qu'on y remarque. 167
Pyrenées, ont eu des volcans. 295
Pyrites, aliments des volcans. *ibid.*
Pythagore, on l'a cru né d'une vierge. 270

Q

Quipos, deſcription & imperfection de cet inſtrument. 124 125. On ne pouvoit y exprimer un ſens moral. 124
Quito, eſt la ville la plus élevée du globe. 131
Quojou-Verou, la figure qu'on en donne dans le *Syſtême de la Nature*, eſt vicieuſe. 37

R

Raleig, achete un livre Mexicain, ſauvé du bûcher & du naufrage. 151
Raymi, fête des Péruviens; Sa deſcription. 231 232
Recherches ſur le deſpotiſme Oriental, ſentiment de l'auteur ſur cet ouvrage. 186
Redi (Mr.) éprouve des pierres de ſerpents. 223 Ne leur découvre aucune vertu. *ibid.*
Réfibulation, ce que c'eſt. 99
Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyance. 3
Religion chrétienne, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques. 49 N'a jamais été compriſe par les Américains. 114 Religion catholique, reſſemble à la religion lamique. 278. Employée comme un inſtrument du deſpotiſme par les jéſuites. 314
Renoncules doubles, apportées de Tripoli en Syrie par les Croiſés. 270 *n.*
Réſurrection des corps (dogme de la) erreurs qu'il a produites. 166 A été plus répandu qu'on ne le penſe. 177
Rodolphe II. (l'Empereur) marchande une noix Maldivique pour 4000 florins. 209 *n.*
Romains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons. 97 Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts. 182. Leurs cérémonies pendant les éclipſes. 188 S'ils ont poſſédé une recette contre les bleſſures des fleches empoiſonnées 193. Mangeoient la chair des victimes. 229 Ne brûloient pas les enfants avant la pouſſe des dents. 247
Romulus, ce qu'on en dit, eſt fabuleux. 124
Roues ſéculaires des Mexicains. 153

Rouge,

Rouge, eſt la couleur du grand-Lama, & du clergé de la Mongalie. 261
Rouſſeau (Mr.), ce qu'il dit des Orang-Outangs. 17
Rudbeck, cité ſur les caracteres Runiques 159 *n.*
Ruiſch, ce qu'il dit d'un fœtus femelle. 43. *n.*
Runes, étymologie de ce mot. 160. *n.*

S

Sabatai-Zevi, nouveau Meſſie, mis aux petites maiſons. 86 *n.*
Sabatzi-Nos, montagne de la Sibérie. 301
Saducéens, nioient la réſurrection. 179
Sadder des Guebres, eſt extrait du *Zend paſcen voſta*. 236
Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales. 170. Ses effets. 171. *n.* Les croiſés en ont rapporté les premiers oignons de l'Aſie. 270 *n.*
Salles (abajoues), les ſinges en ont, elles manquent aux Orangs-Outangs. 9
Samotheis, principaux prêtres des anciens Gaulois. 228
Sang, ſe caille en une minute par le poiſon des fleches des Caraïbes. 199. On en verſoit ſur le pain ſacré des Péruviens. 232.
Sanchez (le pere) propoſe un problême ſur la conception de la Vierge. 271. *n.* On cite ſon livre *de Matrimonio*, *ibid.* Il mangeoit en tenant ſes pieds en l'air. *ibid.*
San Severo prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens. 125
Saronides, prêtres des Gaulois. 228. 229
Satyre, étymologie de ce mot. 35
Satyres, leur origine. 32. On les a diverſement dépeints. *ibid.*

Sauvages, on n'en a jamais trouvé qui ne fussent parler. 18. Pourquoi ils détruisent un de leurs enfants gémeaux. 82. Ne se rendent aux églises en Amérique que pour avoir le plaisir de sonner les cloches. 114 N'ont jamais fait aucune découverte.. 142. Leur religion est indéfinissable. 244
Sauvages Solitaires, liste de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe. 31
Scandinaviens, leur écriture. 160
Scepticisme de l'histoire, doit avoir ses bornes 164
Scroton, s'il représente la matrice dans l'homme. 44
Seythes, comment ils empoisonnent leurs fleches. 217
Sel, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai. 318
Sel de Viperes, & de corne de cerfs, est un contre poison. 196
Sel marin, contrepoisons contre les armes Caraïbes. 196
Selvago (el), nom donné, par les Portugais, aux Orangs-Outangs. 11
Serpent à chaperon, ou *Cobra de Capello*, n'a pas des pierres dans le ventre. 222
Serpent pourrisseur, ce qu'en dit Lucain, n'est pas exactement vrai. 210
Serrao (François), ses calculs sur les élections du Vésuve. 298
Sexes, ne different pas tant qu'on le pense. 43
Siam (le Royaume de) attaqué par les Macassars 211
Singes, très-multipliés en Afrique. 5. Dégâts qu'ils y commettent. *ibid.* Pourquoi ils ne sauroient se tenir long-temps sur deux pieds. 6. En quoi ils different de l'Orang-Outang. 9.

Dans quelles eſpeces les Guenons éprouvent l'écoulement menſtruel. 8. Diſtinguent les femmes maſquées en homme. 13. Les mâles des Cercopitheques & des Pitheques aiment femmes, & leurs femelles aiment les hommes. 12. Explication de ce penchant. 13. Ceux qu'on bleſſe avec des fleches empoiſonnées, expirent en tombant. 201 202

Sion (mere de), ce que c'eſt. 253. *n.*

Sionités (fanatiques), de quoi on les accuſe. 253. *n.*

Sociétés, n'ont pas été formées par un ſeul homme. 126 127

Soleil, pris pour un être animé 189

Sommona Codom, Dieu des Siamois. 275

Statue repréſentant un hermaphrodite, ce que l'auteur en dit. 50

Stilets Romains en fourchette, armes très-dangereuſes. 205

Strabon ſemble confondre les Orangs-Outangs avec les Cercopitheques. 26. Auteur judicieux. 216. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide. *ibid.*

Struys, ce qu'il raconte des ours, eſt fabuleux & puérile. 31

Suc laiteux de toutes les plantes, eſt vénimeux. 203

Sucre, contre-poiſon des fleches envénimées, n'agit pas en Europe comme en Amérique. 200. L'auteur ignore comment ce ſpécifique opere ſes effets ſur le corps humain. 201. *n.*

Suez (Iſthme de), a été ſurmonté par la mer. 252

Sumach, ſa ſeve eſt un poiſon. 202

Sumbaco (roi de Macaſſar), éprouve ſes fleches ſur un Anglois. 208

Sumarica, Evêque de Mexico, fait brûler les anciens livres des Mexicains. 150

Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le

trompe. 36. Etoit Monorchis. 81
Symptomes qu'occaſionnent les armes empoiſonnées avec le ſuc de *Curare*. 200. Quels ſymptomes éprouverent les Macédoniens bleſſés par les Brachmanes. 220
Lyrie, les femmes s'y entre-confeſſoient. 233.

T

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on ſacrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques. 171. 172. Les Eſpagnols crurent que c'étoit un contrepoiſon contre l'effet des fleches des Caraïbes. 118
Tableaux hiſtoriques des Mexicains. 149
Table Iſiaque, contient des maximes morales. 149
Tablier naturel des Hottentotes. 80. On pourroit faire diſparoître cette difformité. *ibid.*
Tachard (le Jéſuite) ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes. 80
Tacite, ſon opinion ſur la providence. 156.
Talons artificiels, pourquoi l'homme s'enſert. 7
Tamerlan, étoit né Monorchis. 81. Détruit le culte du Dieu *Bra*. 257. Fonde une Académie à Samarcand. 269. On le croit né d'une vierge. *ibid.*
Tapuias ſe ſervent de fleches empoiſonnées 192
Tartares, ſont les plus anciens des hommes. 302. Détruiſent les livres au Thibet. 303 304.
Tartarie (carte de la), par qui elle a été levée.
Tartarie, ſon élévation prodigieuſe au-deſſus du niveau de la mer. 299.
Tartre diſſous, caille le lait plus promptement que le tartre qui eſt en poudre. 218.
Tavarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.
Tavernier (Jean), ce qu'il dit de l'uſage de man-

ger les ordures du Grand-Lama. 268
Taxil (le roi) tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs. 32
Tcharos du Paraguai, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents. 179 180
Temple du Soleil au Pérou, sa description. 132 133
Temples de Mexico, combien il y en avoit sous Montezuma. 157
Terre mérite, remede contre la jaunisse, & les fleches envénimées. 222
Terres à sec, il y en a plus dans notre Latitude qu'au-delà de l'équateur. 287
Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'étendue qu'on le croit. 287
Tertulien cité. 247
Thalestris, ce que raconte d'elle Quinte-Curce, est absurde. 64
Thé du Paraguai. Voyez *Herbe Paraguaise*.
Théocraties, abus qu'elles entraînent. 279 280
Thevenot (M.), publie les tableaux historiques du Mexique, sauvés du naufrage & du bûcher. 151. En quoi il s'est trompé. 272
Thibet, ses différents noms. 252. *n*. Le christianisme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi. 255. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama. 262. Origine de ses souverains. 262. 263. *n*.
Thora Valdensis, plante devenue rare. 214. Sa description. *ibid*. Ses qualités. 215
Ticounas, comment ils empoisonnent leurs armes. 198
Tipas. Voyez *Devas*.
Tityres, leur origine. 32
Toldos Jescut, livre hébreu, perdu. 148
Tolopion ou *Talapoin* (le grand), a moins de sectateurs que le Dalaï-Lama. 275
Tombeaux Celtiques, ce qu'on y découvre 306
Trajan, son pont sur le Danube, quelle expérien-

ce il a procuré ſur l'âge des pétrifications. 304
Tremblement de terre, moins deſtructif au globe terreſtre que les inondations. 294. N'ont jamais renverſé de ville dans le Nord de l'Allemagne. *ibid.*
Tribades. 43
Trimpong, enterré avec ſes femmes vivantes. 167
Triorchis. 81
Trogue-pompée, quand il vivoit. 302
Tſé-Vang-Raptan (Kan des Eleuths), grand ennemi du Dalaï-Lama. 251. Pille ſon temple, *ibid.* Ce qu'il dit dans ſon manifeſte. 280.
Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bêlant. 31
Tyſon (le docteur), ce qu'il dit des Orangs-Outangs 9. Son *Anatomie de l'Orang* vaut mieux que *Eſſai Philoſophique ſur les Cynocéphales.* 9. 10. *n.*

U

Univerſités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de réputation. 121
Uſages bizarres communs aux deux continents. 164. Il faut ſe défier de ce que diſent quelques auteurs à ce ſujet. 165
Uſage des maris de ſe mettre au lit, à l'occaſion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité. 185
Uſage de faire du bruit pendant les éclipſes, ſon origine. 188.
Uſage de ſouffler des fleches empoiſonnées par une ſarbacane, commun aux Américains & aux Aſiatiques. 198. De ſe peindre en jaune, ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou.* 207.

V

Vacies, prêtres des anciens Gaulois. 228
Vaiicra, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglements ſur les funérailles. 177 178
Valeſca attroupe des femmes en Boheme. 62
Valé-viridi (le moine de la) ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou. 241. 242
Valmont (M.), on cite ſon dictionaire d'hiſtoire Naturelle. 214
Van-Berkel. traduit le Périple d'Hannon. 27. 28
Vaſes Etruſques, de quelle façon on y repréſente les Satyres. 33
Vedam des Indes, défend l'homicide, 169
Végétaux, l'auteur fait des obſervations & des calculs ſur leurs ſexes. 41
Végétaux lacteſcents, ont une forte tranſpiration. 195
Velleda, ce que Tacite rapporte d'elle, 253 254
Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre. 192
Vers formés ſous prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la circonciſion. 75
Veſtales, à quel âge elles pouvoient entrer & ſortir du college de Veſta. 67. Combien on en a puni pour crime de leze-chaſteté. *ibid.*
Véſuve, depuis quand il a brûlé. 296. Quantité étonnante de matiéres qu'il a vomies. 297
Vierges blanches, nom donné à de prétendus ſpectres. 66
Vierges ſacrées, il y en a eu chez tous les ſauvages du monde. 67
Vignes, pourquoi on propoſe de les déraciner en Allemagne. 235
Vipere, ſon venin eſt un ſel acide. 157
Vivipares (animaux) il n'en exiſte pas qui ſoient

de vrais Hermaphrodites. 42.
Volcans, la plupart ſont ſitués dans des îles. 294. Où il y en a eu 295. Pourquoi quelques-uns ſe ſont éteints, tandisque d'autres ont continué à brûler. 297.

W

Winkelman (M. l'Abbé), on cite ſes *Monumens inediti* ſur l'infibulation & la réfibulation. 99.

X

Xaca (le Dieu), adoré au Japon, & au Thibet. 269. *n.* On le croit né d'une vierge. 269.

Y

Yezd, le Pontife des Guebres y réſide. 237. *n.* Il y a, dans cet endroit, un college où l'on enſeigne le *Sadder* aux *Kaddis*. *ibid.*
Yſchuſires, anciens confeſſeurs des Péruviens. 233. Comment ils donnoient l'abſolution. *ibid.*

Z

Zamol ou *Zamolxis*, quand il a vécu, 252. Son hiſtoire eſt incertaine. ibid
Zarate, ſon hiſtoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilaſſo. 129.

Fin de la Table du ſecond Tome.

TABLE GÉNÉRALE DU SECOND TOME.

SUITE DE LA QUATRIEME PARTIE.

SECTION II.

De l'Orang-Outang. page 1

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride. 38

SECTION IV.

De la Circonciſion de l'Infibulation. 72

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains. 107

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents. 164

SECTION III.

De l'uſage des fleches empoiſonnées chez les peuples des deux continents. 191

SIXIEME PARTIE.

Avertiſſement de l'auteur. *p.* 225.

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains. 228

LETTRE II.

Sur le grand-Lama. 249

LETTRE III.

Sur les viciſſitudes de notre Globe. 281

LETTRE IV.

Sur le Paraguai. 308

Table des matieres. 322